

**Henri GENEVOIS**

**VILLAGES DE KABYLIE**

**tome 1**

**At-Yanni et Tagemmunt-Ezzuz**



**ENAG – EDITIONS**

**Alger**

**Edition originale :**

- Henri Genevois : *At-Yanni. Les Beni-Yenni*. Eléments historiques et folkloriques pour servir à l'étude d'un secteur de Kabylie, F.D.B. n° 109 - Fort-National - 1971

- Henri Genevois : *Un village kabyle. Taguemount-Azouz des Beni-Mahmoud* (Tagemmutt Ε-Εezzuz). Notes d'histoire et de folklore (Textes et traduction), F.D.B. n° 114 - Fort-National - 1972

**Réédition : réalisation :**

Ramdane Achab  
Lounis Aggoune  
Kamal Naït-Zerrad  
Ahcène Taleb  
Salem Chaker

Centre de recherche berbère, Inalco, Paris

[ La saisie initiale du texte a été assurée par R. Achab ; la mise en forme finale par K. Naït-Zerrad. ]

**Institut National des Langues et Civilisations Orientales  
Paris**

**Centre de recherche berbère**

# **VILLAGES DE KABYLIE**

**tome 1**

## **At-Yanni et Tagemmunt-Ezzuz**

**Henri GENEVOIS**



**ENAG – EDITIONS**

**Alger**

## Publications du Centre de recherche berbère de l'Inalco

### Ouvrages

1. S. Chaker : *Imazighen ass-a* (Berbères dans le Maghreb contemporain), Alger, Bouchène, 1990, 111 p. (version revue et augmentée de : *Berbères aujourd'hui*, Paris, L'Harmattan, 1989).
2. S. Chaker : *Une décennie d'études berbères (1980-1990)*. Bibliographie critique. Langue - Littérature - Identité, Alger, Bouchène, 1992, 256 p.
3. M. Aghali : *Psycholinguistique touarègue, interférences culturelles*, Paris, Inalco, 1992, 241 p.
4. K. Naït-Zerrad : *Manuel de conjugaison kabyle, 6000 verbes, 176 conjugaisons [en berbère]*, Paris, L'Harmattan, 1994, 318 p.
5. A. Bounfour : *Le noeud de la langue. Langue, littérature et société berbères au Maghreb*, Aix-en-Provence, Edisud, 1994, 134 p.
6. S. Chaker : *Linguistique berbère : Etudes de syntaxe et de diachronie*, Louvain/Paris, Peeters, 1955, 275 p. Réédition augmentée sous le titre : *Manuel de linguistique berbère II*, Alger, Enag-Edition, 1996, 289 p.
7. K. Naït-Zerrad : *Tajerrumt n imazight tamirant (taqbaylit)... Grammaire du berbère contemporain (kabyle). I. Morphologie*, Alger, Enag-Editions, 1995, 178 p.
8. *Actes de la table ronde "Phonologie et notation usuelle dans le domaine berbère"*, avril 1993 = vol. 11 et 12 de la revue *Etudes et Documents Berbères*.

### Sous presse :

9. R. Achab : *La néologie kabyle. Approche critique*, Paris-Louvain, Peeters, 1996.
10. R. Bellil : *Le Gourara. Tradition orale et mémoire collective*, Paris-Louvain, Peeters, 1996.

### **Série Fichier de Documentation Berbère (réédition) :**

- vol. 1 : François DESSOMMES : *Notes sur l'histoire des Kabylie*, Tizi-Ouzou, Editions Tira, 1992, 120 p.
- vol. 2 : Henri GENEVOIS : *Monographies villageoises I. At Yanni, Tagemmunt Azzuz*, Aix-en-Provence, Edisud, 1995, 224 p. Nouvelle édition sous le titre : *Villages de Kabylie I*, Alger, Enag-Editions, 1996, 224 p.
- vol. 3 : Henri GENEVOIS : *Monographies villageoises II. Tawrirt at Mangellat, Djemaa-n-Saridj*, Aix-en-Provence, Edisud, 1996 & Enag-Editions 1996.

### **Publications périodiques**

- ♦ S. Chaker (avec la coll. de A. Bounfour) : "*Langue et littérature berbères - Chronique des études*" XII (1992-1993), Inalco, 1994, 93 p. [136 réf.].

Les chroniques I à XI (1980-1991) sont parues dans l'*Annuaire de l'Afrique du Nord* (Paris, CNRS-IREMAM), 1981 à 1991.

- ♦ Revue *Etudes et Documents Berbères* (Aix-en-Provence, Edisud) :

- vol. 7, 1990, 188 p.
- vol. 8, 1991, 223 p.
- vol. 9, 1992, 240 p.
- vol. 10, 1993, 246 p.
- vol. 11, 1994, 239 p.
- vol. 12, 1995, 244 p.
- vol. 13, 1996, 244 p.

### **Centre de recherche berbère**

**Inalco**

**2, rue de Lille**

**75343 PARIS CEDEX 07**

**Tel : (1) 49.26.42.86**

**Fax : (1) 49.26.42.99**

## Avant-propos

En 1992, avec les *Notes sur l'histoire des Kabylies* du Père François Desommes, le Centre de recherche berbère lançait un projet de réédition sélective et thématique du Fichier de documentation berbère des "Pères Blancs" de Kabylie. Au moment où paraissait le premier volume (aux Editions Tira, à Tizi-Ouzou), nous escomptions pouvoir assurer au moins une parution annuelle et nous annoncions déjà la mise en chantier de plusieurs titres, notamment la série des quatre monographies villageoises parues dans le FDB.

Le petit groupe de collaborateurs du CRB qui a pris en charge la réalisation du projet s'est attelé avec enthousiasme à la tâche et a mis en place une répartition efficace du travail, entre saisie initiale du texte (R. Achab, à Montréal), mise en forme finale pour l'édition (L. Aggoune, à Paris) et impression-diffusion (A. Taleb, en Kabylie). Dès 1993, le texte de base des deux volumes de monographies villageoises annoncées était prêt.

En raison des circonstances, la programmation initiale n'a, hélas, pas pu être tenue : la détérioration rapide de la situation politique et économique en Algérie, la montée de la violence, les pressions et menaces — de tous bords — subies par les éditeurs et imprimeurs, ont fait que le manuscrit des deux premières monographies (At-Yanni, Tagemmunt-Azzouz) est resté en souffrance pendant près de deux ans en Algérie. Il a donc fallu se rendre à l'évidence : l'édition scientifique (ou autre) était devenue une activité très incertaine en Algérie.

A la fin de l'année 1994, il a été décidé, en accord avec le R.P. J. Lanfry, de réaliser d'abord l'édition des volumes du FDB en France et d'attendre des circonstances plus favorables pour en assurer la diffusion en Algérie. Une première version de cet ouvrage est donc parue en octobre 1995 chez Edisud (Aix-en-Provence). Quelques mois plus tard, l'Enag nous offrait enfin une possibilité sérieuse de diffusion en Algérie : c'est ce qui permet cette seconde édition du volume.

## 10 Avant-propos

Le long délai, bien involontaire, dont on a disposé a permis de reprendre le document initial et d'en améliorer sensiblement la qualité typographique, grâce notamment aux équipements acquis entre-temps par le CRB (imprimante Laser 600 dpi, polices de caractères AATIM de l'association Awal de Lyon) et au travail de remise en forme et de relecture effectué par Kamal Naït-Zerrad : les avatars algériens du manuscrit et le retard induit n'auront donc pas eu que des conséquences négatives !

On livre ici le second fascicule de la série de rééditions du FDB, qui regroupe les monographies consacrées à deux importants villages de Grande Kabylie, At-Yanni et Tagemmount-Azzouz. Un autre volume de monographies villageoises, associant Djemaa-n-Saridj et Tawrirt-At Mangellat, paraîtra avant la fin de l'année 1996. A échéance un peu plus lointaine, il est prévu une réédition des *Cahiers de Belaïd*, document fondateur, puisqu'on peut le considérer comme la première œuvre littéraire écrite kabyle.

Les hasards du calendrier font que la parution de ce volume intervient peu de temps après que l'Inalco ait distingué l'œuvre berbérissante du FDB à travers la Médaille d'honneur, remise au Père Jacques Lanfry à l'occasion du bicentenaire de l'établissement (mars 1995). Cette réédition est ainsi un hommage complémentaire du Centre de recherche berbère à l'apport considérable du Fichier de documentation berbère, à sa contribution aux Etudes berbères et au développement de la langue berbère, à sa modestie et à sa ténacité aussi.

### *Remarques sur la notation du texte kabyle*

Le texte berbère de l'édition originale est intégralement maintenu dans la présente réédition. La notation, cependant, en a été sensiblement simplifiée et alignée sur les pratiques actuelles de la notation usuelle du kabyle (telle que recommandée par S. Chaker). Sur plusieurs points donc, la transcription initiale a été allégée puisque la pratique originelle du FDB peut être considérée comme une notation phonétique fine, tant dans la représentation des sons que dans l'indication des phénomènes d'assimilation, notamment à la frontière de morphèmes, alors que l'usage actuel est plutôt d'inspiration phonologique. Les allègements les plus notables sont les suivants :

- Conformément à l'usage dominant actuel, la distinction entre consonnes spirantes et consonnes occlusives (simples) de même lieu d'articulation n'est pas maintenue dans la graphie dans la mesure où elle n'est pas (ou que très marginalement) pertinente : les graphèmes b, d, ḍ, t, g, k sont donc, le plus souvent, les représentations conventionnelles des spirantes [b, d, ḍ, t, g, k].

- Les phénomènes d'assimilation sont généralement omis au profit de la restitution de la séquence phonologique sous-jacente, sauf dans le cas d'assimilations généralisées (/d + t/ > [tt], noté : t-t ou ṭ-ṭ).

Pour les lecteurs non habitués à la notation latine usuelle du kabyle, on rappellera quelques conventions spécifiques :

- c/C et j/J représentent respectivement les chuintantes apico-alvéolaires [š] et [ž] :

- γ/Υ (gamma grec) note la vibrante vélaire sonore : [R] de l'API, "gh" des notations traditionnelles françaises : *iyi*, "petit lait" ;

- ε/Ε (epsilon grec) note la constrictive pharyngale sonore ("ayn" de l'arabe) ;

- ḥ/H note la constrictive pharyngale sourde ;

- la cédille souscrite note l'affrication : ṭ = [tʃ] (API = [c])

- le chevron sur le č et ĝ note l'affrication : č = [tš], ĝ = [dž]

- le point sous la consonne note la pharyngalisation (emphase) : ḍ, ṭ, ḏ, ṛ, ṣ...

- le petit ° (en exposant), note la labio-vélarisation : k° (*ak°er*, "voler"), g° (*ag°em*, "puiser"), γ° (*aly°em*, "chameau")..., qui est une caractéristique phonétique secondaire de l'articulation consonantique, non ou très faiblement pertinente, et qui ne constitue pas un phonème (ni même un son) indépendant de la consonne.

Salem CHAKER (Inalco, Paris)

## *Le Père Henri GENEVOIS (1913-1978)*



Il fut, avec le R.P. Jean-Marie Dallet, l'un des piliers du Fichier de documentation berbère. Entré dans l'ordre des Pères Blancs en 1942, il passera presque tout le restant de sa vie en Kabylie. On lui doit une série continue impressionnante de monographies, textes et études, consacrées à la littérature orale, aux croyances et rites et à la vie quotidienne des Kabyles.

Sur le Père H. Genevois, on se reportera à la notice nécrologique de Jacques Lanfry : "Henri Genevois : 1913-1978", *Littérature Orale Arabo-Berbère*, 9, 1978, p. 213-219.

Dhu d lmersul,  
 Billeh, a t̄tir, ma d wi fessusen.  
 Abrid-ik mellul :  
 Ers i lwad, zegr iftisen.  
 Sellem εla S̄tembul ;  
 At Yanni, lembat yursen :  
 Yur at lmeεqul :  
 Awal n s̄swab, ar t-kemsen ;  
 Ur degsen amehbul :  
 Bexlaf w'iħedqen, yessen.  
 Ma ħubben-k s wul,  
 Ma truđ a k-id-sseđsen.

## Yusef-u-Qasi

Sois mon messenger :  
 Par Dieu, je t'en prie, oiseau :  
 Que ton vol soit rapide,  
 Ta route brille, toute tracée :  
 Descends à la rivière, traverse les terrains arrosés.  
 Va porter mon salut à Istanbul  
 Et fais étape chez les At-Yanni :  
 Ce sont gens de bon sens :  
 Toute parole sage, ils la recueillent avec soin.  
 Chez eux, pas de sots :  
 Rien que des gens polis et instruits.  
 S'ils t'aiment du fond du cœur,  
 Tes larmes deviendront rires de joie.

## Yusef-u-Qasi

## INTRODUCTION

Les At-Yanni sont, comme leur nom l'indique, les descendants d'un certain Yanni. La personne de cet ancêtre éponyme est environnée de mystère. La tradition, même légendaire, n'en dit rien. Quant aux explications tentées à partir d'une étymologie problématique, elles ne l'ont pas éclairée. A la souche originelle se sont ajoutés au cours des siècles des apports étrangers, venus parfois de très loin. Tels les At-Ali d'At-Larbaâ, émigrés de la région de Bou-Sâada.

Les At-Yanni figurent dans la liste des *tribus zouaïennes les plus marquantes*, mentionnées par Ibn-Khaldoun dans son *Histoire des Berbères* (traduction de Slane, t.1, p. 256). Leur tribu se rattache à la grande Confédération des Zouaouas (*Igawawen*), farouches autant que légendaires descendants de tous les déportés, politiques ou autres, que Sidna Slimane (à ne pas identifier avec Salomon, le fastueux roi d'Israël), relégua dans sa lointaine prison (*Ihebs n Sidna Sliman*). Les murs de clôture n'en étaient rien moins que les orgueilleux sommets du Djurdjura. Ils en travaillèrent si bien la terre, ils s'assimilèrent à elle à tel point, qu'elle protesta avec indignation lorsque le roi, inquiet de la trop belle réussite de ses détenus, voulut les éloigner dans une autre prison, plus lointaine et plus dure encore, le brûlant Sahara (Devaux, *Les Kebaïles du Djurdjera*, pp. 247-252). On devine sans peine à travers la personnalité légendaire de ces "déportés" celle, bien historique, de tous ces insoumis qui, refusant le joug des envahisseurs successifs, cherchèrent un refuge dans le massif du Djurdjura. Au prix de beaucoup de travail et de sacrifices, ils en firent leur patrie, où ils habitent, dit Ibn-Khaldoun, au milieu de précipices formés par des montagnes tellement élevées que la vue

en est éblouie et tellement boisées qu'un voyageur ne saurait y retrouver son chemin.

Ancienne parmi les plus anciennes de Kabylie, la tribu des At-Yanni a cependant sa physionomie bien à part. Tous les étrangers qui, depuis près de deux siècles, l'ont pénétrée, en ont été frappés. Sans doute, comme l'écrit l'un d'entre eux, non sans quelque exagération, *ses villages sont mieux construits que ceux des autres nations berbères et ressemblent à des villages* (E. Carrey, *Récits de Kabylie, Campagne de 1871*, p. 133). Mais le plus remarquable, ce qui les différencie du reste du pays, c'est leur caractère ouvert aux techniques de l'industrie.

Partout ailleurs en Kabylie du Djurdjura, les hommes, pour autant qu'ils restaient au pays et n'allaient pas au dehors chercher fortune, avaient pour activité quasi unique la culture de la terre. Traditionnellement, on était fellah, profession qui n'enrichissait guère. Sans doute, un dicton affirme que, si le sol est de cuivre, les mains le transforment en argent. Mais, en réalité, la culture de la terre fournissait à peine le nécessaire à la subsistance des familles très nombreuses. Vivant pauvrement, on ne pouvait songer à améliorer son habitat et, moins encore, à embellir son village.

Aux At-Yanni, par contre, grâce à l'industrie à laquelle s'adonnait une bonne partie de la population, on vivait dans une relative aisance. E. Carette, qui visita la Kabylie dans les années 1840-1842, en fit la constatation : *Au centre du canton de Zouaoua, écrit-il, et à peu près au centre de la Kabylie, dans un pays d'ailleurs pauvre et ingrat, habitent trois tribus qui nous paraissent, sous ce rapport, dignes d'une mention spéciale. Ce sont les Beni-Rbah, les Beni-Ouâcif et les Beni-Yanni... Elles habitent de petites villes bien bâties dont la population varie de 70 à 3000 habitants... Elles ont pu conserver et développer les industries spéciales d'armurier et d'orfèvre, industries dans lesquelles elles savent trouver de larges compensations à l'ingratitude de leur sol. De ces trois tribus, la plus riche est celle des Beni-Yanni. Le chef-lieu, Beni-Lahsen, compte à lui seul*

*cinquante à soixante ateliers où l'on ne travaille que des armes et des bijoux. Beni-Larbaâ, sur une population de 1400 à 1500 habitants, renferme trente ateliers d'armuriers et d'orfèvres. Taourirt-Mimoun, 12 ou 13 ; Taourirt-El-Hadjadj, 20. Ce qui produit un total de 120 à 130 officines consacrées exclusivement à ces deux industries. (Exploration scientifique de l'Algérie pendant les années 1840, 1841, 1842 ; étude sur la Kabylie proprement dite, t. 1, pp. 267-273.)*

On fabriquait donc aux At-Yanni de la fausse monnaie, *industrie avouée*, qui donnait lieu à un commerce important, mais en dehors du pays seulement (Hanoteau-Letourneux, t. III, pp. 120,121). On passait commande de fausses pièces ou l'on venait les chercher de fort loin, *du Maroc, de Tunis, du Sahara et de Tripoli* (M. Daumas et M. Fabar, *La Grande Kabylie, étude historique*, p. 29). Mais c'est surtout dans les villes de la régence que les At-Yanni, grâce à leurs émissionnaires les plus habiles, (les At-Bou-Youssef), écoulaient leur marchandise frauduleuse. Turcs et Arabes ne badinaient pas avec les coupables saisis en flagrant délit : ils leurs infligeaient la peine de mort. Cependant, *ce commerce était trop lucratif pour que la crainte d'aucun supplice pût les contraindre à y renoncer... Ils renouvelaient sans cesse leurs ruses, se déguisant en marchands, en tolba, en derviches pour se glisser partout* (Hanoteau-Letourneux, *op. cit.* p. 120). A certains moments, le marché fut tellement inondé de fausse monnaie que le Dey fut contraint, pour mettre fin à cet état de chose, de prendre des mesures très sévères atteignant à la fois émissionnaires et fabricants. Ce fut sans résultat, d'ailleurs, ainsi qu'en témoigne le récit suivant.

*Trois ans avant l'arrivée des Français à Alger, la fausse monnaie s'était multipliée d'une façon effrayante. L'agha Yahia, qui jouissait d'une grande réputation chez les Arabes, furieux de voir sa surveillance en défaut, fit arrêter, un même jour, sur les marchés d'Alger, de Constantine, de Sétif et de Bône, les hommes de toutes les tribus connues pour se livrer à cette émission. On incarcéra de la sorte une centaine d'individus que le Pacha*

*annonça devoir mettre à mort si on ne lui livrait pas les moules ou matrices qui servaient à la fabrication. Les gens d'At-Larbaâ, pour sauver leurs frères, envoyèrent tous leurs instruments et les prisonniers ne furent encore mis en liberté qu'après avoir payé une forte amende. Cet échec éprouvé par les faux monnayeurs ne les dégoûta point du métier (M. Daumas et M. Fabar, op. cit. p. 29). Hanoteau ajoute un détail significatif : Les pièces contrefaites inondèrent de plus belle le marché d'Alger. Les Turcs, désormais convaincus de leur impuissance, offrirent aux At-Yanni des terres fertiles dans la vallée, s'ils voulaient renoncer à leur industrie. Les rudes Kabyles répondirent à l'envoyé du Dey, en lui montrant la cime neigeuse de la montagne : "Nous sommes les fils du Djurdjura : nous sommes habitués à le saluer chaque matin : que le Dey lui dise de nous suivre dans la plaine (op. cit. p. 120).*

On fabriquait encore aux At-Yanni de la poudre et des armes : longues moukahlas à silex, pistolets, sabres et poignards. On en faisait grande consommation en ce pays où tribus et villages se livraient à des guerres perpétuelles. Mais le commerce de la poudre, à l'instar de celui de la fausse monnaie, débordait largement les frontières de la Kabylie. On en vendait jusqu'à Alger, malgré les mesures sévères prises par l'autorité à l'encontre de ceux qui s'adonnaient à ce trafic. La légende de Sidi Lmouhoub, dont on parlera plus loin, attribue à cette répression la construction de la mosquée de Taourirt-Mimoun par les Turcs. Les techniques de l'armurerie devaient également beaucoup aux Turcs. Selon une tradition, confirmée par M. Mouloud Mammeri, la plus ancienne famille des At-Yanni, les At-Mâamar, accueillit un armurier turc obligé de fuir Alger où il avait, disait-il, commis un assassinat. Resté cinq ans chez les At-Mâamar, il leur apprit le travail du burin et la fabrication des batteries de fusils... Il y a très peu de temps que s'est perdu le morceau de la cotte de mailles qu'il avait apportée (H. Camps-Fabrer, *Les bijoux de Grande Kabylie*, p. 150).

Mais les At-Yanni sont surtout connus, aujourd'hui encore, par leur industrie de la bijouterie émaillée. On constate toutefois une

diminution progressive des artisans installés dans la tribu même, alors que leur nombre augmente dans la Kabylie et surtout à Alger où abondent les touristes friands de rapporter *un souvenir*. (Sur cette disparition, on peut consulter avec fruit les chiffres donnés par H. Camps-Fabrer, *op. cit.* pp. 7 et 8.)

On aimerait connaître la manière dont les techniques de l'orfèvrerie émaillée, art urbain plutôt que rural, se sont introduites aux At-Yanni et y sont demeurées inchangées. H. Camps-Faber, dans le récent et remarquable ouvrage ci-dessus mentionné, a proposé un essai de solution à *cet irritant problème de l'origine de l'orfèvrerie émaillée en Afrique du Nord de manière générale et plus spécialement aux At-Yanni de Grande-Kabylie*. Il n'est pas sans intérêt d'exposer ici ses conclusions : elles projettent une clarté notable sur l'histoire des At-Yanni.

Voici ce que Madame Camps-Fabrer écrit sur l'introduction de l'orfèvrerie émaillée, cloisonnée ou filigranée, en Afrique-du-Nord, technique qui ne s'est conservée, du reste, qu'en certains endroits forts éloignés les uns des autres : Anti-Atlas au Maroc, Grande-Kabylie en Algérie, Moknine et Djerba en Tunisie : *Née quelque part dans le nord de l'Iran, véhiculée au cours du Bas-Empire à travers les plaines européennes jusqu'aux lointaines terres d'Occident par les peuples germaniques, (cette industrie) a survécu plus longtemps aux deux extrémités du monde méditerranéen : à Byzance, où les contacts avec la civilisation Perse ne furent jamais rompus, et en Espagne, où les Musulmans héritèrent des techniques introduites par les Wisigoths.*

*L'orfèvrerie émaillée aurait complètement disparu des pays méditerranéens si l'Afrique-du-Nord qui, à la fin de l'Empire romain, avait été cependant la région la moins atteinte par cette technique exotique, n'avait, à l'orée des temps modernes, servi de refuge aux artisans juifs ou morisques chassés d'Espagne.*

*Ainsi l'orfèvrerie émaillée qui, antérieurement, n'avait que faiblement pénétré en Afrique par l'intermédiaire des Vandales, puis des Byzantins, fut transmise, comme un héritage suprême du Moyen-Age finissant, à certaines cités maghrébines qui, bientôt, la*

*négligèrent, puis l'oublièrent. Cet art aurait disparu si, entre temps, il ne s'était ruralisé dans certains cantons montagneux ou isolés, véritables conservatoires de techniques, d'origines et d'âge très divers... et qui en ont fait un art entièrement berbère (op. cit. p. 163).*

Les explications que Madame Camps donne sur l'introduction de l'orfèvrerie émaillée aux At-Yanni ne sont pas pleinement satisfaisantes, même pour l'auteur : elle en souligne les difficultés. Elles reposent, en effet, sur des traditions orales, plus ou moins bien raccrochées à des faits historiques qui semblent les situer dans le temps. En voici le résumé.

Tout d'abord, dit-elle, *le rôle attribué aux Juifs au Maroc et en Tunisie comme vecteurs de l'orfèvrerie émaillée semble plus difficile à admettre pour la Grande-Kabylie.* En effet, *malgré la possibilité d'infiltrations d'orfèvres juifs à l'intérieur du pays, ce sont les Kabyles seuls qui y fabriquent les bijoux (op. cit. p. 150 et passim).* Cette possibilité d'infiltrations juives est grandement confirmée par les traditions locales que nous avons recueillies. Dans les deux capitales des royaumes rivaux, de Koukou et de la Kalaâ des Beni-Abbas, on a conservé le souvenir d'implantations juives, sans qu'il soit possible de préciser leur importance. Pour la première, nous avons de plus un passage de Marmol dans sa description du royaume de Cuco (qu'il nomme Eguili Andalous) : *Il y a, écrit-il, des Juifs, mais en petit nombre parce qu'ils y sont maltraités, la population ayant pour eux une aversion extrême (cité par A. Berbrugger, Les Epoques militaires de la Grande Kabylie, p. 70).* Pour la seconde, la Kalaâ des Beni-Abbas, on y montre encore l'emplacement du ghetto juif, au bas de la falaise qui fait face à la Soummam.

N'ayant pu être introduite aux At-Yanni par les Juifs, l'orfèvrerie émaillée a pu y venir de Bougie (G. Marçais, *Les bijoux musulmans de l'Afrique du Nord, Conférences-visites du Musée Stéphane Gsell, 1956-1957*), mais en traversant nécessairement la Petite-Kabylie, (H. Camps-Fabrer, *op. cit.* p. 151). Les traditions orales attestent les liens qui unissent certaines

familles des At-Yanni à celles des At-Abbas. P. Eudel cite un exemple de cette pénétration : *A une certaine époque que la tradition ne précise pas, les sujets du sultan de Koukou, aidés par les Turcs d'Alger devenus leurs alliés, vainquirent (peut-être en 1559) le sultan Abd-el-Aziz chez les Beni-Abbas. Une famille de cette tribu, alors renommée pour l'habileté de ses ouvriers armuriers et bijoutiers, fut amenée prisonnière chez les Beni-Yanni où elle devint la souche du village des At-Larbaâ. La famille des At-Mâamar donna le terrain nécessaire à leur installation... de façon à augmenter ses forces en accroissant la population, afin de se mesurer plus tard avec la tribu voisine des Beni-Menguellat en réunissant de plus grandes chances de succès (L'orfèvrerie algérienne et tunisienne, p. 309). Mouloud Mammeri affirme que le nombre des familles introduites fut plus grand, car le sultan de Koukou avait envoyé ses prisonniers At-Abbas aux At-Yanni parce qu'il s'y trouvait déjà des artisans (H. Camps-Fabrer, *op. cit.* p. 151). Un fait reste troublant, bien que non absolument inexplicable : les artisans des At-Abbas, après avoir été les vecteurs de l'orfèvrerie émaillée en Grande-Kabylie, l'ont eux-mêmes complètement abandonnée (H. Camps-Fabrer, *op. cit.* p. 151).*

\*

La population des At-Yanni est surtout répartie en quatre gros centres s'échelonnant sur les sommets d'une arête montagneuse, entourée sur trois côtés par des oueds torrentiels, de nos jours limites naturelles de la tribu. Cette arête est reliée à la haute montagne par la "tranchée" de Tassaft-Ouguemoun, sorte de col à travers lequel la route Tizi-Ouzou - Michelet se fraie un passage. Voici la liste de ces villages dans l'ordre où ils se présentent à partir de ce point : Taourirt-Elhadjadj, Taourirt-Mimoun, At-Larbaâ et At-Lahsène.

Trois autres agglomérations de moindre importance sont bâties sur les pentes du versant sud-ouest. Ce sont, en descendant de la

poste de Taourirt-Mimoun vers le santon de Chikh Mohand-Ou-Lmokhtsar, un peu au-dessus de la route, Agouni-Ahmed, Tizirt et Tansaout. Enfin, pour être complet, il faut signaler le hameau d'Imezzouren, poste de guet installé au delà d'Assif-Oussaka, aux confins des territoires autrefois ennemis des At-Yiraten et des At-Manguellat.

Avant de passer à l'historique de certains de ces villages, il est bon de dire un mot de leur origine, pour autant qu'elle est connue, et de signaler leurs particularités. La thèse de Driss Mammeri, ainsi qu'un petit poème d'un auteur inconnu, mais à la langue acérée, seront pour ce faire une aide précieuse.

Les trois centres les plus anciens sont Taourirt-Mimoun, At-Larbaâ et At-Lahsène. Leur regroupement, opéré sous l'égide de Sidi Ali-Ou-Yahia, daterait des débuts du XVIIe siècle, mais le noyau central auquel se sont agglutinés les hameaux environnants existait bien antérieurement à cette date.

At-Lahsène est de loin le village le plus peuplé et ses habitants, à en croire notre poète, seraient d'une force redoutable :

Smelleh a d-nebdu asawen :

An-nezwir g At-Lehsen :

Aneggaru degsen a k-yeşree

Au nom de Dieu, commençons notre poème à son début.

Mentionnons en premier les gens d'At-Lahsène :

Le dernier d'entre eux est capable de t'assommer.

At-Larbaâ fait bonne figure. Le travail de ses armuriers-bijoutiers-faux monnayeurs était la source d'un commerce important. Toute la Kabylie n'en profitait pas, bien sûr, mais elle s'enorgueillissait de l'habileté technique de ces artisans et, plus encore, de leur ruse à se jouer des Turcs et de leur force :

CARTE DES AT-YANNI

At-Larbaâ dayen d irgazen :

D nnhas ay xedmen,  
Tşerifen-t d lfeţta.

Les gens d'At-Larbaâ, eux aussi, sont des hommes :  
Travaillant un (vil) cuivre,  
Ils en font de (belles pièces d') argent.

Taurirt-Mimoun, le *village-forteresse* (D. Mammeri), semble avoir été le catalyseur des attaques jalouses des tribus voisines en face de la réussite des At-Yanni. Le poète, qui ne dut pas recevoir bon accueil dans ce village, s'en fait l'interprète, trouvant dans la légende du juif Mimoun facile matière à épigrammes.

Tansaout fut fondée par Sidi Ahmed-Ou-Zeggane sur un terrain fourni par les At-Yanni. Ce saint marabout venait des At-Ouacif. Parmi ses illustres descendants, il faut signaler Chikh Mohand-Ou-Lmokhtsar, qui vivait à la fin du siècle dernier.

Agouni-Ahmed tient son nom d'un terrain ayant appartenu à un habitant de Taurirt-Mimoun, Ahmed Ou-Hamza. Celui-ci le donna afin qu'ils puissent y construire leur village, à quelques chefs de famille venus, d'une part de Taurirt-Mimoun et, d'autre part de Tassaft-Ouguemoun, des At-Ouacif.

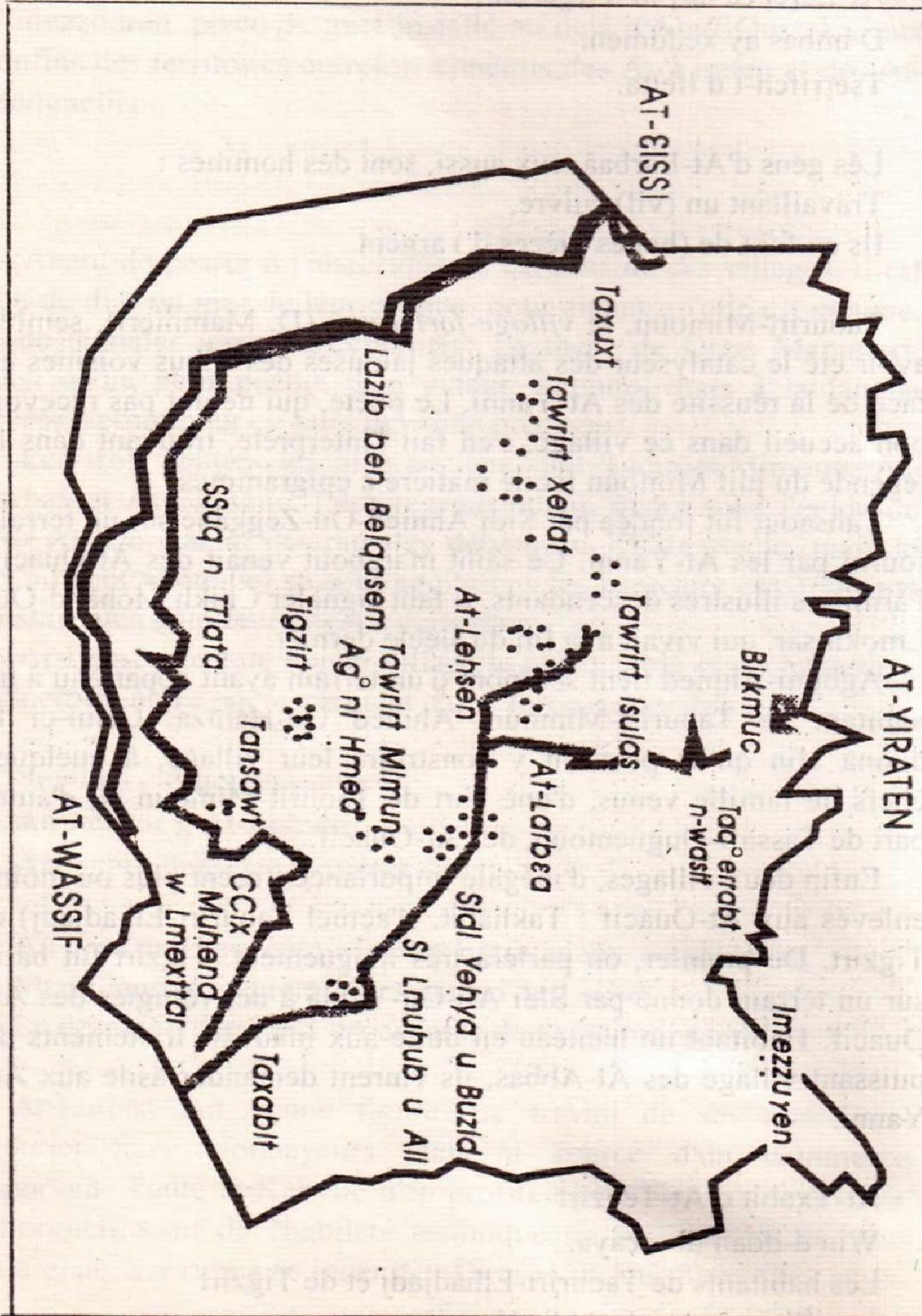
Enfin deux villages, d'inégale importance, furent plus ou moins enlevés aux At-Ouacif : Takhabit, (l'actuel Taurirt-Elhadjadj) et Tigzirt. Du premier, on parlera très longuement. Tigzirt fut bâtie sur un terrain donné par Sidi Ali-Ou-Yahia à des réfugiés des At-Ouacif. Habitant un hameau en butte aux mauvais traitements du puissant village des At-Abbas, ils vinrent demander asile aux At-Yanni.

At-Txabit d At-Tegzirt

Win d-ddan di sşaya.

Les habitants de Taurirt-Elhadjadj et de Tigzirt  
se rallient aux riches (At-Yanni).

CARTE DES AT-YANNI



## AVANT-PROPOS

Les chapitres qui vont suivre ne sont pas une Histoire des At-Yanni, mais un modeste recueil de traditions orales notées dans la langue du pays lors du séjour que nous avons fait à At-Larbaâ au premier semestre de 1958.

Elles feront connaître certaines des merveilleuses légendes illustrant la vie des saints protecteurs des villages ou de la tribu tout entière ; de ceux particulièrement, qui, tout en s'adonnant à la piété, surent prendre leur bonne part à la marche des affaires publiques.

Elles feront participer quelques-uns aux rudes et nombreux combats que les At-Yanni durent livrer au cours des siècles passés. On était, en effet, autrefois, en lutte continuelle avec l'un ou l'autre de ses voisins. On ne se retrouvait unis qu'en face de l'étranger, l'envahisseur.

Les raisons de se battre ne manquaient pas. Si l'instinct de conquête joua peu, par contre, les querelles de frontière, les *tilisa* (bornes de propriété foncières), élargies aux dimensions de la tribu, se multipliaient : d'où la nécessité de les faire respecter ou de les rectifier selon un tracé plus conforme aux accidents du terrain, ravins ou cours d'eau. Que dire des questions d'honneur, le *mnif*, sur lequel on ne transige pas et pour lequel on sait mourir. Violations de *laânaya*, manque de respect aux femmes entraînent de violents combats, voire des guerres interminables. On ne s'entretuait pas tous les jours mais, à longueur de temps, on se volait mutuellement bétail et récoltes. Jusqu'à ce que, la mesure étant comble, on se livrât la bataille décisive entraînant la destruction, parfois même la disparition d'un des villages de la tribu ennemie.

Les At-Yanni connurent, autant sinon plus que d'autres, ces luttes pour l'honneur et la liberté. Ils se montrèrent entre tous redoutables, aimant mieux porter la guerre chez les voisins que de la subir sur leur propre territoire.

Ce recueil est bien incomplet. Fallait-il, comme d'autres, le serrer jalousement en quelque coin de bibliothèque ? Nous ne le pensons pas. Si chacun apporte sa gerbe, la récolte sera complète. Nous apportons la nôtre, souhaitant que d'autres, mieux informés, en vérifient la valeur et y ajoutent leur propre contribution.

On pourra, alors, écrire une histoire des At-Yanni. Si de telles études se multiplient à travers la Grande-Kabylie, on connaîtra enfin ce que furent les siècles obscurs de son passé.

### SIDI ALI OU-YAHIA

### ORGANISATION DE

### LA TRIBU DES AT-YANNI

Les premières lueurs de l'histoire des At-Yanni transparissent à travers les ombres de la pieuse légende de Sidi Ali-Ou-Yahia de Taourirt-Mimoun.

La personne de ce saint marabout a servi de catalyseur à plusieurs événements, sans doute fort éloignés les uns des autres dans le temps, mais ayant ceci de commun que la tribu y agit en tant que telle.

C'est le mérite du Dr. Driss Mammeri d'avoir su dégager du brillant manteau de miracles dont le revêt la dévotion populaire la forte personnalité politique de Sidi Ali-Ou-Yahia. Habile diplomate plus encore que puissant thaumaturge, il sut entraîner les At-Yanni à la victoire définitive sur leurs ennemis irréductibles, les At-Ouacif. Puis, il regroupa les villages de leur tribu pour en faire leur petite patrie, capable de se faire respecter et même de s'imposer à ses voisines.

Nous aidant du travail de Driss Mammeri que nous nous contenterons de citer la plupart du temps, essayons de retracer à grands traits le rôle historique de Sidi Ali-Ou-Yahia dans l'organisation des At-Yanni.

*L'arrivée à la même époque (peu de temps avant 1616) d'un saint homme, Sidi Ali-Ou-Yahia, dont tous les marabouts de Taourirt-Mimoun se disent les descendants, venu du sud-marocain, de Saguia-El-Hamra, contribua à changer la physionomie de la tribu...*

Quand arriva le jour où les At-Yanni résolurent de défendre leur patrie à Taourirt-Elhadjadj, le saint homme, trouvant

excellente cette occasion de joindre à son ascendant pieux la puissance temporelle, monta à Taourirt-Mimoun, s'improvisa chef militaire, organisa deux assauts successifs qui décidèrent de la victoire. Sidi Ali-Ou-Yahia y gagna d'être en même temps que la grande autorité spirituelle de la tribu une sorte de chef dont la puissance s'appuyait bien plus sur la crainte et l'admiration que suscitait sa barakka que sur sa force réelle...

Pour renforcer son autorité en écartant les rivaux éventuels, Sidi Ali-Ou-Yahia profita de sa victoire pour procéder à ce que Driss Mammeri appelle la *laïcisation* de la famille des At-Hamou, eux-mêmes descendants d'un saint fort réputé aux At-Yanni, Sidi Yahia-Bouzid. *Le saint descendant du prophète ne pouvait évidemment pas admettre dans le village d'autre marabout que lui. Il les met en demeure ou de conduire les opérations en cours contre les At-Ouacif, mettant ainsi à l'épreuve leur puissance, ou de lui céder la place, promettant, avec l'aide et la grâce de Dieu, le succès final. Reconnu par eux comme chef (la guerre terminée), il les destitua et les relégua au rang de thaumaturges possédés d'un pouvoir divin : pouvoir qui se manifeste encore dans la fête rituelle au tombeau du grand ancêtre Sidi Yahia-Ou-Bouzid, fête accompagnée de sacrifices et de danses frénétiques considérées comme sacrées.*

Enfin, Sidi Ali Ou-Yahia acheva alors le regroupement des villages, maintenant au nombre de quatre : Taourirt-Mimoun, At-Larbaâ et At-Lahsène auxquels la conquête venait d'ajouter Taourirt-Elhadjadj. Autrefois, la population était répartie en *tsoufiq*, hameaux familiaux plus ou moins rattachés à un noyau principal. Il serait intéressant de faire le relevé de ces anciens hameaux, dont l'emplacement est encore signalé par des ruines ou des tombes environnant un santon campagnard plus ou moins démoli. Après l'expérience que les At-Yanni venaient de faire de l'efficacité de l'union pour repousser les agresseurs, Sidi Ali-Ou-Yahia n'eut aucune difficulté à exiger le regroupement des hameaux dispersés. D'autant, nous dit la légende, qu'il y ajouta une malédiction pour les récalcitrants.

Driss Mammeri conclut : *il est incontestable que c'est de l'époque du Saint Ermite que date cette espèce d'ascendant qu'ont pris les At-Yanni parmi les tribus du centre de la Kabylie.*

Cette vie de Sidi Ali-Ou-Yahia illustre parfaitement l'éveil des tribus de Kabylie à la conscience de leur personnalité, dans les débuts du XVII<sup>e</sup> siècle. Cet éveil se fit sous l'influence de marabouts qui, usant du prestige de leur sainteté et de leur influence sur les masses, prirent en main les destinées des tribus berbères, les libérèrent de leurs oppresseurs, tyranneaux ou ennemis héréditaires, et les réorganisèrent tout en sachant respecter les traditions ancestrales (v. Boulifa, *Le Djurdjura à travers l'histoire*, pp. 186-197).

Voici maintenant la légende de Sidi Ali-Ou-Yahia telle que la racontent les gens du peuple et à laquelle ils accordent toute leur crédulité confiante.

### Sidi Ali Ou-Yahia au Maroc

Sidi Eli-u-Yehya d mmis n Sidi Eli bnu Macic. Yella di Maknas. Asmi i-gella lyaci n din ur t-yeegib ara, yekker-ed iruh yer Fas. Day din akka : ur t-yeegib ara lyaci. Yekker-ed iruh-ed yer Sagya Lhemra.

Akken d-yebb<sup>o</sup>ed yer tmurt nni, dinna lyaci cweyya. D nitni i t-yesseččayen : ttawin-as-d Ifakya. Yibb<sup>o</sup>as, iruh-ed yiwen wakli, yessawed-as-d tteebga n tzewrin s axxam. Wembeed, at-tuyal ssella wehdes s amkan-is. Truh-ed taklit : d nettat i s-d-yebb<sup>o</sup>in Ifakya s ufus-is. Icedda yiwen umessebrid yerfed yiwet n tezwert, tmal tteebga. Ruhen-d lyaci, refden-t, bb<sup>o</sup>in-t s axxam n Sidi Eli-u-Yehya, kemmlen-t.

Yuyal akken Sidi Eli-u-Yehya yewt-ed tacekk<sup>o</sup>azt-is yer Tamsilin deg-wasif usaka. Yeqqim yebna dinna axxam wehdes.

\*

Sidi Ali-Ou-Yahia était le fils de Sidi Ali-Ben-Machich. Il vivait à Meknès, mais, l'attitude des habitants ne lui plaisant pas, il partit pour Fès. Là encore, ce fut la même chose. La mauvaise conduite des gens lui déplut et il alla à la Saguia El-Hamra.

A son arrivée dans cette région, il n'y avait que peu de monde. C'est la population qui l'entretenait, lui apportant des fruits. Un jour se présenta un noir qui lui apportait à domicile une charge de raisin. La corbeille revint toute seule à son propriétaire. Arriva une négresse qui lui apporta de sa main les plus beaux fruits. Survint un voyageur, transportant une grappe si énorme que la charge penchait. Les gens vinrent, la soulevèrent, la transportèrent à la demeure de Sidi Ali-Ou-Yahia et la mangèrent entièrement.

Alors, Sidi Ali-Ou-Yahia lança son bâton, qui tomba à Timsilin, au Torrent du Gué. Il s'y construisit une habitation isolée.

\* \*

### **Brimades infligées à sa servante par les At-Ouacif**

Eddan kra n leewam. Sidi Eli-u-Yehya yuyal yesca taklit i-gxeddmen fellas. Ssuq n lğemca yella di lweqt nni deg-Weg°ni, ger At Lehsen d At Larebea.

Assenni, taklit agi n Sidi Eli-u-Yehya truḥ-ed a d-tegmer tiliṭṭen si lexla umi qqaren Tikeffilt. Cwiṭ kan akka, atan eddan-d At Wasif, ufan-d taklit la tcerrew tiliṭṭen. Kksen-as-tent, bb°intent. Tuyal-ed taklit tṣubb s imetṭi s asif. Mi d-tebb°eḍ s axxam, tenna-yas i ssid-is :

- Tebb°iḍ-ay-d si tmurt ik°efren yer tayed : At Wasif kksen-iyi tiliṭṭen i d-gemrey.

Winna yessusem. Tezzi-d lğemca nniḍen, tuyal taklit a d-tegmer deg-yiwen wemkan. Tuṛḡa cwiṭ, atan eddan-d dayen At Wasif. Bb°den-d yers, ddmn-as ayen tegmer. Tuyal-ed dayen taklit la teṭru yur ssid-is. Winna yessusem am-wass amezwaru.

Tezzi-d dayen dduřt nniden. Tuyał yer yiwen wemkan. Akken tfuk acraw n tlițten, At Wasif bb°den ttama-s : ddmn-as yak° ayen tegmer si řřbeħ. Taklit tuyał-ed, tenna-yas :

- A sidi, ur řtuyaley ara a d-gemrey. At Wasif mkul m'ara d-ceddin, tekksen-iyi tilițten.

Assenni, Sidi Eli-u-Yeħya yezceef atas.

\*

Un certain temps s'écoula. Sidi Ali-Ou-Yahia avait une négresse à son service. Le marché se tenait alors à Agouni, entre At-Lahsene et At-Larbâ.

Un jour, la servante de Sidi Ali-Ou-Yahia alla cueillir des cardons dans un champ appelé la Scille. Peu après, des gens de la tribu des At-Ouacif vinrent à passer. Ils trouvèrent la servante occupée à éplucher les tiges des cardons : ils les lui prirent et les emportèrent. La servante revint et descendit tout en larmes à la rivière. Arrivée chez elle, elle dit à son maître :

- Tu nous as fait quitter un pays de mécréants pour un autre du même genre : les At-Ouacif m'ont pris les cardons que j'avais cueillis.

Son maître ne dit rien. Vint le jour du marché suivant. La négresse alla faire sa cueillette dans un autre endroit. Au bout de quelque temps, des At-Ouacif passèrent encore. Ils allèrent à elle et s'emparèrent de sa cueillette. Elle revint encore tout en larmes chez son maître. Il ne dit rien, pas plus qu'avant.

Une autre semaine s'écoula. Elle alla à un autre endroit. Elle achevait d'éplucher ses cardons quand des At-Ouacif s'approchèrent d'elle et lui prirent tout ce qu'elle avait ramassé depuis le matin. Elle revint et dit à son maître :

- Maître, je ne retournerai jamais plus cueillir des cardons : toutes les fois que les At-Ouacif me voient, ils me volent ma récolte.

Cette fois alors, Sidi Ali-Ou-Yahia se fâcha sérieusement.

\*\*

### Installation à Taourirt-Mimoun et lutte avec les At-Ouacif

Sidi Eli-u-Yehya yuli yer taddart n Tewrirt Mimoun, yesnejmae-iten-id, yenna-yasen :

- Ma twalam lbaṭel i d ay-xedmen At Wasif ?
- Nnan-as yak° : Nwala.

Yuyal isawl-as i wemrabeḍ i-yellan di tmurt nni, Sidi Yehya Buzid, yenna-yas :

- Tebyiḍ at-tekkseḍ ddel f tmurt-ik ney ala ?
- Yenna-yas : Ma yehda-k Rebbi, tṭif xir ad iyi-teiwneḍ keččini : nekkini ur zmirey ara.

Yuyal yenna-yasen i lyaci :

- Ihi, ass yecban assa a-nbegset irk°el imi ugin ad fehmen At Wasif.

Iceggee-d yer tuddar nniḍen n At Yanni. Ass nni, ḥaca At Larebea d At Leḥsen yak° d At Tewrirt Mimoun i n At Yanni.

Tezzi-d lḡemca ; taklit ur tṛuḥ ara a d-tegmer tilittēn : tugad aṭas. At Yanni meṛra nnejmae-en-d di Tqerrabin. At Wasif bdan tikli mebeid. Mi bdan At Yanni amager, yuyal yenteq yersen Sidi Eli-u-Yehya, yenna-yasen :

- Ay At Yanni, yurwat wi d-yeṭeeddin zdati. Ma ulac, aṭas ara yemnten.
- Nnan-as irk°el : Yirbeh.

Di lweqt ideg i d-bb°den At Wasif yer Txabit, yebda lbaṛud ileeḥb-iṭ. Aṭas i yeḍlen At Yanni g-yimiren. Sidi Eli-u-Yehya d amezwaru, taekke°azt-is la t-yesseḥlellay deg-ufus-is. Ula yiwen n At Wasif iḥuza-t-id : lbaṛud nnsen, yerra-t d seksu, rras nnsen d aman. Abernus-is, ula d yiwet ccama mačči texliq.

Yebya yiwen n At Yebrahim ad iceddi zdates. Yuyal Sidi Eli-u-Yehya yunef-as ad yezwir : yezra belli teččuṛ-as. Walan-t yak° yugi ad yeṣber : g-yiwet n teg°niṭ kan akka, icedda zdat Sidi Eli-u-Yehya. Argaz agi d ccaṭer, yezweṛ mliḥ, yekkat uzzal. Lameena mazal yeqqen tiṭ-is imi t-id-semmden. Yuyal yezcef Sidi Eli, yenna-yasen i yat Yanni :

- Yiwlet tura : ḥaca wagi i-yemmuten.

Uyalen At Yanni zedmen At Wasif, kksen-asen-d yiwet n taddart umi qqaren Taxabit. Yenna-yasen Sidi Eli i lyaci :

- Lḥaw-d a d-nḥeṛret tuddar nniḍen.

Herren-d Tigzirt ; ssawden At Wasif armi d yiwen wemkan qqaren-as Larebea n At Wasif. Uyalent la tsuyunt tulawin nnsen :

- A Sidi Eli-u-Yehya, leefeq f-wudem n Imumnin !  
Uyalen-d mkul yiwen s amkan-is.

\*

Sidi Ali-Ou-Yahia monta au village de Taourirt-Mimoun. Il en rassembla les habitants et leur demanda :

- Vous êtes-vous rendu compte du tort que nous ont causé les At-Ouacif ?

Ils répondirent :

- Oui, nous le savons.

Il s'adressa alors au marabout qui se trouvait dans le pays, Sidi Yahia-Bouزيد, et lui demanda :

- Veux-tu faire disparaître la honte qui pèse sur ton pays, oui ou non ?

Il répondit :

- Si tu le voulais bien, il vaudrait mieux que tu nous viennes toi-même en aide. Pour moi, je me sens incapable (de réussir).

Sidi Ali Ou-Yahia dit donc aux gens :

- C'est bien. Dans huit jours, nous commencerons la lutte puisque les At-Ouacif refusent d'entendre raison.

Il envoya prévenir les autres villages des At-Yanni. Il n'y en avait que trois, en ce temps-là : At-Larbaâ, At-Lahsène et Taourirt-Mimoun.

Le vendredi suivant arriva. Sa servante n'alla pas cueillir de cardons, tant elle avait peur. Toute la tribu des At-Yanni se rassembla à Tiqorrabine. Les At-Ouacif, dans le lointain, commencèrent à avancer. Lorsque les At-Yanni furent sur le point d'en venir aux mains, Sidi Ali-Ou-Yahia, s'adressant à eux, leur dit :

- At-Yanni, je vous interdis de passer devant moi, sinon beaucoup d'entre vous trouveront la mort.

- Nous sommes d'accord, répondirent-ils.

Lorsqu'ils abordèrent les At-Ouacif, vers Takhabit, la poudre commença à parler. Dès le début, les At-Yanni mirent beaucoup d'ennemis hors de combat. Sidi Ali-Ou-Yahia les précédait. Il agitait le bâton qu'il tenait à la main. Aucun, parmi les At-Ouacif, ne réussit à l'atteindre : leur poudre se transformait en grains de couscous et leurs balles en gouttes de pluie ; la balle tirée contre lui retombait en eau à ses côtés. Son burnous était sans la moindre tache.

Un homme des At-Ybrahim passa devant Sidi Ali-Ou-Yahia. Celui-ci le laissa faire, car il savait que le compte de ses jours était rempli. Les autres savaient qu'il ne voulait rien entendre. En un instant, il se trouva en avant de Sidi Ali-Ou-Yahia. C'était un guerrier robuste, très fort et très courageux. Avant qu'il ait eu le temps de fermer un œil (pour viser), il était mort. Alors, Sidi Ali-Ou-Yahia dit aux siens :

- Foncez maintenant : c'est le seul d'entre vous qui mourra.

Les At-Yanni enfoncèrent les At-Ouacif et leur prirent le village de Takhabit. Sidi Ali dit alors à ses guerriers :

- En avant toujours, pour délivrer les autres villages de l'oppression.

Ils prirent Tigzirt et poursuivirent les At-Ouacif jusqu'au marché du mercredi des At-Ouacif. Les femmes se mirent à crier :

- Sidi Ali Ou-Yahia, épargne-nous, en l'honneur des croyants.

Alors, chacun rentra chez soi.

\* \*

### Création d'un marché

D ayen i-yekksen ssuq yellan deg-Weg°ni. Wanag zik, yak° leçrac tsewwiqen-t-id. Lamecna atas n lbaṭel i-gceddan dinna. Yefka-d Rebbi win ihudden tamurt.

Yas akken, atas i-yemmuten, ama seg At Yanni, ama seg At Wasif, ulac uyilif. Akken qqaren Leqbayel : Ur tezriḍ anda yella

leşlah. Yuḡal At Yanni byan ad weqmen ssuq : nnan-as i Sidi Eli-u-Yeḡya :

- Tura nek°ni ur nesēi ara ssuq. Amek ara nexdem ?
- Yenna-yasen : Yeshel : ruḡet, anda tufam taēkk°azt agi ara deggrey, dinna ara tweqmem ssuq.

Neḡḡa iḡegger taēkk°azt-is. Leḡḡun, leḡḡun medden armi d amkan ideg i-yella assagi ssuq n Lḡemea. Ufan-en dinna taēkk°azt-is terkeē di lqaea : yuḡal din i uqmen ssuq.

\*

C'est à la suite de cette lutte que fut supprimé le marché qui se tenait à Agouni. Par le passé, toutes les tribus le fréquentaient. Il fut le théâtre de beaucoup d'injustices. Mais Dieu envoya un sauveur au pays. Beaucoup de gens moururent, tant des At-Yanni que des At-Ouacif. Tant pis : les Kabyles disent : Nous ignorons où se trouve notre véritable intérêt.

Il advint que les At-Yanni voulurent reconstituer leur marché. Ils s'adressèrent à Sidi Ali-Ou-Yahia :

- Maintenant, lui dirent-ils, notre tribu est dépourvue de marché : qu'allons-nous faire ?
- C'est simple, leur répondit-il : allez : là où vous trouverez ce bâton que je vais lancer, c'est là que vous installerez votre marché.

Il lança le bâton. Ils marchèrent, marchèrent, jusqu'à l'endroit où se tient aujourd'hui le marché du vendredi : ils y trouvèrent le bâton enfoncé dans le sol. C'est là qu'ils établirent leur marché.

\* \*

### Mort et funérailles de Sidi Ali-Ou-Yahia

Sidi Eli-u-Yeḡya yesnejmaē-ed taddart n Tewrirt Mimun, yenna-yasen :

- Asmi ara mmtey, ad iyi-tneḡlem deg-wemkan ideg i tugadem. S kra ara tag°adem, ama d aēdaw ama d lehlak, d nek ara t-iqablen. Yekker-ed yiwen n At Mēemmer, yenna-yas :

- Ad ay-temleđ ma t-taqubbeđ ara k-nebnu ney a k-nenđel kan akka.  
 - Yenna-yasen : Ala : nekkini ur ħemmley ara zzux : zemrey i yiman-iw : bnut-as i mmi Lmuhub ; bnut-as yer zdati yer lđiha n-yeffus.

Akken d-yeđder ad yemmet, nnan-as :

- At-tweqmeđ lmalum bacek, asmi ara d-kkren warraw nney, a k-issinen ula d nitni.

- Yenna-yasen : Ad řelbey di Řebbi ad yessemyi aĥeccad f użekka-w ; s imiren akken, mi ara yađen walbeđ deg-warraw nnwen, a d-tekksem sin iferrawen seg-uĥeccad nni d ddwa.

Yemmut. Neđlen-t di Tmerkiduđ. Řebba merřat i řteeraden a s-bnun taqubbeđ, řtafen-ř-id azekka nni thudd. Yemyi-d uĥeccad f timit-ıs : seg-wass nni i d-yeqqim d ddwa.

\*

Sidi Ali Ou-Yahia réunit le village de Taourirt-Mimoun et dit :

- Quand je mourrai, enterrez-moi à l'endroit où vous avez à redouter quelque danger. Tout péril, ennemi ou maladie, j'y ferai face moi-même.

Un homme de la famille des At-Mâamar, s'adressant à lui, demanda :

- Dis-nous si tu désires que l'on te bâtisse une koubba ou aimes-tu mieux la sépulture habituelle?

Il leur répondit :

- Non, je ne veux pas me montrer orgueilleux : je suis capable de me défendre moi-même ; mais vous b tirez une koubba pour mon fils, Lmouhoub : vous l'enterrerez en face de moi, sur le côté droit.

Au moment de sa mort, on lui demanda :

- Laisse-nous un signe pour que nos enfants puissent connaître eux aussi ta puissance.

- Je prierai Dieu, répondit-il, de faire pousser un oléastre sur ma tombe. Par la suite, si l'un d'entre vous vient à tomber malade, allez lui cueillir deux feuilles de cet arbre comme remède.

Il mourut et on l'enterra   Timerkidouts. A quatre reprises, on essaya de lui élever une koubba mais, à chaque fois, on la retrouva démolie le lendemain matin.

Quand à l'oléastre, il poussa de son nombril et l'on utilise (ses feuilles) comme remède.

\* \*

## TAOURIRT-MIMOUN

### - Deux légendes -

#### Légende de Mimoun

Cette légende bien connue (E. Carrey, *Récits de Kabylie*, p. 169. Recueil de Compositions publié par l'Université d'Alger, 1913, auquel est emprunté le texte kabyle, p.122) prétend expliquer l'apposition de Mimoun, éponyme d'origine juive, au nom de Taourirt pour désigner le village de Taourirt-Mimoun, la crête de Mimoun.

\* \*

Hekkun-d f At Yanni llan deg zzman amezwaru ulac w'iqwan am nutni. Llant tuddar nnsen mkul yiwet annect n temdint. Yiwet tikkelt, teyli-d fellasen tterka. Truh tekfa-ten, abeɛda deg Tewrirt, deg qqimen yemdanen ur ufin w'ara imedlen wa.

Yibb°as iṣubb yiwen degsen yer wasif, yerkeb f userdun. Yemlil d yiwen lxelq, aqerru ɛeryan, tamart ar agus, taɛkk°azt deg-ufus, idarren ḥafi. Yesteqsa-t sani iteddu. Yenna-yas-d bnaɛdem nni :

- Ers, ad rekbey : d abrid n Tewrirt.
- Yenna-yas uyanni w nni : Wi k-ilan ? Isem-ik ? D acu-k, ard a k-fkey aserdun ?
- Nek d aberṛani ; isem-iw Mimoun.
- Isem agi n Wudayen : ihi keč d uday ?
- I keč, isem-ik ? Acu-k ?
- Nek d ineslem ; isem-iw Qasi.
- Qasi d isem n ccitan : mačči d isem n bab n l xir.

Ineggez-ed uyanni w nni f userdun-is, yesserkeb amexluq nni ; yebb°i-t yer wexxam-is, issens-it. Armi d tṭnaṣfa n-yiḍ, yekker isawl-as i uyanni w nni, yenna-yas :

- A Qasi, ruh, tterka tekfa. Tawrirt n Mimoun : cfu fellas.

Seg-yimiren yeqqim-ed yisem agi f taddart : semman-as Tawrirt Mimoun.

\*

On dit des At-Yanni que, depuis les temps les plus reculés, nulle tribu n'était plus forte qu'eux. Chacun de leurs villages avait l'allure d'une ville. Une fois, la peste s'abattit sur eux : elle les extermina, surtout Taourirt où il ne resta plus assez d'hommes pour enterrer les morts.

Un jour, un homme descendit à la rivière, monté sur un mulet. Il y rencontra un individu, nu-tête, avec une barbe jusqu'à la ceinture, un bâton à la main et pieds nus. Il demanda où il allait. L'homme lui répondit :

- Descends : je vais monter : je vais à Taourirt.

L'homme des At-Yanni lui demanda :

- De quelle famille es-tu ? Comment t'appelles-tu ? Qui es-tu pour que je doive te prêter mon mulet ?

- Je suis un étranger. Mon nom est Mimoun.

- C'est un nom juif. Tu es donc juif ?

- Et toi, quel est ton nom ? Qui es-tu ?

- Je suis musulman. Je m'appelle Kaci.

- Kaci est le nom d'un suppôt de Satan, pas d'un homme de bien.

L'homme des At-Yanni sauta à bas de son mulet et y fit monter l'étranger. Il l'emmena chez lui et lui donna l'hospitalité.

Au milieu de la nuit, l'étranger l'appela et lui dit :

- Kaci, écoute, la peste va finir, mais Taourirt est à Mimoun : souviens-t'en.

A partir de ce jour, ce nom resta au village qui fut appelé la crête de Mimoun.

\*\*

### Sidi Lmouhoub et la mosquée turque de Taourirt

Sidi Lmouhoub, fils de Sidi Ali-Ou-Yahia, est un des plus illustres parmi ces trafiquants qui, partant des At-Yanni avec de lourds chargements de poudre et d'armes arrimés sur leurs bêtes, allaient les vendre à Alger : commerce lucratif mais non sans danger, à moins que l'on ne disposât de la baraka.

Comme d'autres descendants de saints et puissants marabouts, Sidi Lmouhoub avait hérité de la baraka de son père, mais il ne jouissait pas du même prestige auprès des foules. Les offrandes pieuses des fidèles ne suffisant pas à le faire vivre, lui et les siens, il s'adonna au commerce de la poudre à Alger. Il fut pris en flagrant délit : son merveilleux pouvoir, non seulement le tira de ce mauvais pas, mais valut à son village de Taourirt-Mimoun la construction d'une mosquée aux frais de l'autorité turque. On envoya d'Alger les architectes et l'on apporta de la capitale, à dos de chameau, colonnes torsadées et carreaux de faïence qui en font l'ornement. Les maçons furent des ouvriers bénévoles du pays dont le salaire, face à la mauvaise volonté des Turcs, fut assuré merveilleusement par Sidi Lmouhoub.

### Légende de Sidi Lmouhoub-Ou-Ali

Taqsiṭ n Sidi Lmuhub-u-Ēli n-wasmi yella d ttajer di Lezzayer, yeznuzu lbaṛud d r̄r̄ṣaṣ.

Ēddan læsker n tturk yak° d lbay, nnan-as :

- Acu d-tebb°iḍ akka ?

Yugi ad asen-yini. Nnan-as :

- Ihi, a k-nnadi.

S imiren, Sidi Lmuhub s lberhan-is yesself-asent i tcekkaṛin nni yeččuren d lbaṛud, uyalent-ed d seksu.

Akken iwala lbay belli d amṛabeḍ, yerra-t yer lḥebs.

Tameddit nni, yefka-yas-d amcic i imensi. Akken i t-yesfuḥ belli d amcic, yesself-as, yenna-yas : Şṣebb ! Amcic nni yerwel.

Ikecm-ed lbay yures. Yerra-t Sidi Lmuhub t-tameṭṭut.

Yessufey-it-id lbay si lħebs, yenna-yas :

- Ad iyi-tsemmħeđ : ad iyi-terređ am zik-iw : ad ak-fkey ayen tebyiđ.

- Sidi Lmuhub yenna-yas : Ruħ yer tmurt n At-Yanni : anga ara tafed taekk<sup>o</sup>azt-iw tebeded, dinna ad iyi-tebnuđ lħamee.

Lbay nni iruħ-ed, yufa-d taekk<sup>o</sup>azt n Sidi Lmuhub di Tewrirt Mimun, ttama n At Mæemmar yak<sup>o</sup> d yemrabden. S imiren a t-bnun.

Di lawan n lexrif, Sidi Lmuhub yusa-d. Lbay yugi ad ixelles ixeddamen-is. Yekker Sidi Lmuhub yebb<sup>o</sup>i-yasen-d iciwi n tbexsisin. La tħalaben ixeddamen nni di Sidi Lmuhub a tenixelles : yesself-asent i tbexsisin, uyalent d lwiz.

Yekker lħamee nni ifukk s lebni. Yenna-yas Sidi Lmuhub i lbay nni :

- Tugiđ at-txellşed ixeddamen : at-teğğed asalas n ddheb swayes ara yebnu m'ara yeyli weħdes.

Iteřk<sup>o</sup>iyen nni ruħen.

\*

Cette légende raconte que Sidi Lmouhoub-Ou-Ali faisait le commerce à Alger : il vendait de la poudre et des balles.

Un jour, des soldats turcs passèrent, accompagnant le bey. Ils lui demandèrent :

- Que transportes-tu là ?

Il se refusa à répondre. Ils dirent :

- Nous allons donc te fouiller.

Alors, Sidi Lmouhoub, usant de sa baraka, passa la main sur les sacs remplis de poudre : elle se transforma en couscous.

Mais le bey, ayant reconnu que c'était un marabout, le fit emprisonner. Le soir venu, il lui fit donner un chat pour souper. Quand Sidi Lmouhoub sentit l'odeur du chat, il le caressa de la main et dit :

- Va-t'en.

Le chat s'enfuit. Le bey entra dans la prison : Sidi Lmouhoub le transforma en femme. Alors le bey le fit sortir de prison et le supplia :

- Fais-moi, dit-il, reprendre mon ancien état et je t'accorderai tout ce que tu voudras.

Sidi Lmouhoub lui dit :

- Va au pays des At-Yanni : là où tu trouveras mon bâton fiché par terre, c'est là que tu me bâtiras une mosquée.

Le bey y alla : il trouva le bâton du saint à Taourirt-Mimoun, près du quartier des At-Mâamar et des marabouts. On commença aussitôt la construction de la mosquée.

A l'époque des figues, Sidi Lmouhoub revint au pays. Le bey se refusait à payer les ouvriers. Sidi Lmouhoub leur apporta des figues dans le pli de sa gandoura. Les ouvriers lui dirent :

- Fais-nous plutôt payer l'argent qu'on nous doit.

Alors le saint toucha les figues de sa main et les transforma en pièces d'or.

Lorsque la construction de la mosquée fut achevée, Sidi Lmouhoub dit au bey :

- Puisque tu as refusé de payer les ouvriers, tu laisseras une poutre d'or pour que l'on ait de quoi reconstruire la mosquée quand elle tombera en ruine.

Les Turcs partirent.

\* \* \*

Les traditions présentent certaines divergences. D'abord, le miracle qui contraignit le bey à libérer Sidi Lmouhoub et à construire la mosquée n'est pas le même. "Après la fuite du chat,... malgré les lourdes serrures et les gardiens, le prisonnier sortit tout seul de la prison grâce à son miraculeux pouvoir. Sidi Lmouhoub sortit donc du cachot et, fort irrité contre les Turcs, mit son nez de travers. Aussitôt, la ville d'Alger pencha sur la colline vers la mer. Le pacha épouvanté le supplia de ne pas renverser la ville. Le saint lui demanda alors de construire une mosquée à Taourirt-Mimoun."

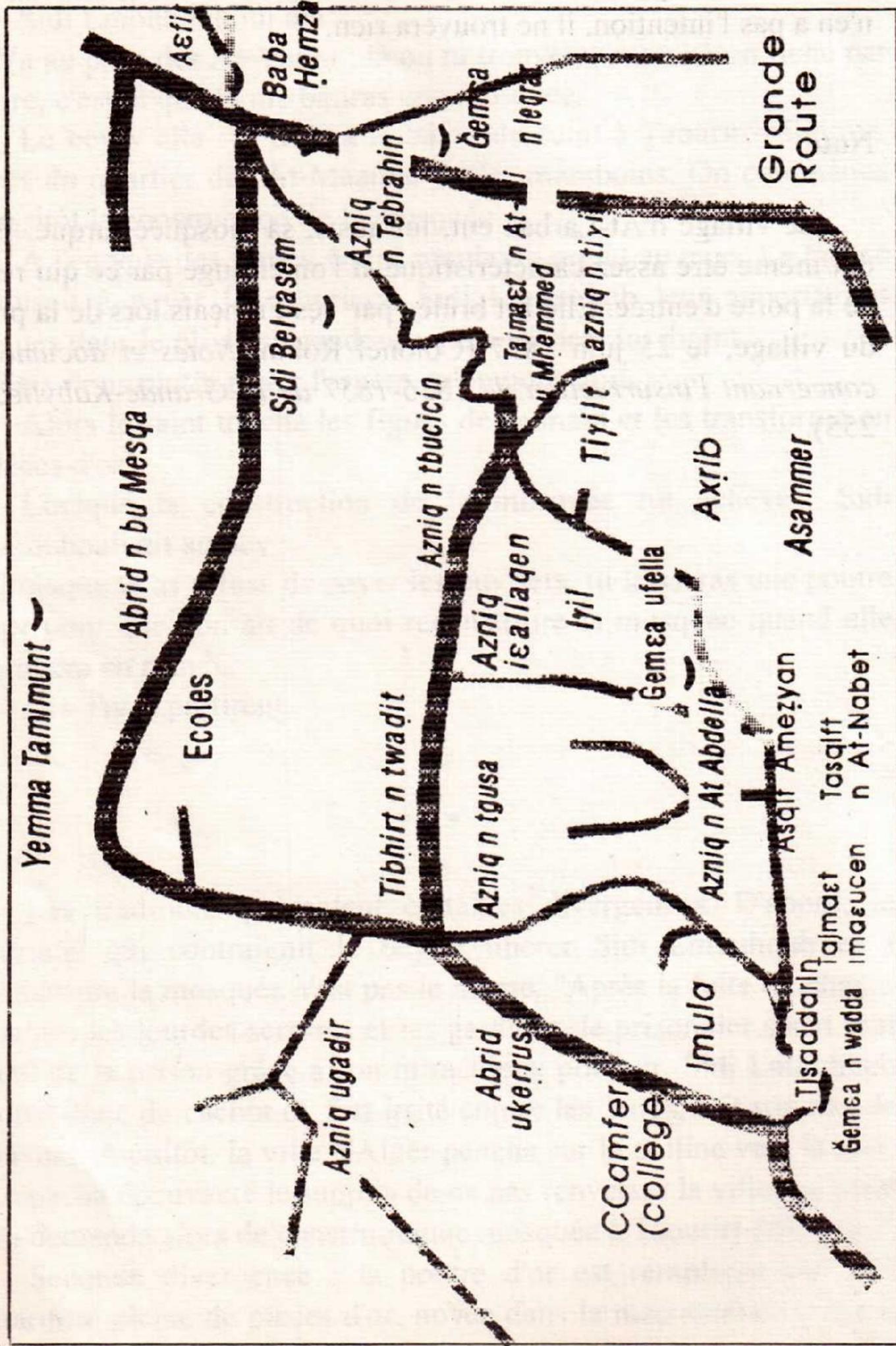
Seconde divergence : la poutre d'or est remplacée par une marmite pleine de pièces d'or, noyée dans la maçonnerie, dans un

angle de la muraille. Sidi Lmouhoub déclara : "Celui qui voudra rebâtir la mosquée, à sa destruction trouvera ce trésor ; mais, s'il n'en a pas l'intention, il ne trouvera rien."

### Note

Le village d'At-Larbaâ eut, lui aussi, sa mosquée turque. Elle dut même être assez caractéristique si l'on en juge par ce qui reste de la porte d'entrée. Elle fut brûlée par les Français lors de la prise du village, le 25 juin 1857 (Colonel Robin, *Notes et documents concernant l'insurrection de 1856-1857 de la Grande-Kabylie*, p. 255).

CARTE D'AIT-LARBAA



## AT-LARBAA

### QUERELLES AVEC DES VILLAGES DES AT-YIRATEN

#### Querelle avec Taourirt-Amokran à l'occasion d'un mariage

Le fait suivant est revendiqué par plusieurs villages de Kabylie. Ainsi en est-il de Taourirt des At-Menguellat, allant chercher une mariée dans le village ennemi de Tamejjout (H. Genevois, Un village Kabyle, FDB, 1962) ; pareillement, des At-Ibidah, du village de Taourirt-Aden qui, pour se faire pardonner un meurtre commis sur la personne d'un des membres de la famille des At-Berqouq, d'Agouni-Bouâfir, chez les At-Fraoucen, avait demandé et obtenu une de leurs filles en mariage (Hanoteau-Letourneux, *La Kabylie et les coutumes kabyles*, t. II, pp. 215-216).

\* \*

Di lweqt nni, tekker lfetna ger At Yanni d At Tewrirt Meqq°ren. Ac men sebba ? Llan imula n-Weεba : At Yanni byan a ten-awin, At Tewrirt ugin : lhan di lgirra garasen almi kan d lxaçima. At Tewrirt nyan-asen i At Yanni sebba tmegrad.

Telha ddeεwa. Assenni, ruhen seg At Lareεba ad jewgen si Tewrirt. Lweqt ideg i tebb°ed tquffet, di teswiet nni ttemzenzan lhenni. Tekker-ed tmettut nni n Tewrirt, tenna-yasen :

Mreħba yissk°ent, a sut Yanni,  
A sut ucuddu d ueεbruq.  
Tamettut iyer d-truħemt  
Tekcem lebħer n leymuq.  
Imawlan-is d At Tewrirt,  
Itetten i medden lħuquq.

Akken i s-d-tenna lehduṛ agi, tamettut nni n At Yanni ara s-yerren lwaḡab tewhem, teffey-ed at-truḡ at-tciwer imeq°ranen nnsen. Tenna-yasen i lœqq°al nni :

- Ma a d-rrey lwaḡab akken yessulef ney ad wtey ad œddiy deg-wawal?

- Nnan-as lœqq°al nni : Err-asen lwaḡab akken yessulef lḡal.

Tamettut nni truḡ, tenna-yas :

A yissk°ent yerḡeb lxiṛ,

A sut n tiddi iqeysen.

Tamettut iyer d-nruḡ,

I zzwaḡ a t-id-ssukksen.

Imawlan-is d At Larebœa,

D at lbaṛud yeftutsen.

Ma neṭṭak ddiṛ s tṭul,

U leqṛar ard a t-txellœm.

Tamettut nni n Tewrirt truḡ yer lœqq°al nnsen, tenna-yasen lwaḡab ay s-d-terra tmettut n At-Yanni. Nnuyen-t, kfan lehduṛ.

Yuyal ruḡen a d-ssufyen tislit bac a t-id-awin At-Yanni. Zran belli widenni yeṭyimin di teffeyt tṭalin ad ḡedren di tmeyra. Ceggeen-d rebœa, xemsa n medden nnsen, ffren iman nnsen ddu teffeyt. Zran belli, mi ara d-awin At-Yanni tislit, At-Tewrirt ad ddun yidsen alamma d amkan nni n teffeyt. Yuyal nnan-asen i widenni ara d-yerren tṭar :

- Ur kkatet ara alamma twalam-ay-en nuli seg-wasif d asawen.

Yuyal At-Yanni bb°in tamettut. At Tewrirt ddan yidsen armi d amkan nni n teffeyt. At-Yanni lehḡun armi ulin seg-wasif d asawen. Akken i ten-walan widenni yeffren seddu teffeyt, nneqlaben-d, wten At-Tewrirt, nyan segsen œcœa n medden.

\*

En ce temps-là éclata une guerre entre les At-Yanni et les gens de Taourirt-Amokrane. La raison ? Les terrains d'adret dits de Ouâba. Les At-Yanni les revendiquaient, les gens de Taourirt ne voulaient rien entendre. Ils se battirent dès lors sans arrêt jusqu'à une époque pas très éloignée. Les gens de Taourirt tuèrent sept hommes des At-Yanni.

La guerre suivait son cours. Un jour, les habitants d'At-Larbaâ vinrent chercher une mariée à Taourirt. Le cortège qui devait l'emmener se présenta. On se livrait à ce moment-là à la joute poétique dite "vente du henné". La représentante de Taourirt se leva et prit la parole la première :

Soyez les bienvenues, femmes des At-Yanni,  
Vous qui portez des bonnets flottants.  
La fiancée que vous veniez chercher  
A été emportée par la mer profonde.  
Elle appartient aux gens de Taourirt,  
Qui savent frustrer les autres de leurs droits.

En entendant cela, la représentante des At-Yanni, chargée de lui répondre, fut frappée de stupeur. Elle sortit pour aller consulter les anciens de chez elle. Elle demanda à ces notables :

- Dois-je lui faire réponse adaptée ou dois-je ne pas tenir compte de ce qu'elle a dit ?
- Réponds, lui dirent-ils, comme il convient.

La femme revint et dit :

Dieu vous rende votre accueil,  
Femmes au tissage bien réglé.  
La fiancée que nous sommes venues chercher,  
Nous l'emmènerons pour la marier.  
Elle appartient désormais au village d'At-Larbaâ,  
Dont les guerriers savent faire parler la poudre.  
S'ils semblent laisser tarder leur vengeance,  
Vous finirez quand même par payer.

La femme de Taourirt alla, elle aussi, consulter les sages de son village et leur rapporta la réponse que lui avait faite la femme des At-Yanni. Ils la réprimandèrent et l'on sembla en rester là.

Les At-Yanni vinrent pour emmener la mariée. Sachant que les gardes qui tenaient le poste de garde se rendraient au village pour

assister à la fête, ils dépêchèrent quatre ou cinq des leurs afin qu'ils se dissimulent en-dessous du poste de guet. Ils savaient également que les gens de Taourirt allaient accompagner le cortège des At-Yanni qui emmènerait la fiancée. Ils donnèrent cette consigne aux leurs, qui allaient se cacher pour venger l'honneur de la tribu :

- Ne tirez pas avant de nous voir déjà bien engagés sur la pente de l'autre côté de la rivière.

Les At-Yanni emmenèrent la mariée, accompagnée par les gens de Taourirt, jusqu'au poste de guet. Les At-Yanni continuèrent seuls leur route et commencèrent à gravir la pente d'en-face. Quand leurs guerriers les virent ainsi, ils sortirent de la cachette où ils se dissimulaient sous le poste de guet et tirèrent sur les gens de Taourirt. Ils tuèrent une dizaine de leurs hommes.

\* \*

### Lutte avec At-Mimoun pour venger une injure

Yibb°as, yennuy u Laṛebɛa d u Mimun. Uyalen zzin-as ṛebɛa n medden : yiwen bna dem ! Ččen-as lḥeq. Yebb°ed winna yer At Laṛebɛa, yenna-yasen :

- Nnuyey d leflani di Tessirt Uḥeccad, ččiy-as lḥeq : kkren-d wiyid, zzin-iyi-d, ččan-iyi lḥeq : muqlet kan akken i yi-xedmen.

- Nnan-as : Ṛuḥ, yeshel.

Gan-asen tamawt i yat Mimun. Nitni ṛuḥun yur At-Leḥsen. Asmi ara ten-id-iger webrid, gan agad i ten-iqurɛen.

Yibb°as, ddukklen di sebɛa, ruḥen yur At-Leḥsen. ġġan-ten armi d-uyalen, zwaren-asen di eecṛa, di eecrin d lemtel, yur Yemma Tamimunt. I sebɛa nni, wten-ten, debbyen-ten yak°. Uzzlen yer taddart nnsen. Armi bb°den, nnan-asen :

- Wi wen-ixedmen akka ?

- Nnan-as : D At Laṛebɛa.

- Nnan-asen : Ihi, aqlay an-nennay yidsen. Ur ṛxemmimet ara.

At Laṛebɛa, yekker-ed umeq°ran nnsen, amyar n At Eli, yenna-yasen :

- At Mimun a d-azzlen : d nek ara yeqqimen yidsen : d lħeq ara ten-wağbey. Ad qqimey di tejmeēt inna akkin. Xas regmen, ur ujiey ara. K°enwi, qqimet ak° zdaxel n taddart.

Armi d-bb°den At Mimun s Aēfir, bdan la neēlen :

- Ma ur d-tšubbem, ay At Laṛebēa, kada wa kada nnwen !...

- Yenna-yasen : D lekdeb : nemcarak.

La d-leħħun, la d-leħħun. T-tikli ad awḍen taddart, nnan-asen i yat Laṛebēa :

- Jmeē liman ar d yelzem, a d-teffyem ney an-nekcem taddart nnwen.

Yenna-yasen wemyar nni i yat Laṛebēa :

- Kkret, a lyaci ! Ur k°en-zelluy ara di lēid : ur teṭcemmid ara taddart.

Nneqlaben, wten At Mimun, nyan degsen sebēa. Rewlen. Tebēen-ten At Laṛebēa. Armi bb°den deg At Weēfir, yemmuger-iten-id Sidi Eli-u-Yehya, yenna-yasen :

- Dī leēnaya-w, a k°en-yehdu Ṛebbi at-tuyalem. Atan tebb°im nnig lħeq nnwen.

Uyalen, tefra.

\*

Un jour, un homme d'At-Larbaâ eut une altercation avec quelqu'un d'At-Mimoun. Sur ces entrefaites, quatre autres l'entourèrent. Un seul homme ! Ils le frustrèrent de son droit. L'homme d'At-Larbaâ regagna son village et dit à ses concitoyens :

- Je me suis disputé avec un tel au moulin de l'oléastre. J'allais avoir le dessus mais d'autres sont intervenus, m'ont encerclé et m'ont dépouillé. Regardez ce qu'ils m'ont fait.

On lui répondit :

- Ne t'inquiète pas : la vengeance sera facile.

Ils se mirent donc à guetter le passage des gens d'At-Mimoun, car ceux-ci se rendaient pour affaires à At-Lahsène. Quand ils passaient sur le chemin, les gens d'At-Larbaâ les surveillaient.

Un jour, sept hommes des At-Mimoun se rendirent à At-Lahsène. Les gens d'At-Larbaâ les laissèrent tranquilles, attendirent leur retour. Ils leur dressèrent une embuscade, à dix ou vingt peut-être, du côté d'Imma Tamimount. Ils attaquèrent les

sept hommes, les rossèrent, les laissant tout meurtris. Ceux-ci s'enfuirent vers leur village.

A leur arrivée, on les interrogea :

- Qui vous a ainsi traités ?

- Les gens d'At-Larbaâ, répondirent-ils.

- Bien, leur dit-on : nous allons leur déclarer la guerre. Ne vous en souciez plus.

Chez les At-Larbaâ, un vieillard, du clan des At-Ali, prit la parole et dit à ses concitoyens :

- Les At-Mimoun vont accourir. Je vais m'en occuper moi-même et leur répondre de bonne manière. Je les attends dans cette *tajmaït* là-bas. Même s'ils m'adressent des insultes, cela ne me fait rien. Vous, restez au village.

Quand les gens d'At-Mimoun parvinrent à Afir, ils commencèrent à invectiver contre leurs adversaires :

- Descendez donc, gens d'At-Larbaâ, sinon...

Le vieillard leur rétorqua :

- Ce n'est pas vrai : nous sommes à égalité.

Les autres ne cessaient d'avancer. Quand ils arrivèrent à proximité du village, ils s'adressèrent aux gens d'At-Larbaâ :

- Nous le jurons, vous allez sortir de votre village ou nous allons y entrer.

Le vieillard dit alors aux siens :

- Debout, mes amis ! Vous n'êtes pas des enfants à égorger le jour de la fête : notre village ne le permettrait pas.

Ils sortirent, frappèrent les At-Mimoun et tuèrent sept d'entre eux. Les At-Mimoun s'enfuirent, poursuivis par les At-Larbaâ. Lorsqu'ils arrivèrent à Afir, Sidi Ali Ou-Yahia vint vers eux et leur dit :

- En vertu de ma protection, retournez chez vous : vous avez largement pris votre revanche.

Ils s'en retournèrent et l'affaire fut terminée.

\* \*

## TAOURIRT-ELHADJADJ

### Rattachement à la tribu des At-Yanni

Le village de Taourirt-El-Hadjadj ne s'est pas toujours appelé ainsi. Il n'a pas toujours occupé le piton sur lequel il s'élève aujourd'hui, en avant des trois autres principaux centres de la tribu.

Il y a bien longtemps, deux ou trois siècles peut-être, il se nommait Takhabit et était bâti au lieu dit Eldjamaâ n-Tkhabit, non loin de la "tranchée", en bordure de la route des At-Yanni. On y voyait encore un santon à moitié démoli, entouré de ruines, et de tombes en contrebas, enfouies dans la broussaille.

Takhabit appartenait alors à la tribu des At-Oubelkacem, aujourd'hui disparue. *A la suite de dissensions probablement provoquées et attisées par des éléments étrangers (Driss Mammeri), elle s'est démembrée et a cessé de figurer dans la confédération des At-Betrounen. Un des quatre villages, celui des At Ali-Ou-Harzoun, s'est réuni aux At-Bouddrar ; deux autres, les At Erbah et Tassaft Ouguemmoun, aux At-Ouacif ; le dernier, Taourirt Elhadjadj, aux At-Yanni (Hanoteau et Letourneux, op. cit. t. II, p. 57).*

Ce rattachement ne se fit pas sans difficulté. Il fut l'aboutissement de violentes querelles intestines et d'une guerre de quatre ans, 1612-1616, pour Belkacem Bensedira (*Cours de langue kabyle*, p. 401, note 6), 1616-1620, pour Driss Mammeri.

En effet, le village se partagea en deux *sofs*, les uns partisans de l'union avec les At-Ouacif, les autres souhaitant se rallier aux At-Yanni. *Les tenants du sof des At-Yanni eurent d'abord le dessous. Ne pouvant plus tenir et se voyant sur le point de d'être expulsés, ils implorèrent le secours des At-Yanni. La chance venant à tourner, les At-Ouacif prirent fait et cause pour les vaincus (Devaux, Les Kebaïles du Djerdjera, pp.255-260).*

La guerre commença entre les deux tribus, parfois violente et sanglante, le plus souvent faite de vols et de tracasseries mutuelles. L'anecdote de la servante de Sidi Ali-Ou-Yahia dont nous avons parlé en est un exemple. Les At-Yanni, habilement dirigés par Sidi Ali-Ou-Yahia, finirent par l'emporter, mais la victoire leur coûta plus de morts que voudrait la légende. Voici ce qu'en a dit Belkacem Bensedira :

*En 1616, un jeudi, les At-Yanni attaquèrent avec impétuosité, mirent le feu au village, le détruisirent de fond en comble et s'emparèrent des propriétés environnantes. Il y eut de part et d'autre soixante guerriers qui restèrent sur le terrain, trente du côté de Beni-Yanni et quarante cinq du côté des Beni-Ouacif (op. cit. p. 401, note 6).*

Takhabit fut donc rattachée aux At-Yanni, mais conformément à la politique de regroupement prônée par Sidi Ali-Ou-Yahia, le village fut rebâti sur la colline où il se trouve actuellement. Quelques familles des At-Yanni furent installées, garantes de la loyauté des habitants et de la solidité de leur rattachement. Par la suite, le village allait changer de nom et s'appeler Taourirt-Elhadjadj, *l'éperon des Pèlerins*, parce que, au dire de Carrey, *certains de ses habitants firent le pèlerinage à la Mecque, chose rare à l'époque.*

### Un problème de date

Situer dans le temps un événement rapporté par les seules traditions orales peut donner lieu aux pires difficultés. La prise de Takhabit en est un exemple. Belkacem Bensedira et Driss Mammeri en donnent une date très précise : *en 1616, un jeudi...*, écrit le premier ; le second affirme plus simplement : *en 1620*. Une telle précision n'a pu être obtenue qu'à partir d'un document écrit. Ils ne mentionnent pas leur source et c'est dommage. Un autre document, dûment daté, semble les contredire : c'est le compte-rendu de la délibération sur les droits d'héritage des femmes chez les At-Bethroun. Il mérite qu'on s'y arrête. En s'aidant de

Hanoteau-Letourneux, t. III, pp. 451-454, qui en donne une traduction, et de R. Vigier (*La femme kabyle en Grande-Kabylie, sa succession légitime*, pp. 30, 31), on le situera dans son contexte et l'on verra la conclusion que l'on pourra en tirer pour le point précis qui nous intéresse : en quelle année Taourirt-Elhadjadj fut-elle rattachée aux At-Yanni ?

A la suite de nombreuses difficultés longuement étudiées par Boulifa (*Le Djurdjura à travers l'histoire*, pp. 259-266), les tribus kabyles, pour assurer l'intégrité territoriale et l'indépendance de leurs villages, songèrent à renoncer au droit coranique en matière de succession des femmes. Mais une telle décision ne pouvait être prise dans ce pays démocratique qu'après délibération des notables responsables. On organisa donc des réunions générales par confédérations de tribus. Ces réunions se tinrent à l'emplacement tout indiqué, les marchés. R. Vigier signale quelques-uns de ces marchés où se tinrent les délibérations pour l'exhérédation des femmes.

La confédération des At-Bethroun à laquelle appartenaient les tribus intéressées, At Ou-Belkacem, At-Yanni et At-Ouacif, tint ses assises au marché du Sebt des At-Ouacif, près du village des At Boumahdi du douar Ogdal. Etaient présents *les marabouts des Beni Bethroun, assistés des âak'als de leurs villages et de l'imam de la mosquée de Tahamant*, aux At-Ouacif, en bordure de la rivière. *Chacun exposa ce dont il avait à souffrir, se plaignant de ce qui était une cause permanente de rixes, de troubles et de discordes dans les villages, les tribus et la confédération des Beni Bethroun. Chaque village était représenté à l'assemblée. Celle-ci, à l'unanimité des voix, abolit, chez les Beni Bethroun et leurs voisins et alliés, le droit d'héritage pour les femmes.*

Suit la longue liste des notabilités présentes qui approuvèrent cette décision. Elle se termine ainsi : *Le manque d'espace ne nous permet pas d'énumérer tous ceux qui sont venus des tribus des Beni Bel Kacem et des Beni-Yanni jusqu'au village des Beni El-Hassen, nous n'en mentionnerons que quelques-uns, savoir : Abd er-Rahman ben Arab, Yahia Naït Ahmed, El-Haoussin ben Youcef*

*et Ibrahim Ben-Amara, des Beni Belkacem. Parmi les gens des Beni-Yanni, on remarquait : le chérif, l'honorable Sidi Mohamed Amezian, et les âak'als de son village, savoir : Mohamed ben Jaber, El-Haoussin ben Mâamar, Mohamed ben Messaoud...*

Enfin on donnait la date : *L'acte copié a été écrit par le sieur, le bien dirigé, le savant, l'orthodoxe Sidi Ameer ben Sidi Ahmed ben Yahia, en l'an 1162.* Or, le premier jour de cette année 1162 de l'hégire correspond au 21 Décembre 1748 apr. J.-C. (voir Hanoteau et Letourneux, *op. cit.*, p. 454, note I).

Il semble donc bien établi que les At Ou-Belkacem existant encore à cette date, le village de Taourirt-Elhadjadj qui leur appartenait n'a pu être rattaché aux At-Yanni que postérieurement ; sans doute dans la deuxième moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. On trouvera peut-être une confirmation dans les poèmes du trouvère kabyle, Youcef-Ou-Qasi, qui vivait à cette époque.

## YOUSEF-OU-QASI

### Chants de guerre

Au dire de Belkacem Bensedira, à qui nous empruntons ces détails biographiques (*Cours de langue Kabyle*, p. 399), Youcef-Ou-Qasi était originaire du village d'Abizar des At-Jennad. C'était un de ces poètes ambulants (*Imeddahen*) semblables aux troubadours du Moyen-Age. Il vivait à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, à la fin du siècle dernier pour B. Bensedira qui publia son ouvrage en 1887. Il allait de tribu en tribu, de marché en marché, récitant ses poèmes en s'accompagnant de la *tigdemt*, ancienne forme de tambourin.

Son répertoire se composait de ces longs poèmes (*tiqsidin*), si beaux et si appréciés des auditeurs, qui racontent la vie des héros d'autrefois, des Prophètes et des compagnons du Prophète. A ce recueil traditionnel, il ajoutait ses propres compositions, louange ou satire, suivant l'accueil qui lui avait été fait. Sa verve ignorait la mesure : sa louange portait au ciel et sa critique ravalait plus bas que terre.

Les deux tribus rivales, hier encore en guerre, reçurent sa visite. Il se rendit d'abord chez les At-Yanni et fut littéralement subjugué par leur générosité. Il semble même avoir installé chez eux un pied-à-terre. Dès lors, son répertoire s'enrichit de louanges dithyrambiques sur *les trois villages* de la tribu (*tlata tuddar nni*), *grands comme Constantinople*, et sur le courage de leurs habitants.

Les At-Ouacif, jaloux, obtinrent à grand-peine qu'il se rendît chez eux afin de les chanter eux aussi. Mais Youcef-Ou-Qasi, au risque de provoquer la mauvaise humeur de ses hôtes, sut rester fidèle à ses amis, les At-Yanni. Ce fut l'occasion de petits poèmes dans lesquels la guerre entre At-Yanni et At-Ouacif, ainsi que la

destruction de Takhabit, sont présentés comme relativement récents.

Voici deux récits de cette visite, sensiblement différents. Le premier est fourni par une tradition purement orale. Le second a été consigné par Belkacem Bensedira, dans son *Cours de langue Kabyle*, pp. 399 et seq. Une traduction aurait singulièrement facilité la compréhension de ce texte rempli d'allusions à des faits anciens et d'intérêt local.

\* \*

Iṛuḥ-ed Yusef-u-Qasi yur At-Yanni, yur At-Larebea d At-Leḥsen. Imiren mqałeent snat tuddar nni, bdan awal yef-waman n Tala n-Yemkerden. Yebb°i-yasen-d asefru yagi :

Dḥu d lmeṛsul,  
 Billeh, a tṭir, ma d wi fessusen.  
 Abrid-ik mellul :  
 Ers i lwad, zger iftisen.  
 Sellem εla Sṭembul,  
 At-Larebea d At-Leḥsen.  
 Yur at lmeεqul :  
 Awal n sṣwab, ar t-kemsen.  
 Ur degsen amehbul :  
 Bexlaf w'iḥedqen yessen.  
 Ma ḥubben-k s wul,  
 Ma teṭruḍ, a k-id-sseḍsen.

Jmeen-as seṭṭa tṭeebgat n zzit. Asmi i-gruḥ ssyagi, iṛuḥ yur At-Wasif.

Yebb°ed dinna, icennu f At Yanni. Nnan-as :

- Ala ! Ur cennu ara f At-Yanni ; cnu kan fellay.

- Yenna-yasen :

Nek d At Yanni, grent tesyar :  
 Nitni inu, nek baney-asen.  
 Nek, ur lliy d anekkar :  
 Nitni ssnen acu i d-tṭaken.

Yezga-d iruḥ :

Eudu bellah, ya laṭif,  
A lexbar d-yettasen.  
At-Yanni d At-Wasif,  
Sliy s yeḥbiben nnuyen.

Eudu bellah, ya laṭif,  
Temlal zzebra d yefdisen.  
Tint-as i w'iseewjen awal :  
Acimi teddarayem ?

\*

Yousef-Ou-Qasi alla chez les At-Yanni, dans les villages d'At-Larbaâ et d'At-Lahsène. Ces deux villages étaient alors en guerre : on avait commencé la dispute pour l'eau de *la Fontaine des Voleurs* (v. note, *infra*). Il récita ce poème aux habitants :

Accepte d'être mon messenger,  
Je t'en prie, oiseau : que ton vol soit rapide.  
Ton chemin apparaît bien tracé :  
Descends la rivière, traverse les terrains bien arrosés :  
Va chez eux : ils sont hommes sages ;  
Des belles sentences ils font leur trésor.  
Aucun sot stupide chez eux :  
Rien que gens polis, instruits.  
S'ils t'aiment de cœur,  
Tes larmes de tristesse se changeront en rires de joie.

On ramassa pour lui six charges d'huile. Il se rendit ensuite chez les At-Ouacif. Il y arriva et commença aussitôt à chanter les louanges des At-Yanni :

- Non, dirent-ils, ne chante pas les At-Yanni : chante plutôt notre tribu.

Il leur dit :

Entre les At-Yanni et moi, les bâtonnets (du sort) sont jetés :  
 Ils sont à moi et l'on voit que je suis des leurs.  
 Je ne suis pas un ingrat ;  
 Quant à eux, ils savent tout ce qu'ils m'ont donné.

Puis, il ajouta :

Mon refuge est en Dieu, Le Bienveillant,  
 Quelle triste nouvelle nous est parvenue !  
 Les At-Yanni et les At-Ouacif,  
 Ces amis d'autrefois, en sont venus aux mains.

Mon refuge est en Dieu, Le Bienveillant,  
 Enclume et marteau se sont entrechoqués.  
 Dites à ceux qui ont provoqué cette brouille :  
 Pourquoi plus longtemps vous cacher ?

### Note

La possession de *la Fontaine aux Voleurs* fit couler beaucoup de sang. Ses *ruisseaux* auraient coulé jusqu'à Chamoukh, terrain en dessous d'At-Lahsène. En effet, elle était située sur le territoire d'At-Larbaâ. Les gens d'At-Lahsène manquant d'eau voulurent s'y ravitailler. Les femmes des deux villages s'y disputèrent et la lutte commença entre les guerriers. Elle se termina par un compromis : la fontaine est utilisée par les deux villages, mais avec une prise d'eau différente.

\* \*

Yusef-u-Qasi yella d Ifasiḥ. Neṭṭa yeṭcekkir kullas deg At-Yanni, ireggem deg At-Wasif imi ṭnayen nitni d At-Yanni. Ulamma ireggem degsen, nitni byan ad iṛuḥ yursen ad imeddeḥ yibb°as. Nnan-as At-Ḥebbas :  
 - A k-yehdu Ṛebbi, ard at-tensed yurney.

Yuy-asen awal, yebda lemdih. Medden ffyen-d ad ferřgen degs.  
Yeffy-ed yiwen wergaz ur t-yessin ara. Yesteqsa yiwen weqic :

- Wi la yekaten ?
- Yenna-yas : D dadma Yusef-u-Qasi i d-iruhen yurney.
- Inteq-ed imiren, yenna-yas :
- D Yusef-u-Qasi i-yennan di teqsit-is :

Nniy, a Bab n Sidi,  
Tlata tudrar nni keffunt.  
Ssyen, ur zegger sani...

Ata yusa-d yurney.

Yesla-yas Yusef-u-Qasi i wergaz nni mi d-yehder. Yebda imiren taqsit agi :

Billeh, a k-azney, a t̄tir, a mmi  
S̄sheb̄ zik, huzz afriwen.  
Lembat-ik deg At-Yanni,  
Ddar n l̄ezz deg Gawawen.  
I tlata tudrar nni,  
Ur d yidsen s̄cedley yiwen.

Yeggul dya ur as-icawed ara i tyita yursen. Iruh-ed yur At-Yanni deg-yid nni, yemla-yasen akken nnuyen.

Azekka nni s̄sheb̄, yebda taqsit agi :

Bismilleh an-nebdu l̄hasun,  
A l̄ha deg t̄t̄hsis.  
Kkatey lqewl-iw s rruzun,  
Ad ssak°ayey l̄gis (l̄gic).  
Zz̄ayem i ten-yet̄rağun,  
Yessen deg-wul-is.

Billeh, a t̄tir, ma d w'itrusun,  
Kker s̄sheb̄ n lehris.  
Lembat adrar n At-Betrun,  
Ers di tlemmast-is.  
T̄int̄-asen ammar ad kukrun,  
Ad yeg°ri l̄ezz s l̄fedl-is.

I win ur yeslik waldun,

Acu ay d lmenε-is ?  
 Wehmey d acu ara t-yefdun  
 G-wass yellan d unhis.  
 Ur yetfukk ttehlil d zzbun,  
 Ahlil-ik, a win wer nebgis.

Acu ay d ssebba n tirwas  
 Armi msebbabben ?  
 Ufiy-ten eddan tilas,  
 At-Wasif zaden.  
 Tawrirt n Lheggağ tikli n-wass  
 Ar t-ettelbaben.

La ttemdegdagen kullas,  
 Lakayen tuelben.  
 Taddart tehdem yer llsas,  
 Hudden-as iyragen.  
 Mkul wa yeğga lħara-s,  
 Ruħen irk°el, saben...

\*

Youcef-Ou-Qasi était un poète. A longueur de temps, il louangeait les At-Yanni et insultait, par contre, les At-Ouacif qui étaient en lutte avec eux. Malgré ces insultes, ces derniers auraient voulu qu'il vienne un jour chanter chez eux. Les gens d'At-Abbas lui dirent :

- Nous t'en prions, viens passer la nuit chez nous.

Il acquiesça à leur demande.

Il commença à réciter ses poèmes. Les habitants sortirent pour se divertir en l'écoutant.

Un homme s'approcha, qui ne le connaissait pas. Il interrogea un jeune homme :

- Qui chante ?

L'autre répondit :

- C'est Youcef-Ou-Qasi qui est venu chez nous,

- Alors, dit-il, c'est le Youcef-Ou-Qasi qui a dit :

Je l'affirme par Dieu, notre Maître,  
Ces trois villages nous suffisent.  
Après cela, pourquoi aller ailleurs ?...

Le poète l'entendit faire cette réflexion. Sur le champ, il improvisa :

Par Dieu, je t'envoie, oiseau, mon ami :  
De bon matin, agite tes ailes :  
Ta halte sera aux At-Yanni,  
Terre de la gloire en pays Agaoua.  
A leurs trois villages  
Je ne peux comparer aucun autre.

Alors, il jura de ne pas chanter plus longtemps chez eux. La nuit même, il partit pour les At-Yanni et leur raconta l'altercation qu'il avait eue aux At-Ouacif.

Le lendemain matin, il composa ce poème :

Au nom de Dieu, je commence un poème :  
Que chacun y soit attentif.  
Je voudrais que vibre ma voix,  
Afin d'éveiller toute l'armée :  
L'homme courageux qui met en eux son espoir  
Garde au fond du cœur l'assurance de n'être pas déçu.

Par Dieu, mon oiseau, si tu voulais te poser,  
Lève-toi de très bon matin.  
Fais halte dans les monts des At-Bethroun :  
Pose-toi en leur centre.  
Dis-leur, afin de dissiper leur crainte :  
Vous connaîtrez encore la gloire, par la grâce de Dieu.

Celui que son fusil ne peut tirer d'embarras,  
 D'où lui vienne le secours ?  
 Je serai étonné qu'il en réchappe,  
 Le jour où le malheur fondra sur lui.  
 Rien à espérer des supplications ou des cadeaux.  
 Malheureux qui n'était pas prêt au combat.

Qui donc a provoqué cette brouille,  
 Que l'on en arrive à de si graves injures ?  
 Je m'en rends compte, tous ont exagéré.  
 Mais les At-Ouacif ont vraiment dépassé la mesure :  
 Taourirt Elhadjadj, à une journée de marche,  
 Ils ne cessaient de l'attaquer.

Chaque jour se succédaient les escarmouches  
 Et pourtant, ils ont été vaincus.  
 Le village a été détruit jusqu'à ses fondations.  
 Les murs ont été démolis.  
 Tous ont abandonné leur maison.  
 Ils se sont enfuis et errent sans but.

\* \*

### LUTTES AVEC LES AT - AÏSSI

Les At-Yanni eurent maille à partir avec les At-Aïssi, leurs voisins. Voici tout d'abord le récit d'une de leurs luttes : il illustrera bien ce qui vient d'être dit sur les raisons qui ont poussé les Kabyles à voter l'exhérédation des femmes.

*Une femme des At-Aïssi était mariée chez les At-Yanni. Or, ses parents étant venus à mourir, les At-Yanni réclamèrent son héritage. Sur le refus des premiers, ils prirent les armes et une*

*lutte acharnée s'engagea sur le territoire des At-Aïssi. Les Ouadhias et les At-Yiraten vinrent à leur secours, mais les At-Yanni les battirent complètement au cours d'un combat mémorable. Par la suite, d'autres luttes étant intervenues, on oublia l'héritage de la pauvre femme (récit recueilli par M. Naroun Ali, alors qu'il enseignait à At-Lahsène, vers 1895).*

\* \*

Yibb°as iṣar umennuy ger At-Ḥisi d At-Yanni. At-Yanni syelben f At-Ḥisi. Yuyal cerden fellasen lem k°aḥel nnsen a tent-idrren At-Ḥisi ; ma d lem k°aḥel n At-Ḥisi, ur d-ṭṭuyalent ara. La ṭrunt tulawin, qqarent :

- Needem imṣayen !

Yenna-yasent yiwen wemyar :

- Mačči d imṣayen i nṣuṣ : d at tririn n-wawal i ulaḥed. Mi tebyamt akka, a tulawin, a k°ent-ed-awiy taqsiṭ :

Axi, ur iyi-yehwi asmi yi-nnan la ṭhuddun tala.

Akka i byan at waccaren d at rrkiz asmi nebḍa m tlata

Ddell yettabae nṣayem ; cecdiwt at-tbegsemt tura.

\*

Un jour la guerre éclata entre les At-Aïssi et les At-Yanni. Il fut stipulé que les fusils des At-Yanni leur seraient rendus, mais que ceux des At-Aïssi ne seraient pas rendus. Les femmes des At-Aïssi commencèrent à se lamenter :

- Nous n'avons plus de responsables, dirent-elles.

Un vieillard leur rétorqua :

- Ce ne sont pas les chefs qui nous manquent, mais il n'y a personne pour obéir. Si vous le voulez, je vais vous dire des vers :

Vous en êtes témoins, je n'étais pas d'accord quand on m'a dit :

On démolit la fontaine.

Mais les guerriers et les chefs en ont ainsi décidé quand nous étions de trois avis différents.

La honte est la suite des chicanes. Allez vous préparer au combat.

\* \*

Asmi nnuyen At-Yanni d At-Ɛisi, uyalen la ttemyenyān : mkul yiwen yedmeɛ ad yečč wayed. Asmi walan At-Ɛisi ad tɣelben, lhan-asen At-Yanni deg-wakal, nnan-as : Wigi ad ay-ɣelben. Ceggeen imeq°ranen n At-Yanni deg-yiɖ. Wigad yellan di lxeɖ ur zrin ara.

Azekka nni, mi d-kkren ššbeḥ, mmuqlen ur walan ḥed, nnan-as : d imeq°ranen nney i n-yeqqimen di tudrin : ččan idrimen, nek°ni ur nezri ara.

Qqimen armi yecreq yiṭij. Walan imrabden t-tulawin la d-leḥhun. Nnan-as i bab n-wawal :

- A dda Muḥ, acu twalaɖ ?
- Yenna-yasen : D imeq°ranen nney i-yeččan idrimen seg meq°ranen n At-Ɛisi, ruḥen.
- Nnan-as : Acu twalaɖ ?
- Acu walay ? Ma tebyam ad awen-iniy.
- Nnan-as : Ini-d.
- Yenna-yasen :

Mmar ad awen-iniy awal.

Ad as-neg tiyersi.

Yella uyanni w d asalas.

Ḥed ma a t-icāsi.

Yennum yetēeddi i tlas.

Yeqqaz yetterši.

Ma ur nemḥadr-as.

.....  
Tifrat d layas :

læerq-i lemğaz d imnukksi.

Uyalen ddmēn-d arrac t-tulawin. Qerrben, ruḥen yer zdat. Sseryen Tizi-Hibel d Weg°ni-Ɛrus. Arrac, tulawin yak° d yemrabden, bb°in-ten yer Taxuxt : qqimen dinna ffren, cussen-ten. Uyalen bb°in-ten-id yer dagi.

Ruḥen-d imeq°ranen n At-Ɛisi yer At Yanni, nnan-asen :

- Ad ay-d-tefkem aya d uya n tmurt yak° d yedrimen, ney, ma ulac, a k°en-nessery ula d nek°ni.

Nnan-asen imeq°ranen n At-Yanni :

- Aqlay neqbel ayen d-tennam.

Fran. Mkul wa yuḡal s axxam-is.

\*

Les At-Yanni et les At-Aïssi étaient en guerre : ils en vinrent aux mains. Chacun n'avait qu'un désir : détruire l'adversaire. Les At-Aïssi virent qu'ils allaient avoir le dessous : les At-Yanni avaient pénétré dans leur territoire. Ils se dirent : Nos ennemis vont nous battre. Ils envoyèrent leurs chefs traiter avec ceux des At-Yanni.

Les hommes qui gardaient les tranchées n'avaient pas été prévenus. Le lendemain matin, à leur lever, ils ne virent arriver aucun renfort : ils se demandèrent ce que cela signifiait. L'un d'eux leur dit :

- Ce sont nos chefs, restés au villages, qui ont reçu de l'argent des At-Aïssi et ne nous ont rien dit.

Ils attendirent le lever du soleil. Ils aperçurent alors les marabouts et les femmes qui se dirigeaient vers eux (pour demander l'armistice). Ils interrogèrent leur porte-parole :

- Dis, Da Moh, qu'en penses-tu?

- Ce sont nos chefs qui ont dû accepter de l'argent des At-Aïssi et sont repartis.

- Que faut-il faire ? lui demandèrent-ils.

- Ce que j'en pense ? je vais vous le dire si vous y tenez.

- Dis-le.

Il dit alors :

Attention à ce que j'ai à vous dire :

Il faudra vous y tenir fermement.

Les At-Yanni sont la poudre maîtresse :

Nul ne peut s'opposer à eux.

Ils ont coutume de reculer leurs limites :

Ils en plantent de nouvelles et les enfoncent solidement.

Mais si on les bouscule,

.....

Solution de désespoir,

Plus moyen d'en sortir.

Ils s'emparèrent alors des enfants et des femmes et commencèrent à avancer. Ils mirent le feu à Tizi-Hibel et Agouni-Arous. Quant aux enfants, aux femmes et aux marabouts, ils les avaient emmenés à Takhoukht et laissés sous bonne garde. Le combat terminé, ils les emmenèrent dans leur tribu.

Les notables des At-Aïssi se rendirent chez les At-Yanni et leur dirent :

- Vous nous donnerez telle et telle parcelle de terrain, ainsi que de l'argent. Si vous refusez, nous brûlerons vos villages nous aussi.

Les notables des At-Yanni répondirent :

- Nous acceptons vos conditions.

L'affaire fut réglée : chacun rentra chez soi.

### Note

La réclamation des At-Aïssi vaincus s'explique par la coutume : En cas de meurtre d'un village à l'autre, on peut éteindre la dette du sang autrement que par la vengeance. On prend les terres du criminel et on les donne au village frustré. Celui-ci les vend et, de l'argent récolté, fait une *timechret* pour les siens.

\* \*

### AIDE A UN SOFF DES O U A D H I A S

Teqqers Ifetna deg Wađiyen garasen. Bđan šşef nnsen d sin lešfuf. Yella lhağ Bujmee At-Yeequb : d netta i d aqerru n-yiwen šşef. Iwala ddeewa ur telhi ara. Yebb°ed deg-yid yerkeb f userdun, iruħ yur At-Yanni. Inuda f imeq°ranen nnsen, nnan-as :

- Acu tebyid ?

- Yenna-yasen : ğazay-k°en, azekka a d-tweqmeme anejmee n læerc. A d-tennejmaem deg-weefir. Ad awen-iniy acu byiy.

Yesea lhağ Bujmee iħbiben yelhan deg At Yanni.

ii Kkren-d sşbeh. Yeffey uberrah deg At Yanni : at-tennejmaeem s Aefir.

iii Armi d-yebb°ed lyaci merɣa s Aefir, nnan-as i lhağ Bujmeɣ :

- Acu tebyid ?

- Yenna-yasen : A wladi, ata teqqers lfeɣna di lɛerɛ nney, garaney. Ugadey ad tɣelbey : yelben-ay lgiha inna akkin : teqwa, tesɛa lyaci ameq°ran. Tura demɛey degwen s yeħbiben n At-Yanni, d lɛerɛ yelhan, ruħey-d yurwen, ad iyi-teiwnem.

- Nnan-as : Ayen d-tennid nqabl-it.

- Yenna-yasen : Ihi ad iyi-tefkem sebein n medden, n-widen yekkatn lbarud. D nek ara ten-yefrun.

- Nqabl-ik. Melmi ?

- Yenna-yasen : Taswiɛt d lɛica ad ruħey sşyagi, ad nsey dahin, ad awiy lexbar i melmi. Ass mu naxten, a d-uyaley.

- Nnan-as : Ruħ, terbeh.

Seg i sen-d-yenna sslam elikum, iruħ, At Yanni nnejmaeem garasen, nnan-as :

- Ccɣ°el agi neqbel ur yelhi ara. Ammar ad yawi sebein n medden n lɛerɛ nney n-wid yekkatn lbarud : ar deqqal nyan-ten, an-nuyal nek°ni d ineggura. Ihi, ur as-ten-id-nettak ara.

Asmi d-yebb°ed lhağ Bujmeɣ, hedren ur as-ttaken ara sebein n medden, yeqqim dahin mebeid. Ruħen-d nnejmaeem dagi imeq°ranen n At-Yanni, nnan-as i win ibeddun awal :

- Nteq, a leflani.

- Yenna-yas : Ala. D leflani ara d-inetqen.

Ssedhan a d-inin awal nni yella reggemn-as.

- Yenna-yas winna : Ala, mačči d nek : d leflani.

Almi d-nnan akkagi i tlata, ugin ad hedren, netta ieeql-iten : yenna-yasen :

- Llah msell aelik a rrsul Lleh. Ma yehda-k°en Rebbi, aneft-i ad hedrey.

- Nnan-as : Wwet.

- Yenna-yasen : Aqli tura i d-tebda tamart. Ma di si tura ara bduy ad ttawiy lɛar ad xeddɛey, s anga aa ssiwɛy s asmi ara cabey.

Awal i d-yenna mazal-it yefra, inetq-ed uyanniw, yenna-yasen :

- Aqlay nqabl-it.

Yekker-ed lhağ Bujmeɣ, yemmuqel lyaci i t-iɛeğben : leflani, leflani, leflani... sebein n medden : yenna-yasen :

- Ihi, taswiɛt d lɛica, a-nruħ. Heggit-ed iman nnwen.

- Nnan-as : Mebruk.

Armi ččan imensi, ruhen. Bb°den, kecmen tiessasin n tyurfatin.

Kkren-d ššbeḥ, yeffey-ed lexbaḥ s iɛdawen : Bujmee At-Yeequb yebb°i-d At-Yanni, ad ay-xlun. Nnan-as :

- Kecmen-d ?

- Kecmen-d.

Yenna-yasen umeq°ran nnsen :

- Azzlet, frut-ed s lxiḥ. Ayen d-nnan, nqebel-it wala ad ay-xlun.

Ddmet taɛellamt : aqlay nefra : neqbel. Acu tebyiḍ, a Bujmee At-Yeequb ?

Ffyen-d At-Yanni ikecmen taddart lwaḍiyen, ssufyen-d lbaḥud deg-wezniq.

Slan At-Yanni dagi, uzzlen, walan-ten-id, mmugren-ten-id ssynna s asif, nnan-asen :

- Acu akka ?

- Nnan-as : D lxiḥ. Lgirra tefra, ruḥaw b sslama ; uyalet yer lyaci nnwen.

Kkren-d deg Waḍiyen, myeqbalen. Mi yran lfaṭiḥa at-tefru lgirra, yenna-yasen Bujmee At-Yeequb i At-Yanni :

- Jmee liman ad yelzem ma tḥem. Aqliyi seddqey-awen sebɛin n-wakraren ; aqliyi seddqey-awen reɛin n litrat n tament ; aqliyi seddqey-awen meyya n litrat n-wudi. Mi ara tḥem s ixxamen, at-tawim kra kra ayen ara tteṭtem ḥaca ma tfakk.

\*

La guerre éclata aux Ouadhias entre gens de la tribu. Leur *soff* se scinda en deux. Il y avait Lhadj Boudjemaâ At-Yâkoub. C'était le chef de l'un des deux *soffs*.

La nuit venue, il monta sur son mulet et se rendit chez les At-Yanni. Il s'enquit des notables qui lui demandèrent :

- Que désires-tu ?

Il leur répondit :

- Je viens vous solliciter : pourriez-vous réunir la tribu demain matin ? Rassemblez-vous à Afir et je vous dirai alors ce qui m'amène.

Il avait de bons amis dans la tribu.

Au lever, le lendemain matin, le crieur public annonça :

- Réunissez-vous à Afir.

Lorsque toute la tribu fut rassemblée, on demanda à Boudjmaâ :

- Que veux-tu?

- Mes amis, répondit-il, voici que la guerre a commencé chez nous, entre nous. Je vois venir la défaite de mon parti. Celui d'en face est très puissant : il compte beaucoup d'hommes. Voilà ce que j'attends de vous, mes amis des At-Yanni, dont la tribu est si réputée : je suis venu solliciter votre aide.

Ils lui répondirent :

- Nous acquiesçons à ta demande.

Il leur dit alors :

- Il faudrait que vous me procuriez soixante-dix guerriers munis d'armes à feu. C'est moi qui les choisirai.

On lui répondit :

- Nous sommes d'accord. Ce sera pour quand ?

- Tout à l'heure, dit-il, je partirai d'ici et irai passer la nuit aux Ouadhias. Je reviendrai vous informer de la date choisie. Au jour fixé, je serai là.

Ils lui dirent :

- Va. Bonne chance.

Il était à peine parti, après les avoir salués, que les At-Yanni se consultèrent entre eux. Ils se disaient :

- Cette affaire que nous avons acceptée ne nous dit rien de bon. Il va nous prendre soixante-dix combattants : s'ils sont tués, nous serons les derniers (parmi les tribus). Nous ne pouvons donc pas les lui fournir.

Quand Boudjmaâ revint, ils avaient décidé de ne pas lui donner les soixante-dix guerriers demandés. Boudjmaâ s'assit à l'écart. Les gens se rassemblèrent. Les notables des At-Yanni dirent à celui qui était leur porte-parole :

- Un tel, parle en notre nom.

Il répondit :

- Non, pas moi : qu'un tel le fasse.

Ils avaient honte, en lui communiquant leur refus, de lui faire injure.

L'homme interpellé s'excusa lui aussi, disant :

- Non, pas moi mais un tel.

Lorsque ces trois hommes se furent ainsi récusés, refusant de prendre la parole, Boudjmaâ se rendit compte de la situation. Il leur dit :

- Au nom de Dieu et du Prophète, sur lui la bénédiction, je vous prie de me laisser vous parler.

On lui répondit :

- Tu peux le faire.

- Je commence, dit-il, à avoir à peine de la barbe au menton. Si, dès maintenant, je me laisse aller au déshonneur et commence à trahir la parole donnée, que ne ferai-je pas quand j'aurai des cheveux blancs ?

Il n'avait pas achevé qu'un notable des At-Yanni s'écria :

- Nous acceptons ta demande.

Lhadj Boudjmaâ commença à examiner les assistants, choisissant ceux qu'il voulait : un tel, un tel, un tel, en tout soixante-dix guerriers. Il leur dit :

- Tout à l'heure, à la nuit tombée, préparez-vous au départ.

- D'accord, lui répondirent-ils.

Après le souper, ils partirent. A leur arrivée, ils occupèrent les postes de guet et les chambres hautes.

Le lendemain matin, au réveil, la nouvelle parvint aux oreilles des ennemis :

- Boudjmaâ At-Yakoub a amené des At-Yanni : ils vont nous exterminer.

On s'enquit :

- Est-ce vrai que les At-Yanni occupent le pays ?

- Oui, ils y sont.

Le chef du *soff* dit alors :

- Vite, obtenons un arrangement favorable. Acceptons leurs conditions plutôt que de nous laisser anéantir. Sortez l'étendard du

cessez-le-feu : l'affaire est terminée. Nous sommes d'accord. Dis-nous tes conditions, Boudjmaâ.

Les At-Yanni sortirent alors et se mirent à tirer des coups de feu dans les rues.

Les autres guerriers de la tribu, entendant parler la poudre, se précipitèrent. Ils les aperçurent et rencontrèrent les messagers envoyés pour les prévenir, au delà de la rivière. Ils leur demandèrent :

- Qu'y a-t-il ?

- Bonne nouvelle, leur répondirent-ils : la guerre est finie : rentrez chez vous.

Aux Ouadhias, on se mit d'accord, et on récita la *fatiha* qui mettait fin aux hostilités. Boudjmaâ dit aux combattants qu'il avait amenés :

- Je le jure, vous ne partirez pas ainsi. Je vous donne soixante-dix moutons, quarante litres de miel et encore cent litres de beurre. Quand vous retournerez chez vous, vous l'emporterez petit à petit, autant que vous aurez besoin, jusqu'à ce que j'aie fini de vous payer toute ma dette.

**BIBLIOGRAPHIE**

- B. BEN SEDIRA, *Cours de langue kabyle*, p 401.
- S. A. BOULIFA, *Le Djurdjura à travers l'histoire*, 1925.
- H. CAMPS-FABRER, *Les bijoux de Grande-Kabylie*, 1970.
- E. CARETTE, *Exploration scientifique de l'Algérie pendant les années 1840-1842 ; étude sur la Kabylie proprement dite*, tome I, 1848.
- E. CARREY, *Récits de Kabylie*, 1876.
- C. DEVAUX, *L'orfèvrerie algérienne et tunisienne*, 1902.
- A. HANOTEAU et A. LETOURNEUX, *La Kabylie et les coutumes kabyles*, 1893.
- R. VIGIER, *La femme kabyle ; sa succession légitime*, 1932.
- D. MAMMERI, *Expérience de cinq années de pratique médicale en pays kabyle*, 1962.

[Pour une référence plus récente : R. Basagana et A. Sayad, *Habitat traditionnel et structures familiales en Kabylie*, Mémoires du CRAPE, XXIII, 1974]

# TAGEMMUNT - ΕΕΖΖΥΖ

**L'histoire des groupements à traditions  
uniquement orales  
ne saurait être,  
dans la majorité des cas,  
qu'un ensemble de probabilités  
estimées, à tort ou à raison,  
comme sérieusement fondées.**

*Aux habitants de Taguemount-Azzouz,  
particulièrement à tous ceux qui m'ont aidé,  
je dédie cette monographie de leur village :  
aux jeunes, si curieux de leur passé,  
aux anciens qui m'ont permis de le reconstituer.*

## LE VILLAGE ET SES ENVIRONS

De tous les villages qui couronnent les crêtes du vaste système s'étalant entre la dépression de Tizi-Ouzou et la plaine des Ouadhias, Taguemount-Azouz est encore considéré comme le plus important, et ses habitants n'en sont pas peu fiers. Certes, cette réputation était bien méritée en un temps où les critères de valeur étaient le nombre et la force, celle-ci du reste en fonction de celui-là. *Qui a du monde dans la montagne, affirme l'adage kabyle, n'a rien à redouter de la plaine, chemin traditionnel des envahisseurs.*

Dans la statistique de la population fournie par Hanoteau-Letourneux (*La Kabylie et les coutumes Kabyles*, Tome Premier, Edition 1893), Taguemount-Azouz était le cinquième en importance des villages groupés, avec un nombre de 1304 habitants. Tizi-Ouzou ne venait qu'en seconde position, avec 1367 habitants, après Aït-Lahcène des At-Yanni (1680 habitants). Au dire d'une légende, Taguemount-Azouz devait à une spéciale bénédiction de Sidi Ali Bounab son abondante prolifération. Ce saint personnage, venant de Taourirt-Moussa Ou-Ameur, où les hommes l'avaient fort mal reçu, se présenta à Taguemount-Azouz. Il y trouva la population en pleine immolation de *timechret*. On lui fit bon accueil, on l'inscrivit parmi les participants et on lui donna sa part comme à tous les autres. On lui offrit l'alfa et la *diffa* et, le lendemain matin, bien restauré, il s'adressa aux gens avant de les quitter. "Vous m'avez bien reçu. Je voudrais vous accorder en récompense une bénédiction durable. Que choisissez-vous ? Avoir de nombreux enfants dans vos foyers ? Ou bien avoir beaucoup de viande dans vos *timechret* ?" En vrais Kabyles, habitués à se serrer la ceinture la plupart du temps et qui, d'autre part, étaient en luttes continuelles avec leurs voisins, ils choisirent "la bénédiction dans les hommes". Elle leur fut accordée. Dans une autre circonstance,

après avoir reçu d'eux un mors pour son cheval qui n'en avait pas, Sidi Ali Bounab fit de Taguemount-Azouz "le mors de la confédération des At-Aïssi", leur accordant ainsi la suprématie sur leurs voisins.

Les chiffres du dernier recensement, opéré en 1966, ne semblent guère justifier ni la fierté des habitants quant à l'importance numérique de leur village, ni la pérennité de la bénédiction de Sidi Ali Bounab dans leur progéniture. La population est de 1 650 habitants résidant au pays ; il faut y ajouter quelque deux cents émigrés installés au-dehors, en France ou en Algérie. Ce dernier chiffre est certainement bien en-dessous de la vérité. Si l'ouvrier de France s'exile seul, par contre nombreux sont ceux qui, grâce à leur instruction, se sont fait de belles situations dans les centres urbains et s'y installent à demeure avec leur famille, femme et enfants. Cela a contribué, hélas, à garder au village son aspect quelque peu vieillot et aux maisons leur caractère traditionnel nettement plus marqué qu'en d'autres régions.

Ces maisons basses s'accrochent à l'échine d'une colline étirée et largement dégagée. Deux masses imposantes de constructions les dominent : à l'extrémité nord, au point culminant du village, se dresse la mosquée : vue de loin, on la croirait posée sur les habitations prosternées à ses pieds ; son blanc minaret, *visible d'Egypte* !, affirme un pieux refrain, pointe vers le ciel comme l'index du croyant affirmant sa foi au Dieu unique et en Mahomet, son Prophète. A l'extrémité sud, s'alignent les bâtiments de l'ancienne école, une des toutes premières en Kabylie, récemment agrandie. Des générations de garçons sont venus y chercher la possibilité de s'adonner à une activité plus fructueuse que la culture de leurs champs au sol schisteux.

La description d'un village kabyle, donnée par Mouloud Feraoun dans son livre *La terre et le sang*, s'applique parfaitement à celui de Taguemount-Azouz. Peut-être est-ce à lui qu'il pensait en écrivant : *Le village est un ensemble de maisons et les maisons sont faites d'un assemblage de pierres, de terre et bois. C'est à*

*peine si elles laissent soupçonner la naïve intervention de l'homme-maçon. Elles auraient poussé toutes seules, telles qu'elles s'offrent à leur occupants, que cela ne serait pas un miracle sur cette terre ingrate avec laquelle elles se confondent, sur laquelle chacun végète et où l'on finit par se coucher sous une dalle de schiste...*

*Les plus vieilles maisons (d'Ighil-Nezman), qui semblent porter la patine des siècles avec leurs tuiles noircies, leurs jointures de mortier qui lâchent, toutes ventruées et dont la toiture s'affaisse, n'ont pour la plupart abrité que le grand-père. Il faut déjà reconstruire... (et ainsi) le village change peu à peu d'aspect. Les nouvelles maisons reprennent le tracé des vieilles : quelquefois on arrange un peu l'extérieur, mais si l'on ne tente pas de gagner sur la ruelle, inutile d'espérer qu'on acceptera de laisser à cette dernière plus de largeur. Elle est condamnée à rester telle. Quelques maisons toutes récentes se donnent de l'allure ; des habitations agréables s'édifient en dehors de l'agglomération...*

La topographie interne de Taguemount-Azouz ne présente pas les difficultés qu'un parcours rapide laisserait supposer. Au contraire, on peut sans trop de prétention rétablir le pourtour de l'agglomération primitive, étroitement soudée de nos jours aux adjonctions postérieures... Celles-ci se situent, pour la plupart, sur le versant ouest, moins abrupt et surtout plus longuement exposé en hiver aux rayons du soleil. Car le froid se fait durement sentir sur les pentes du versant opposé que nulle colline ne vient mettre à l'abri. Une autre légende, touchante de piété filiale, affirme que, pour accéder aux désirs de sa vieille mère, Sidi Lhadj Ou-Zeggane abandonna l'habitation et les terrains qu'il possédait à Taguemount-Azouz pour aller s'installer en contrebas à Taourirt Moussa Ou-Ameur, bien abrité et toujours ensoleillé. Il lança son bâton et, là où il tomba, à Timezguida, à l'extrémité du village, il construisit sa demeure et s'établit de façon définitive. On l'y enterra et, sur sa tombe, on édifia une gracieuse *koubba*.

Le cœur de l'ancien quartier est la mosquée de Bou-Jellab Azegzaw, "le saint à la gandoura verte" sur la tombe duquel elle

serait bâtie. En l'absence de tout document écrit, il est difficile d'identifier ce saint personnage, pas plus qu'il n'est possible de faire un choix justifié parmi les noms proposés par la tradition : Sidi Lhadj Ou-Zeggane, Sidi Hmed Ou-Tayeb. La piété de cet homme était telle qu'elle lui mérita la faveur d'accomplir dans le secret d'une nuit le pèlerinage à la Mecque. Les gens furent tout étonnés, le lendemain, de le voir revêtu de l'étoffe verte des pèlerins. D'où le surnom qui lui fut donné et qui lui resta. Bou-Jellab Azegzaw fut un apôtre ardent de la sainte orthodoxie. Faisant fi des superstitions des habitants, il installa son lieu de prière au beau milieu des rochers vénérés par eux. Un puits très profond qui communiquerait avec Tala-Ggighil (la source de la colline), lui fournissait une eau abondante pour sa consommation personnelle et ses ablutions. A sa mort, on l'enterra dans son lieu de prière devenu celui de toute la population convertie par son exemple. Par la suite, on y bâtit une mosquée. Des aménagements et des transformations y ont été apportés. C'est ainsi qu'en 1953 le minaret frappé par la foudre dut être reconstruit. L'aménagement de la cour intérieure et des dépendances entraîna bien des disparitions. Le puits fut comblé et bouché. Les sept pierres, plantées en mémoire des décisions les plus importantes, furent arrachées. Ont été supprimées également les tombes des bienfaiteurs insignes, très peu nombreux du reste. Car, pour obtenir cette faveur, il fallait verser mille dinars pour la mosquée, offrir une paire de bœufs en *timechret* au village et ajouter un olivier en habous pour les pauvres. Ce n'était évidemment pas à la portée de toutes les bourses. Il n'y en avait que trois. Sont-elles à identifier avec celles qui furent mises au jour lors des travaux de réfection de la mosquée en 1953 ? il semble, en effet, que ces dernières aient été ignorées avant leur découverte, ou, plus simplement, s'agirait-il d'une explication inventée après coup afin de justifier leur présence en ce lieu ?

Autour de la mosquée, les vieilles maisons, affaissées sous le poids des intempéries plus que des ans, se blottissent et s'étouffent mutuellement. Des rues concentriques, fort étroites, impossibles à

discerner de dehors, livrent passage aux habitants qui rejoignent leurs demeures. Celle du haut a dû se contenter de contourner le pâtre d'habitations qui s'accrochent à la mosquée comme des champignons au pied d'un figuier. La rue du bas, appelée depuis l'accroissement du village, rue médiane, permettait d'accéder aux maisons du périmètre extérieur primitif. Deux *tjemmouyaâ*, rustiques *agoras*, lui servaient de portes. Les vieillards et les désœuvrés qui y passaient le plus clair de leur temps assis à palabrer, assuraient au village, durant la journée, une garde vigilante et peu coûteuse. L'abondance des vols perpétrés la nuit par les perceurs de murs obligea Taguemount-Azouz à installer une garde nocturne. Elle utilisa pour cela la curieuse institution des "vigiles" auxquels incombait déjà l'accomplissement des corvées communautaires. On en reparlera à propos de l'organisation du village. Ces vigiles durent, à tour de rôle, désigner quatre de leurs membres pour monter la garde. On raconte que l'un des *amins*, Sidi Abdellah, de l'importante famille des Hacène (Aït-Larbi), exigea que ces gardiens viennent à intervalles réguliers lui rendre compte de leur vigilance.

Au nord-ouest se trouvait l'*agora* des At-Chemloul, vaste place entourée de galeries couvertes avec banquettes de pierre. Au sud, il y avait le point de réunion du haut, ainsi dénommée car elle fut doublée par une autre, bâtie un peu en contrebas et appelée pour cela *tajmaât* du bas. L'une et l'autre ont bien changé d'aspect depuis leur construction : des démolitions et des aménagements y ont été faits. Les derniers datent de la lutte d'indépendance. Celle du bas dut être réaménagée après le départ des militaires qui en avaient fait leur cantonnement. Celle du haut fut en partie détruite "pour des raisons stratégiques". Mais son *âassas*, constitué d'une pierre meulière, est toujours là, gardien vigilant et puissant. N'a-t-il pas brisé la superbe du bey Mohamed qui, au mépris de la politesse séculaire des montagnes, voulut traverser le lieu de réunion à cheval. Ce Bey Mohamed (Boulifa, *Le Djurdjura à travers l'Histoire depuis l'antiquité jusqu'en 1803*, Alger 1925, citant Mercier, *Histoire de l'Afrique Septentrionale*, tome III) est

tristement célèbre en Grande Kabylie. On l'y a surnommé le Boucher, car il aurait tué de sa main plus de quatre cents personnes!

Mohamed ben Ali, aux origines incertaines, fut d'abord nommé par les Turcs au Caïdat du Sebaou en 1737. Allié par un mariage aux Boukhtouche de Djemâa-Saharidj, descendant d'un khalifa des Bel-Kadhi, rois de Koukou, il chercha à s'appuyer sur cette famille influente pour maintenir ou rétablir dans la soumission les tribus kabyles de son caïdat. Il semble avoir assez bien réussi, puisque, en 1746, le dey d'Alger, en récompense de ses services, le nomme Bey du Titteri. Il tint à conserver sous son autorité le caïdat du Sebaou auquel l'unissaient tant de liens.

Mais, dans l'orgueil, il crut pouvoir se passer des anciens alliés qu'il possédait dans cette région. Sa tyrannie, que rien ne soutenait plus sur place, ne tarda pas à provoquer une insurrection générale des tribus de Grande-Kabylie. Chargé par le Dey de les réprimer, le Bey Mohamed se mit en campagne en 1754. Au prix de lourdes pertes il réussit à soumettre certaines d'entre elles, dont probablement celles de la région de Beni-Douala. Continuant ses succès, il pénétra dans la vallée où se trouve le marché des At-Ouasif. Épuisé, il dut s'y arrêter non sans avoir juré de ne pas se retirer avant d'avoir fait boire son cheval dans la fontaine du dit marché. Le prenant au mot, les At-Ouasif se hâtèrent de lui apporter, à son cantonnement, une outre de cette eau. Ils abreuvèrent son cheval et prièrent le bey de faire demi-tour comme il l'avait promis. Il s'exécuta.

Au printemps suivant, il revint pour soumettre les At-Yiraten, tribu particulièrement redoutable. Il établit son camp à Taqsebt d'où il menaçait le village d'Adni. Les At-Yiraten le chassèrent de leur territoire, le poursuivirent et le tuèrent (1755).

Le tracé de la "rue du bas" ne semble pas s'être beaucoup modifié depuis les temps anciens. Partant de la djemâa des At-Chemloul, elle longe au nord les habitations du "ravin de la chacale", puis elle passe par le quartier de Belhenni. Enfin, sur tout le reste de son parcours, en direction de la djemâa du bas où elle

aboutit, elle traverse les potagers des At-Zeggane qui lui ont donné son nom. De ces jardinets amoureusement entretenus aux abords immédiats des villages, les femmes tirent les savoureux légumes qui, s'ils ne peuvent modifier le menu traditionnel, permettent au moins d'améliorer le bouillon du couscous quotidien.

Sur le versant ouest, la rue du bas porte successivement le nom des quartiers traversés : Azniq At-Lemsaoud, Azniq At-Bouzid, Azniq At-Chemloul. Elle y circule en méandres, jetant à peine un discret regard au travers des portes à double battant à demi ouvertes pendant la journée et qui donnent accès au cours ou aux impasses familiales. Détail intéressant, les quartiers susnommés étaient bâtis au lieu dit Aâfir, mot qui signifie peut-être "clôture, retranchement". Ce dernier sens est particulièrement suggestif. En effet, les habitations construites sur la périphérie du village, dépourvues qu'elles sont d'ouvertures sur le dehors, portes ou fenêtres, ont l'apparence de modestes remparts dressés en face des agresseurs éventuels. Et certes, ils ne manquaient pas autrefois. Taguemount-Azouz était environné d'ennemis acharnés, depuis les At-Douala, ses voisins immédiats, jusqu'aux lointains Mâatka, sans oublier les gros villages de Taguemount-Lejdid "vendu" aux Ouadhias. Les At-Mahmoud, tribu à laquelle appartient Taguemount-Azouz et dont il est la capitale incontestée, durent abandonner aux tribus voisines l'un ou l'autre village trop éloigné pour être défendu efficacement. En plus de Taguemount-Lejdid "cédé" aux Ouadhias, il y eut Tala-Khlil et Tighilt-Mahmoud "cédés", le premier aux At-Douala, le second aux At-Zmenzer.

A la fin du siècle dernier, l'instauration de la paix entre tribus et une importante augmentation de la population obligèrent Taguemount-Azouz à sortir de ses retranchements pour éviter l'étouffement. Cette expansion se réalisa, ainsi qu'on l'a déjà signalé, presque uniquement sur le versant ouest mieux exposé. Il s'y trouvait un vaste terrain, dépouillé d'arbres, lequel s'étendait des aires des At-Ou-Amara, à mi-pente du chemin de Taqrart, jusqu'à Tizi n-Tâchacht où est bâtie l'ancienne école de garçons. Les récoltes terminées, il devenait un emplacement tout indiqué

pour les fantasias organisées, lors de leurs fêtes familiales, par les plus riches propriétaires du village. On rapporte même que l'on fit venir parfois des cavaliers du pays arabe pour rehausser l'éclat de la fête. Le départ des hommes pour la première guerre mondiale fit cesser ces réjouissances et depuis elles n'ont pas été rétablies.

Sur ce même terrain se déroulaient les combats à coups de pierres que se livraient entre eux les jeunes gens des deux partis du village, "ce parti-ci" (*tama-ya*) et "l'autre parti" (*tama-yadi*). Faut-il voir là une lithobolie, rite magique collectif d'obtention de la pluie par effusion de sang (J. Servier, *Les Portes de l'Année*, p. 64 et seq.) ? Les anciens du village interrogés n'y voient pas autre chose qu'une des manifestations de l'antagonisme profond qui opposait, à l'intérieur de la cité, les deux partis ci-dessus mentionnés. N'y eut-il pas à certaines époques des limites dressées entre eux avec interdiction de les franchir pour les membres du clan opposé ? Seul le chemin de la mosquée (la rue du haut) dut garder sa neutralité afin de permettre aux fidèles de s'acquitter de leur devoir religieux.

On construisit donc sur ce terrain des maisons calquées sur le plan traditionnel. Les cours intérieures furent cependant plus vastes et plus aérées. De nouveaux quartiers apparurent avec leurs ruelles et leurs impasses d'accès aux maisons particulières. C'est ainsi que la partie supérieure du chemin de Taqrart se transforma progressivement en rue large, mais impraticable aux véhicules en raison de sa pente. Ce chemin relie la *tajmâat* des At-Chemloul à la grande place de Tizi-Asker (le col des soldats), traversant auparavant le grand cimetière du village. C'est à Tizi-Asker qu'étaient lapidés par la population ceux qui avaient commis un délit particulièrement grave et honteux. C'était aussi l'emplacement d'un marché se tenant le lundi. Les multiples inconvénients résultant de la proximité des habitations le firent supprimer au profit du marché du mercredi des At-Douala. Les gens de Taguemount-Azouz durent recourir aux armes pour obtenir le droit d'y participer sans ennuis. Les marabouts des At-Bou-Yahia intervinrent pour arrêter les hostilités : le marché fut

reconnu territoire inter-tribal. Sans doute est-ce en raison de ce service que chaque mercredi les descendants de Sidi Amer Ou-Bou-Yahia reçoivent de tout boucher abattant des bêtes un morceau de viande crue ; ils prennent soin de ne pas revendre ce qui leur est ainsi donné.

L'implantation la plus spectaculaire se fit le long de l'échine de la colline, entre la *tajmâat* du bas de la colline de Laârbi (Tighilt el-Lâarbi) sous l'ancienne école. Les maisons s'élevèrent de part et d'autre d'une rue large et facilement carrossable, la rue des At-Azzouz, du nom de ses principaux occupants. Cette famille, l'une des premières installées au village, abandonna les abords immédiats de la mosquée où elle étouffait et essaima ici. Son importance était telle qu'on donna son nom à toute l'agglomération : (Tagemutt Azouz, la colline d'Azouz), en remplacement de la première appellation moins reluisante de Taguemount Ou-Bou-Arour (Tagemmut u-Buaârur, la colline du bossu). Ce sobriquet était celui de l'un des membres d'une autre ancienne famille, les At-Ouqerrou. Cet homme se rendit en pèlerinage à la Mecque, mais sur le chemin du retour, il fit une malencontreuse chute de chameau et en garda un dos courbé pour le reste de ses jours.

De nos jours, l'extension a pris un rythme accéléré, sous des formes nouvelles. L'habitation traditionnelle ne convient plus à une vie moderne à laquelle chacun aspire plus ou moins, en fonction de ses moyens. Voitures particulières, taxis, camions pour le transport des matériaux de construction et du ravitaillement se sont multipliés : il faut des garages. Si l'on a un terrain en bordure de route, ou si l'on peut s'en procurer un, même à prix d'or, on y construit sa demeure, une maison avec étage. Au rez-de-chaussée on installe garage, boutique ou entrepôt. L'étage est réservé au logement. On le partage en plusieurs pièces, chambres, cuisine, toilettes et, plus rarement, salle d'eau. Tout récemment, on a pu y introduire l'eau et l'électricité : autant de nouveautés qui ont déjà entraîné de profondes modifications dans le mode de vie traditionnel, tout particulièrement chez les femmes.

Ce nouveau genre d'implantation se situe le long de l'unique route carrossable (traduire : assez large pour livrer passage aux voitures) qui desserve Taguemount-Azouz et le relie au centre commercial de Tizi-Ouzou par Beni-Douala. Cette route est appelée, non sans grande enflure, "la grande route" dans la partie qui contourne le village sur le versant sud-ouest. On la dénomme ensuite "le chemin de crête", de Tizi-Asker au lieu dit de Tizi-Bouar (le col du lion). C'est ici que, lors de la dernière grande épidémie, la fameuse peste qui dépeupla la Kabylie, on mettait en quarantaine les gens atteints de ce fléau. S'ils guérissaient ils reprenaient leur place au village ; si "la mesure de leurs jours était comble", on les enterrait en cet endroit.

On bâtit donc le long de la route de crête, mais très inégalement ; il y a, si l'on peut dire, des lieux privilégiés. Sur la colline d'Elbir (le puits), ancien bois sacré, fut construite la nouvelle école. Tizi-Asker n'a pas connu l'accroissement mérité en raison de sa situation. Cette vaste place s'étale en effet au beau milieu des cimetières : en amont, celui que traverse le Chemin du Monticule ; on y aperçoit les ruines d'un petit édicule où l'on enterrait autrefois les morts en période de grosse neige ; en aval, le cimetière de Jeddi Ouejriw dont le mausolée campagnard domine et protège les tombes alentour. On a élevé à Tizi-Asker le monument aux nombreux héros tombés pour la libération de leur patrie. A petite distance, en remontant vers Tighilt I-Lâarbi, se trouve le quartier administratif, poste et mairie, cette dernière, magnifique construction en pierre de taille datant de quelque vingt-cinq ans. A Tighilt I-Lâarbi se situe le quartier des affaires, boulangerie, huileries, boutiques et dépôts. Mais, surtout, c'est le lieu de stationnement de l'ineffable autocar usé, brinquebalant, mais toujours fidèle, qui termine ses jours au service des populations.

Telle est la géographie interne de Taguemount-Azouz. On s'en fera une idée plus nette et plus complète en consultant les cartes ci-jointes. Il faut signaler aussi la proximité de la tombe de Mouloud Feraoun, le chantre de la vie kabyle. On la trouvera dans

le cimetière de Tizi-Hibel, le village voisin, dont l'écrivain était originaire.

Un village kabyle, véritable mini-république au sein de la tribu, ne pouvait perdurer, autrefois surtout, entouré qu'il était d'ennemis acharnés, sans jouir également d'une indépendance économique. Il lui fallait pour vivre et subsister, des sources et des fontaines pour se ravitailler en eau ; il lui fallait des bois où se procurer combustible et chauffage pour la mauvaise saison ; il lui fallait surtout des terrains de culture et de pâturage dont il tirait la quasi-totalité de son alimentation. Taguemount-Azouz avait tout cela et en relative abondance.

Les sources ne manquaient pas ; un simple regard sur la carte permet de s'en rendre compte. Leur grande quantité suppléait sans doute à la faiblesse de leur débit, durant l'été notamment. A heures déterminées, les femmes s'y rendaient, en files bigarrées et bavardes, faire la provision d'eau pour les besoins familiaux. Elles y allaient aussi faire la lessive de la pauvre lingerie de la maison. Quand il fallait presser l'huile, elles s'y rendaient encore pour séparer de la pâte déjà triturée le précieux liquide. Elle la versaient dans les petits bassins emplis d'eau chaude creusés à cet effet. L'éloignement des sources, par ailleurs desservies par des sentiers "montants, malaisés", devait enlever beaucoup de charme à la corvée d'eau quotidienne. L'une ou l'autre source était considérée comme dotée d'un merveilleux pouvoir, pas toujours bénéfique. Si l'on va se laver à Amdoun n-At-Sayah pour obtenir fécondité ou guérison, on redoute fort Taya-Ttsemyelt qui a englouti deux fiancés et le cheval qui les transportait. Amdoun n-At-Sayah doit ses propriétés curatives à la bénédiction de Jeddi Mhend Ou-Sâdoun qui y faisait boire son mulet.

Les terrains de culture, inégalement répartis entre la quasi-totalité des familles, dégringolent des hauteurs où est bâti le village jusqu'au fond des ravins qui les découpent en profonds sillons. En hiver, ils se transformaient en torrents impétueux, capables d'emporter le malheureux qui est surpris par leur débordement imprévu ou qui se hasarde à les traverser. L'un d'eux,

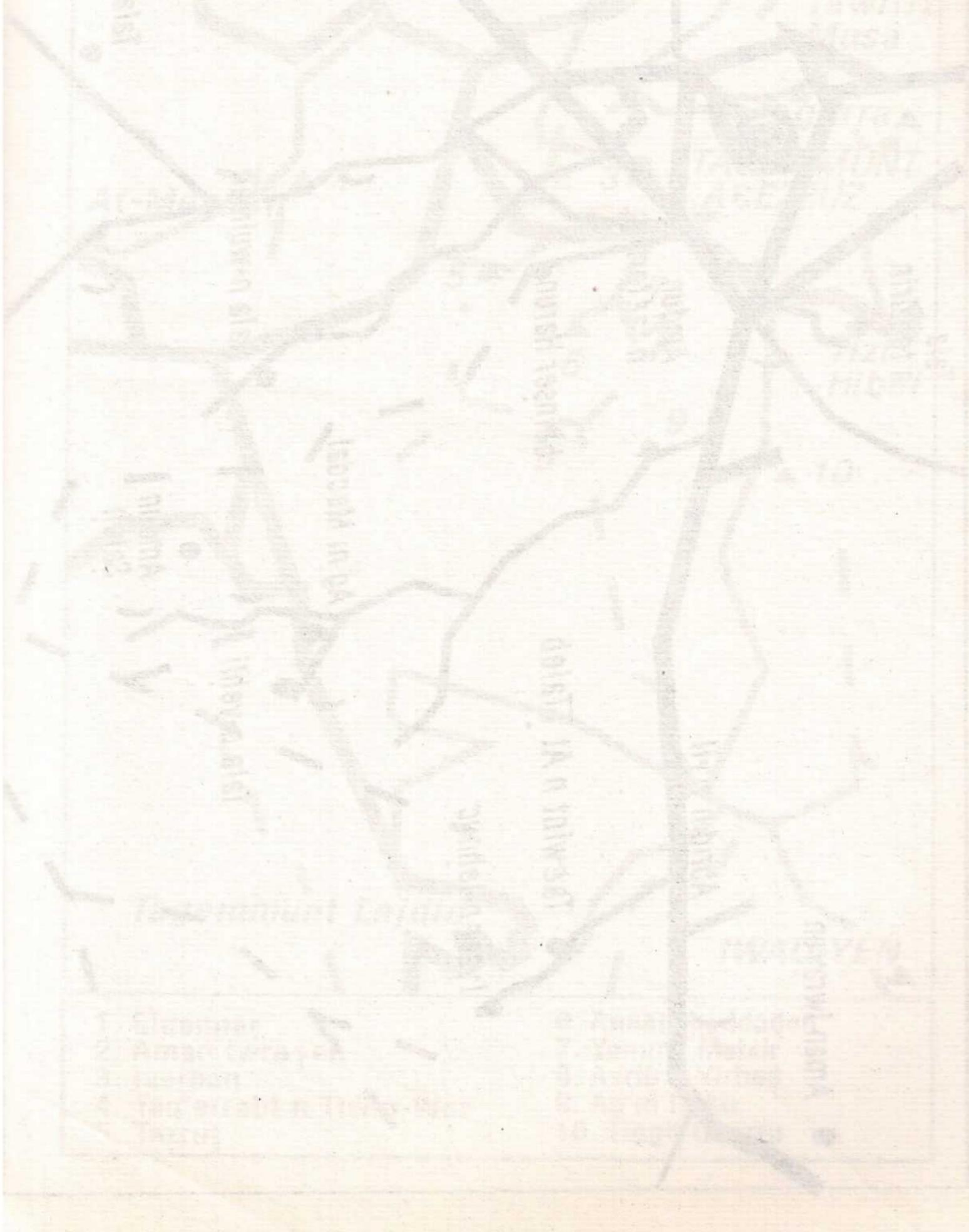
*assif ggighil l-lehdud* (la rivière de la colline des limites, celles qui séparent At-Mahmoud et Ouadhias), est particulièrement célèbre. Que de bagarres sanglantes se livrèrent sur ses bords ! At-Mahmoud et Ouadhias étaient excités les uns contre les autres par les rapportages de Yamina At-Chaâlal, "la femme qui fit s'entre-tuer les tribus".

C'est de ces terrains schisteux que gens et bétail arrachaient la frugale nourriture dont ils devaient se contenter. Si, certaines années, la baraka se manifestait dans les récoltes d'olives, de figues ou de céréales, plus nombreuses étaient celles où l'on devait compter sur le gland pour subsister jusqu'à la récolte à venir, qui serait bonne, s'il plaisait à Dieu, et permettait de remplir les jarres ventruées dont s'ornent encore les maisons.

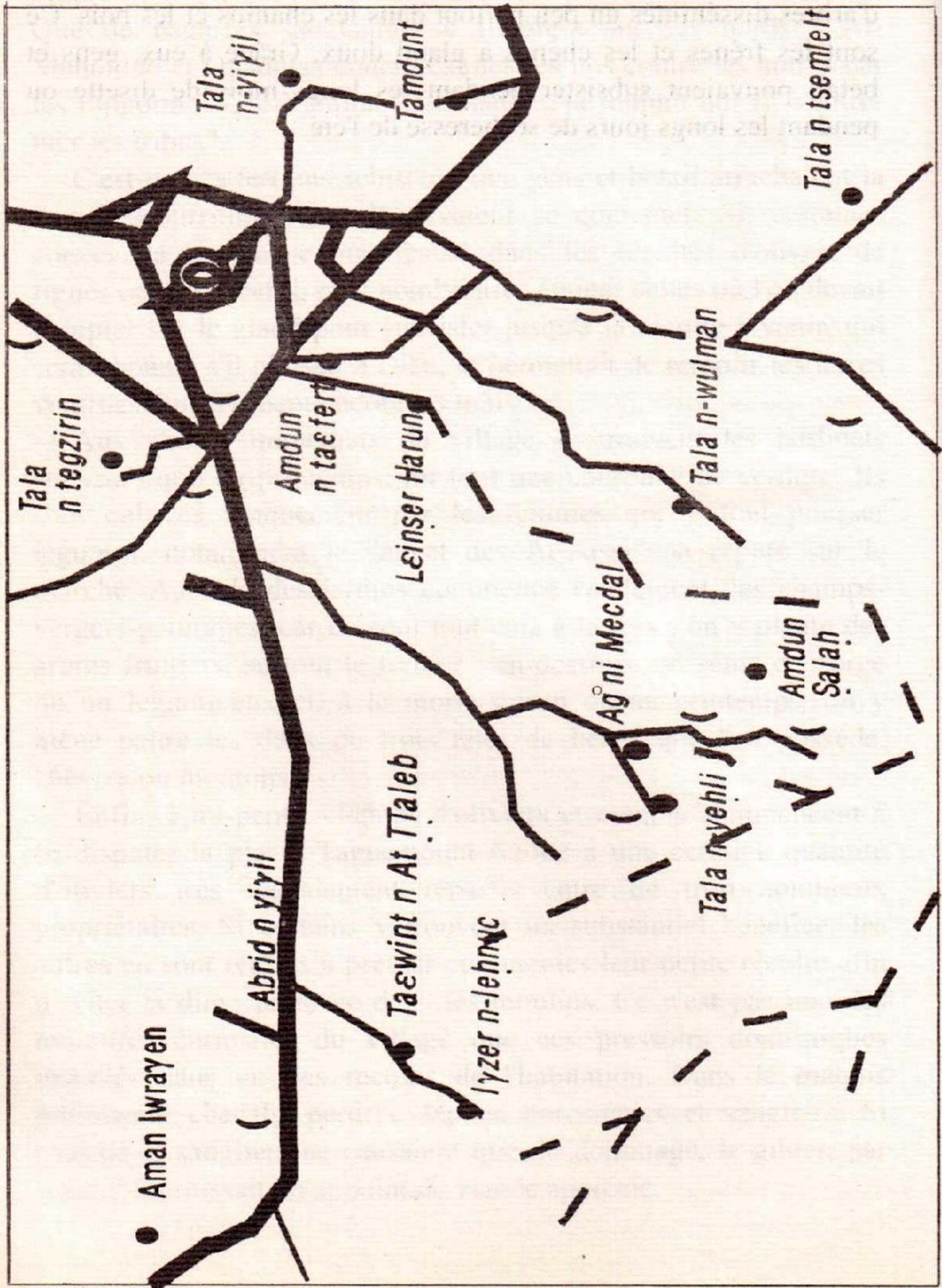
Aux abords immédiats du village se trouvent les jardinets (*timizar*) qui, au printemps, lui font une couronne de verdure. Ils sont cultivés uniquement par les femmes qui y font pousser légumes, notamment le "navet des At-Aissi", si réputé sur le marché. Au delà des jardins commence l'étalement des champs-vergers-pâturages, car ils sont tout cela à la fois : on y plante des arbres fruitiers, surtout le figuier : en-dessous, on sème de l'orge ou un légumineux et, à la morte-saison ou au printemps, on y mène paître les deux ou trois têtes de bétail que l'on possède, chèvres ou moutons.

Enfin, à mi-pente, champs d'oliviers et maquis commencent à se disputer la place. Taguemount-Azouz a une certaine quantité d'oliviers très inégalement répartis entre de trop nombreux propriétaires. Si certains y trouvent un substantiel bénéfice, les autres en sont réduits à presser eux-mêmes leur petite récolte afin d'éviter la dîme prélevée dans les moulins. Ce n'est pas une des moindres curiosités du village que ces pressoirs domestiques installés dans un des recoins de l'habitation. Dans le maquis pullulaient chacals, perdrix, lapins, pores-épics et sangliers. Si chacals et sangliers ne causaient que du dommage, le gibier, par contre, fournissait un appoint de viande apprécié.

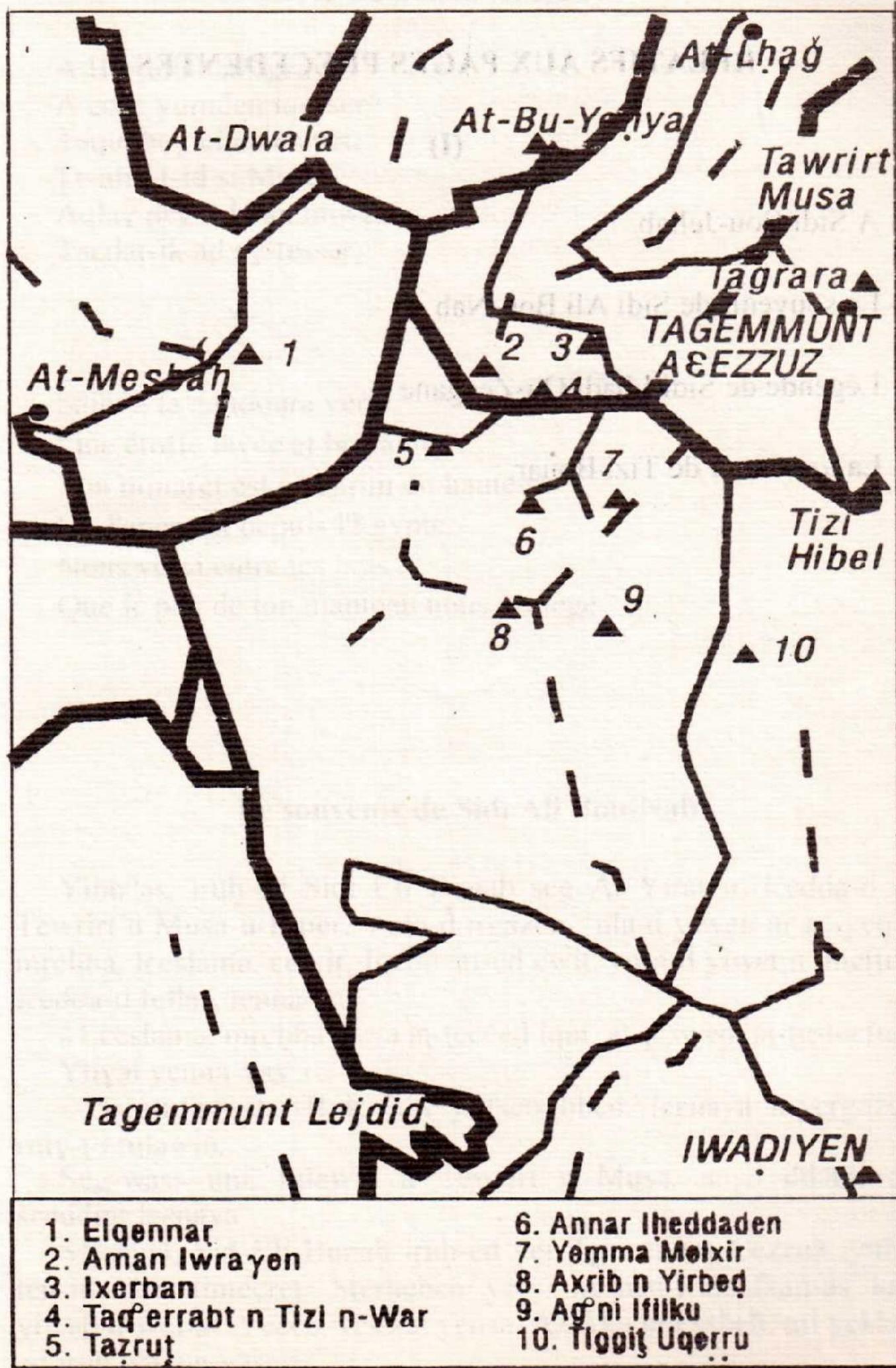
On ne peut terminer cette trop rapide description des terrains du village et de leur rapport sans mentionner deux autres essences d'arbres disséminés un peu partout dans les champs et les bois. Ce sont les frênes et les chênes à gland doux. Grâce à eux, gens et bétail pouvaient subsister pendant les longs mois de disette ou pendant les longs jours de sécheresse de l'été.



SOURCES ET FONTAINES



### IMPLANTATIONS PRIMITIVES



TEXTES KABYLES

RELATIFS AUX PAGES PRECEDENTES

(I)

- A Sidi Bou-Jellab
- Le souvenir de Sidi Ali Bou-Nab
- Légende de Sidi Lhadj Ou-Zeggane
- La *taqorrabt* de Tizi Bouar.

### A Bu-Jellab Azegzaw

A Bu-jellab azegzaw,  
 A ccac yuraden iqesser :  
 Taqubbet tebna elayet,  
 Twalin-t-id si Maşer.  
 Aqlay deg rebban nnwen,  
 Tacdat-ik ad ay-tesser.

\*

Saint à la gandoura verte,  
 Fine étoffe lavée et brillante :  
 Ton minaret est construit en hauteur,  
 On l'aperçoit depuis l'Egypte.  
 Nous voici entre tes bras :  
 Que le pan de ton manteau nous protège.

### Le souvenir de Sidi Ali Bou-Nab

Yibb°as, iruḥ-ed Sidi Eli Bunab seg At Yiraten, ieedda-d di  
 Tewrirt n Musa-u-Emer. Yufa-d irgazen : ula d yiwen ur as-yenni  
 mreḥba, leeslama, eelxir. Iqeddem-ed ewiṭ, yufa-d yiwet n tmettut,  
 ieedda-d fellas, tenna-yas :

- Leeslama, mreḥba : yya aṭ-ṭeččed lqut, aṭ-ṭeswed, aṭ-ṭesteefud.  
 Yuyal yenna-yas :

- Ur stufay ara. Ruḥ, imi yi-tsetreḥbed, leenaya n-yergazen  
 rniy-t i tulawin.

Seg-wass nni, tulawin n Tewrirt n Musa, anga ddant, ad  
 sceddint leenaya.

Ssyenna, Sid Eli Bunab iruḥ-ed yer Tgemmunt Ezzuz, yufa-  
 ten-id zlan timecret. Sterḥeben yess, ḥesben-t-id, fkan-as kan  
 yiwen n-wefat. Yečča, yeswa, yensa. Azekka nni ššbeḥ, mi yekker  
 ad iruḥ, yenna-yasen:

- Ay at Tgemmont, tesseččem-iyi, ččiy, swiy, nsiy : aṭ-ṭdelbem acu tebyam a wen-t-id-fkey d ddeewa n lxiṛ : ma ad awen-fkey lbaṛaka deg-yergazen ney deg-weksum ?

- Nnan-as : Bdah, a Sid Eli Bunab, efk-ay lbaṛaka deg-yergazen, mačči deg-weksum.

- Yenna-yasen : Ruḥaw, a tarwa, lbaṛaka fkiy-awen-ṭ deg-yergazen, mačči deg-weksum : ma tezlam azger, yiwen weftat i uεeggal ; ma tezlam εecra yezgaren, yiwen weftat i uεeggal.

Seg-wass nni, teqqim kan akken : lbaṛaka deg-yergazen, rba deg-weksum.

Ass nni, Sid Eli Bunab icedda-d di Tgemmont Ukerruc. Uyen-as-d medden aεewdiw, ur as-d-uyen ara aleggam : mi iṛuḥ s anda n kra, ad yerkeb f uεewdiw-is, armi i s-d-qqaren : at Tgemmont Ukerruc uyen-as-d aεewdiw i Sid Eli Bunab.

Yibb°as, iṛuḥ-ed yess seg Yiyil-Ḓisi armi ṭ-Ṭagemmont Eezzuz. Mmugren-t at Tgemmont Eezzuz, a ṭrun yures, nnan-as :

- A Sid Eli Bunab, xuḍi nḥemmel-ik ; ur yelhi ara wakka txedmeḍ: tura a ten-terreḍ at Tgemmont Ukerruc d aleggam n-Yiyil-Ḓisi. Mi d-ṭruḥeḍ yer-dagi, nexdem-ak ayen yelhan, nexdem-ak lxiṛ. Ur tetṭakeḍ ara afus fellaney.

- Yenna-yasen : Ihi, nitni uyen-iyi-d aεewdiw, k°enwi ayeṭ-iyi-d aleggam.

Ruḥen, uyen-as-d aleggam. Imiren yenna-yasen :

- Ruḥet : nitni rriy-ten d aεewdiw n Yiyil-Ḓisi, k°enwi d aleggam nnsen.

Un jour, Sidi Ali Bou-Nab, arrivant de chez les At-Iraten, se présenta à Taourirt Moussa Ou-Ameur. Il y trouva des hommes, mais aucun d'eux ne lui dit : Sois le bienvenu ; sur toi la paix ; salut. Continuant son chemin, il rencontra une femme. Quand il passa près d'elle, elle lui dit :

- Sur toi la paix ; sois le bienvenu. Viens manger un peu de nourriture, boire et te reposer.

Il lui répondit :

- Je n'ai pas le temps. Va, la sauvegarde qui, d'ordinaire, est assurée par les hommes, puisque tu m'as fait bon accueil, (ici) je la donne aussi aux femmes.

Depuis ce jour, les femmes de Taourirt Moussa peuvent prendre sous leur protection, où qu'elles aillent.

De là, Sidi Ali Bou-Nab gagna Taguemount-Azouz. Il y trouva les gens en pleine immolation de *timechret*. On lui souhaita la bienvenue ; on l'inscrivit au nombre des participants et on lui donna sa part. Il mangea, il but et il passa la nuit. Le lendemain, au moment de partir, il dit aux habitants :

- Gens de Taguemount, vous m'avez fait manger : je me suis restauré, j'ai bu et je me suis reposé : demandez-moi ce que vous voulez : je vous l'accorderai en bénédiction perpétuelle : voulez-vous l'abondance dans votre postérité ou dans vos partages de viande ? Ils répondirent :

- Non, Sidi Ali Bounab, accorde-nous la bénédiction dans notre descendance et non dans notre viande.

- Qu'il en soit ainsi, dit-il, mes enfants : je vous accorde l'abondance dans votre descendance et non dans la viande de vos distributions. Si vous égorgez un bœuf, chacun en aura une part ; si vous en égorgez dix, chacun également n'en aura qu'une part.

Depuis ce jour il en fut ainsi : on a beaucoup d'enfants, mais pénurie dans les partages de viande.

Un jour, Sidi Ali Bounab passa par Taguemount-Oukerrouch. Les gens lui procurèrent un cheval, mais ils ne lui donnèrent pas de mors. Il montait ce cheval pour aller partout et les gens disaient : ceux de Taguemount-Oukerrouch ont acheté un cheval à Sidi Ali Bounab.

Un jour, le saint alla des Aït-Aïssi à Taguemount-Azouz. Les habitants le rencontrèrent et, en se lamentant, lui dirent :

- Sidi Ali Bounab, nous t'aimons pourtant bien, mais ce que tu as fait n'est pas bien : tu as fait des gens de Taguemount-Oukerrouch le mors (qui dirige) les Aït-Aïssi. Quand tu viens ici, nous te faisons fête, nous te recevons bien. Ne nous abandonne pas à nos (ennemis). Il leur répondit :

- Eh bien, puisqu'ils m'ont acheté le cheval, vous, procurez-moi son mors.

Ils allèrent donc lui acheter ce mors. Il leur dit alors :

- Allez, je les avais faits cheval (fougueux) parmi les At-Aïssi : vous serez le mors (qui les retient).

\* \*

### Légende de Sidi Lhağ Ou-Zeggane

Sidi Lhağ Uzeggan yusa-d si l'yerb, neṭṭa d wexxam-is. Yebb°ed yer Tgemmunt Ezzuz, yetneṣṣel dinna. Yezdey di rrif n taddart. Yesca dinna atas n lexlawi umi qqaren tura Timizar At Zeggan. Degsen ay d-tezga Tala Ggiyil. Qqaren-d yer yures ay d-yessenfel aman n l'bir n l'gamee. Aman nni ffalen-d f taddart, ḍurren ak° medden : ḥed ur yezri amek ara yexdem.

Yiwen usegg°as, yefka-d Rebbi adfel yergel tibbura. Yibb°as, yemmas n Sidi Lhağ Uzeggan teeya deg-wekmen, teffey-ed aṭ-ṭwali Rebbi, a ṭ-id-iwali. Temmuqel yer Tewrirt n Musa-u-Emeṛ, twala yelha lhal : adfel ur yeğgi tigert ; a s-tiniḍ ur d-iwwit ara : a treqq ddunit seg-yiṭij... Tenna-yas :

- A lq°edrat-ik, a Rebbi ! A w'izedyen dadi !

Yesla-yas-d mmis : yeffey-ed, yenna-yas :

- Acu kem-yuyen, a yemma ?

- Tenna-yas : Muqel s iṭij adi ; muqel-ed adfel adi. A ma sseed n-win izedyen dadi : usmey segsen.

- Yenna-yas : Amek ? Tebyiḍ aṭ-ṭruḥed yer dinna ?

- Tenna-yas : A mmi, ur ṭtemcellik ara felli : mačči di ara neggağ.

Yessusem, ur as-d-yerri ara awal. Yettef tacekk°azt-is, idegger-iṭ s l'gehd-is. Tebb°ed armi ṭ-ṭawrirt, teyli-d di Tmezgida. Yenna-yas i yemmas :

- Hatan, a yemma, cubkey-kem ar anda d-teyli tacekk°azt-iw, ar dinna aa nezdey.

Seg-wass nni, yegguğ yer Tewrirt s neṭṭa s wexxam-is. Yezzi f At Tgemmunt Ezzuz, yenna-yasen :

- Nek, ɣwah ad ruhey, lameena lbara-w d k°enwi i t-yebb°in. D acu ? Ad iyi-teahdem a yi-tzeddmem tiqamtin seg-usegg°as yer usegg°as. Di tmurt, fkiy-t i taddart.

- Nnan-as : A Sidi Lhağ Uzeggan, amek ara nbibb tiqamtin ?

- Yenna-yasen : Ur ttag°adut : rriy ssura nnwen d uzzal, tiqamtin d uffal.

Seg-wass nni teqqim leada : qbel leid tameq°rant, teffyen deg-yid f lexlawi: s kra n-wanda tella teslent ney akerruc ameq°ran illa gezmen-t, hed ur asen-yeqqar acimi, xas gezmen-as ttjur-is. Ass n-yeysan, a d-awin tiqamtin yer Tizi Cesker ; u lbaqi, a tent-şubben yer Tewrirt f tuyat nnsen, a tent-ğğen d acemmur di lbara n At Zeggan. Mi d-yebb°ed lmulud, truhun a t-εemmren : d nitni i iqeddcen. Xedmen akka seg-usegg°as yer usegg°as armi d asmi i sen-nnan at Tewrirt : At Tgemmunt d iy°yal nney. Dya gğan leada yagi.

Sidi Lhağ Uzeggan iruh s axxam n Rebbi mazal-it mejtuḥ. Yebb°ed s axxam n Rebbi, yeqqim dinna sebea snin. Yemmas tetru kullas. Yibb°as, truh at-tekst snat-is n texsiwin, tebb°i-tent yer Tezwiyin. Yeselm-as Rebbi i Sidi Lhağ Uzeggan wiss wa la ikessen di lesla-s. Ineddeh-ed :

- A wadi la ikessen di Tezwiyin !

Tesla-d yemmas, temmuqel, armi ur twala hed, ur terri ara awal. Netta ur d-yeqqil ara d yemmas. Yedea-yas-d, yenna-yas :

- A k-fkey leema ukehli, a wadi !

Dya truh-ed yemmas syenna f ifassen d idarren : seg-wass nni tedderyel.

At Tewrirt n Musa-u-Emeḥ nnan-as :

- Sidi Lhağ Uzeggan yemmut : ur d-yettuyal ara.

Zenzen tamurt-is, uyen yess timecret, zlan-t. Ma d yemmas neqden-t, ur as-fkin ara.

Tebb°ed yemmas tameddit, tessawel-as i Sidi Lhağ Uzeggan si ttaq, tenna-yas :

- A mmi, at Tewrirt zzenzen tamurt-ik, uyen-t t-timecret ferqen-t, ur iyi-d-fkin ara.

Yerfed iman-is, iruh seg-wexxam n Rebbi, yebb°ed-ed yer lbara nnsen, yessuter :

- Tteam n Rebbi, a lmunnin.

Ur t-teqqil ara yemmas, tenna-yas :

- A mmi, ruh s igad yezzenzen tiferkiwin n Sidi Lhağ Uzeggan, uyen-tent t-timecret zlan-t : nekkini, ur iyi-d-fkin ara.

Ikecm-ed s axxam, yeddem-ed tacetṭit, yeslef yess i wallen n yemmas : ḥlant wallen-is.

Yeffey yer tejmeēt, yebb°eḍ, yenna-yasen :

- Ay at Tewrirt, acimi d-tezzenzem tiferkiwin-iw, tuyem-tent ṭ-ṭimecret tezlam-ṭ, tneqdem yemma ?

Ur as-d-rrin ara awal. Yenna-yasen :

- Acu ara yi-txedmem ? Awit-iyi-d ig°elman n-yezgaren.

Bb°in-as-ten-id, yewt-ed degsen s teekk°azt-is : kkren-d yezgaren. Nnan-as at Tewrirt :

- Cfeε, a Sidi Lḥağ Uzeggan : neḍlem necceḍ. Nejceel, imi ṭuḥeḍ, ur d-tetṭaseḍ ara, ur d-tetṭuyaḍ ara. Tura, leṭteq.

Netṭa yugi a sen-yecfeε : yeğğa-yasen-d deεwessu a ṭ-netṭwali ula tura.

\*

Sidi Lhadj Ou-Zeggane vint de l'ouest, lui et les siens. Il arriva à Taguemount-Azouz et s'y installa. Il bâtit sa maison en bordure du village. Il y avait en cet endroit de nombreux terrains encore appelés de nos jours les potagers des At-Zeggane. On y trouve la Source de la colline. On raconte qu'il y fit surgir les eaux du puits de la mosquée. Cette eau s'écoulait dans le village et causait beaucoup de tort à tous les habitants, mais personne n'y pouvait rien.

Une année, il y eut une chute de neige qui boucha (toutes) les portes. Un jour, la mère de Sidi Lhadj Ou-Zeggane, fatiguée d'être enfermée, sortit prendre l'air (pour voir Dieu, pensait-elle, et que Dieu me voie). Elle regarda du côté de Taourirt-Moussa Ou-Ameur : il y faisait un temps superbe : il n'y restait plus trace de neige : tout brillait dans le soleil. Elle s'exclama : Grande est votre puissance, Seigneur : si je pouvais habiter là-bas ! Son fils l'entendit : il sortit et lui demanda :

- Qu'as-tu, mère ?

Elle lui dit :

- Regarde ce soleil (là-bas) et regarde cette neige ici : heureux ceux qui habitent là-bas : j'en suis jalouse.

- Comment ? lui dit-il, tu voudrais aller là-bas ?

- Fils, ne te moque pas de moi : ce n'est pas là-bas que nous irons nous établir.

Il se tut, ne répondit pas. Prenant son bâton, il le lança de toutes ses forces : il atteignit Taourirt (Moussa) et tomba à Tamesguida. Il dit à sa mère :

- Voilà, mère : je le jure et t'en prends à témoin, là où est tombé mon bâton, c'est là que nous habiterons.

Ce jour même il alla s'installer à Taourirt, emmenant les siens avec lui. S'adressant aux habitants de Taguemount-Azouz, il leur dit :

- Je pars, mais c'est vous qui bénéficierez de ma baraka. Comment ? Vous allez me jurer que vous ferez chaque année ma corvée de bois. Mes terres, je les abandonne au village.

Ils dirent :

- Sidi Lhadj Ou-Zeggane, comment ferons-nous ce transport ?

- N'ayez crainte, dit-il, je ferai de vos corps du fer et des bûches, de la fêrûle (légère).

Depuis ce jour-là, la coutume s'instaura : avant la Grande Fête, les gens sortent de nuit dans les champs ; partout où il y a un gros frêne ou un gros chêne, ils le coupent et personne ne leur dit rien, pas même celui dont on coupe les arbres. Le lendemain de la fête, (le "jour des os"), on emporte les bûches à Tizi-Asker et d'autres descendent à Taourirt, tout cela à dos d'homme. On les laisse en tas dans la cour des At-Zeggane. Au Mouloud, les gens de Taguemount-Azouz viennent en pèlerinage en ce lieu et assurent eux-mêmes cuisine et service. On continua à agir ainsi d'année en année jusqu'au jour où les gens de Taourirt se mirent à dire : les gens de Taguemount sont nos baudets. Ils abandonnèrent alors la coutume.

Sidi Lhadj Ou-Zeggane partit pour la Mecque alors qu'il était encore jeune. Il y arriva et y séjourna sept ans. Sa mère ne cessait de pleurer. Un jour, elle sortit faire paître ses deux brebis et les emmena à son champ de Tizouighin. Dieu fit connaître la chose à Sidi Lhadj Ou-Zeggane : Il y a quelqu'un qui a mis ses bêtes dans ton champ ! Il cria d'une voix forte : Dis donc, toi, là-bas, qui a

mis tes bêtes à Tizouighine ! Sa mère l'entendit, regarda de tous côtés et, ne voyant personne, ne répondit rien. De son côté, Sidi Lhadj Ou-Zeggane n'avait pas reconnu sa mère. Il la maudit en disant :

- Je te donne la plus noire cécité, toi, là-bas !

Sa mère revint de là-bas en tâtonnant des mains et des pieds : elle resta aveugle depuis lors.

Les habitants de Taourirt-Moussa se dirent :

- Sidi Lhadj Ou-Zeggane est mort : il ne reviendra plus. Ils vendirent sa terre et pour le prix achetèrent (des bœufs pour) une *timechret* et les égorgèrent.

Quant à sa mère, ils l'ignorèrent et ne lui donnèrent rien.

Le soir, de sa lucarne, elle cria vers Sidi Lhadj Ou-Zeggane :

- Fils, les gens de Taourirt ont vendu ton domaine, ils en ont acheté de quoi faire une *timechret* ; ils l'ont distribuée mais ne m'ont rien donné.

Il ramassa ses affaires et quitta la Mecque. Il arriva devant sa porte et demanda :

- La part à Dieu, bonnes gens.

Sa mère ne le reconnut pas et dit :

- L'ami, va trouver ceux qui ont vendu les champs de Sidi Lhadj Ou-Zeggane : ils ont acheté avec le prix de quoi faire une *timechret* et l'ont égorgée. Pour moi, ils ne m'en ont rien donné.

Il entra chez lui, prit un linge et en frotta les yeux de sa mère : la vue lui fut rendue.

Gagnant alors la place du village, il y arriva et dit aux gens :

- Habitants de Taourirt, pourquoi avoir vendu mes terrains ? Vous en avez acheté une *timechret*, vous avez égorgé et n'avez rien donné à ma mère.

Ils ne répondirent rien :

- Voici, leur dit-il, ce que vous allez faire : apportez-moi les peaux des bœufs égorgés.

Ils les lui apportèrent. Il les toucha de son bâton : les bœufs se dressèrent.

- Epargne-nous, dirent les gens de Taourirt : nous avons mal agi, nous avons commis une faute : nous pensions que, puisque tu n'étais pas de retour, tu ne reviendrais pas. Pardonne-nous donc.

Mais il refusa de leur faire grâce : il lança contre eux une malédiction dont nous voyons encore les effets de nos jours.

\* \*

### La taqorrabt de Tizi-Bouar

Yella wemrabeḍ Muḥ, yehlek. Iḥuḥ-ed yer Tgemmunt Ezzuz. Yebb°eḍ yer dagi, liwan-t, bedden-as, ssarden-as. Yečča yeswa, yettes ides yelhan. Asmi t-liwan, iwala iman-is ad yemmet. Yenna-yasen i at Tgemmunt Ezzuz :

- Txedmem-iyi lxiḥ, a wen-ibarek Rebbi n lcalamin : a wen-d-yerr Rebbi lxiḥ syures. Tura aqli nekkini ad mmtey. Muqlet ay amkan tebyam a wen-d-kksey segs lxuf, neṭlet-iyi-d degs.

Ihi bb°in-t armi ṭ-ṭizi n-war, neṭlen-t dinna elaxaṭer syenna i d-itekk lxuf n at Emeḥ u Fayed.

Zik, anda yentel wemrabeḍ Muḥ agi, tella tq°errabt, ṭṭawin yers imuḍan ihelken ṭṭerka ; ṭṭawin-asen-d lqut yer dinna ḥaca ma ḥlan ney mmuten.

\*

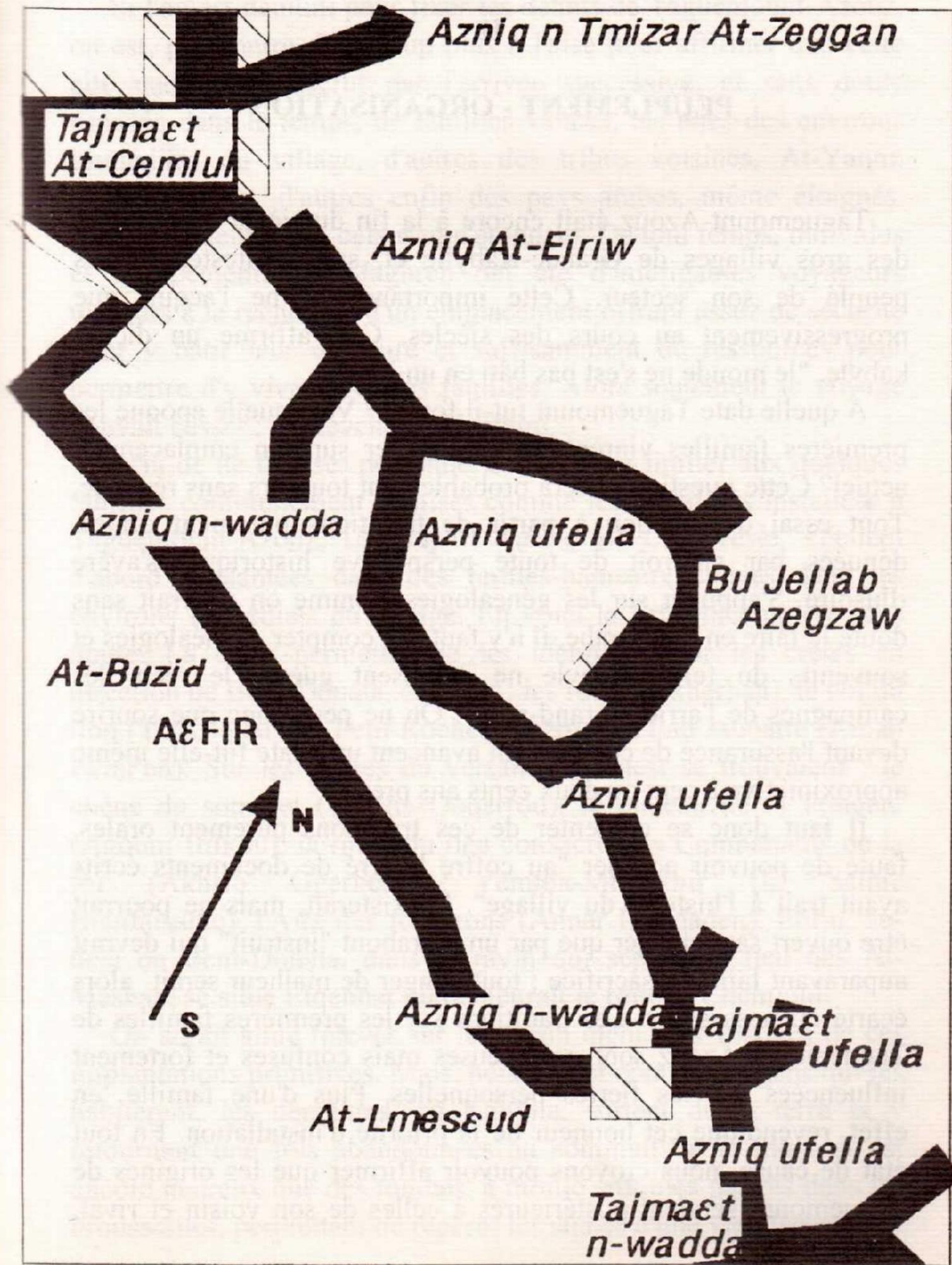
Il y avait un marabout appelé Moh. Il tomba malade. Il se rendit à Taguemount-Azouz. A son arrivée, on le soigna, on s'occupa de lui, on le lava. Il mangea, but et s'endormit d'un bon sommeil. Alors qu'on le soignait, il comprit que son heure était arrivée. Il dit aux habitants de Taguemount-Azouz :

- Vous m'avez bien traité : que le maître des mondes vous bénisse et qu'il vous en récompense lui-même. Pour moi, je vais mourir. Réfléchissez en quel lieu vous estimez avoir quelque danger que je puisse vous enlever : vous m'y enterrerez.

On l'emporta à Tizi-Bouar et on l'y ensevelit. C'est en effet de là que surgissaient les attaques redoutées des At-Ameur Ou-Fayed.

Autrefois, à l'emplacement où fut enterré Moh, le marabout, il y avait une construction dans laquelle on transportait les malades atteints de la peste. On leur apportait à manger et on les laissait là jusqu'à ce qu'ils soient guéris ou morts.

LE VILLAGE PRIMITIF



## II

**PEUPLEMENT - ORGANISATION**

Taguemount-Azouz était encore à la fin du siècle dernier l'un des gros villages de Grande-Kabylie et, sans conteste, le plus peuplé de son secteur. Cette importance, il ne l'acquiert que progressivement au cours des siècles. Car, affirme un dicton kabyle, "le monde ne s'est pas bâti en un jour".

A quelle date Taguemount fut-il fondé ? Vers quelle époque les premières familles vinrent-elles s'installer sur son emplacement actuel ? Cette question restera probablement toujours sans réponse. Tout essai de datation à partir de traditions purement orales, dénuées par surcroît de toute perspective historique, s'avère illusoire. S'appuyer sur les généalogies, comme on pourrait sans doute le faire en pays arabe, il n'y faut pas compter. Généalogies et souvenirs du fellah kabyle ne dépassent guère "le récit des campagnes de l'arrière-grand-père". On ne peut donc que sourire devant l'assurance de certains qui avancent une date fût-elle même approximative à cent ou deux cents ans près.

Il faut donc se contenter de ces traditions purement orales, faute de pouvoir accéder "au coffre bourré de documents écrits ayant trait à l'histoire du village". Il existerait, mais ne pourrait être ouvert sans danger que par un marabout "instruit" qui devrait auparavant faire un sacrifice : tout danger de malheur serait alors écarté du possesseur. Les traditions sur les premières familles de Taguemount-Azouz sont nombreuses mais confuses et fortement influencées par les fiertés personnelles. Plus d'une famille, en effet, revendique cet honneur de la priorité d'installation. En tout état de cause, nous croyons pouvoir affirmer que les origines de Taguemount seraient postérieures à celles de son voisin et rival,

Tizi-Hibel. Cependant, prétendre que celui-ci date de six siècles et le premier de deux siècles après relève de la plus haute fantaisie.

Si l'on est démuni pour fixer les débuts de Taguemount-Azouz, on est, par contre, beaucoup plus à l'aise pour affirmer que cette cité naquit et s'accrut par l'arrivée successive, et sans doute espacée dans le temps, de familles venues, les unes des environs immédiats du village, d'autres des tribus voisines, At-Yanni, Ouadhias, etc., d'autres enfin des pays arabes, même éloignés, Boghar, Guelma... A cela rien d'étonnant. De tout temps, individus et groupements en Maghreb ont été d'infatigables voyageurs toujours à la recherche d'un emplacement offrant assez de sécurité pour y bâtir leur demeure et suffisamment de ressources pour permettre d'y vivre avec les familles. Alors seulement le voyage pouvait cesser : on devenait sédentaire.

Afin de ne froisser personne, on devra se limiter aux quelques familles communément admises comme les premières installées à Taguemount-Azouz. La plupart d'entre elles, du reste, s'étaient d'abord implantées dans des fermes-hameaux situées dans les environs immédiats du village. En voici la liste, incomplète sans doute. La carte permettra de les identifier. Sur les crêtes en direction de Beni-Douala, on avait : les ruines (Ikherban), le col du lion (Tizi-Bouar), le Petit Rocher (Tazrout), l'Eau Jaunâtre (Aman Iwrar'en). Sur les pentes du versant sud-ouest se trouvaient : le chêne du sommet (Tiggits Ouqerrou), le plateau de la Fougère (Agouni Ifilkou), la ruine du lieu consacré aux Combattants de la foi (Akhrib Ggerbedh), Yemma-Mmelkhir (la Sainte Bienfaisante), l'Aire des forgerons (Annar Iheddaden). Enfin, au-delà de Beni-Douala, dans le ravin qui sépare ce lieu des At-Mesbah, se situe Elqennar où demeurait le roitelet Chemloul.

On aurait aimé relever sur le terrain même les vestiges de ces implantations primitives. Mais, hélas ! tout comme les gens qui les habitèrent, les demeures, en Kabylie, sortent de la terre et y retournent une fois abandonnées au sommeil de la mort. Il est encore heureux que des tombes, à moitié enfouies parfois dans les broussailles, permettent de repérer les signes d'une vie disparue.

Les fermes-hameaux primitives, géographiquement très rapprochées, étaient cependant très isolées les unes des autres. Ne raconte-t-on pas que la famille installée à Akhrib ggerbedh, les At-Lemsâoud probablement, n'observa pas, une année, le jeûne du Ramadan, ignorant que celui-ci était arrivé ? Un tel isolement, accompagné de telles difficultés, nécessitait le regroupement des familles. On reconnaît, pour l'une ou l'autre d'entre elles, les raisons qui les poussèrent à venir se joindre au petit noyau déjà installé sur la Colline (Taguemount). Y eut-il intervention d'une cause plus générale ? L'influence d'un marabout plus habile et plus réputé pour sa baraka ne semble pas avoir joué pour ce village, comme elle le fit pour d'autres cités ou tribus (cf. *Un Village Kabyle, Tawrirt n-At-Mangellat* ; Les At-Yanni, Fichier de Documentation Berbère ; cf. également Boulifa, *Le Djurdjura à travers l'Histoire depuis l'Antiquité jusqu'en 1830*, Chapitre consacré aux Marabouts). Mais il n'est pas imaginaire de songer à une intensification des luttes pour faire respecter le *mnif* ou les propriétés. Ou encore à une soudaine multiplication des bêtes fauves en ces régions encore mal défrichées.

Voici maintenant quelques-unes des familles que les traditions affirment les premières installées à Taguemount-Azouz. Nous ne mettons entre elles aucun ordre d'antériorité ou de supériorité, sauf celui donné, le cas échéant, par l'ensemble des dites traditions.

Tout d'abord les At-Ouqerrou, qui, grâce à un de leurs membres, Bou-Arour (le Bossu), fournirent au village sa première désignation : "Tagemutt u-Bu-ârur, la colline du Bossu". Il en a déjà été fait mention dans les pages précédentes, inutile d'y revenir. Les At-Ouqerrou, par leurs ancêtres, seraient originaires de la famille des At-Ou-Ferhat de Tizi-Hibel. Un de ses membres vint s'installer au lieu dit le Chêne du Sommet (Tiggits ouqerru), sur le sentier qui mène de Taguemount-Azouz au marché des Ouadhias. Des pierres entassées permettent encore d'identifier cet emplacement situé sur un mamelon boisé. Les ethnologues trouveraient une preuve déterminante de l'ancienneté, voire de la priorité d'installation des At-Ouqerrou à Taguemount-Azouz, dans

le fait suivant. C'est encore une des familles descendant de cet ancêtre commun, les At-Ali, qui a le privilège d'inaugurer les labours quand commence la saison en automne.

Les At-Azzouz, autre famille très ancienne et très importante du village, eurent l'honneur de voir joindre leur nom à son appellation définitive : Taguemount-Azouz, "la colline d'Azzouz". Leurs ancêtres seraient venus, par étapes successives, de la lointaine Place de Bou-Ghar (Elbordj em-Bou-R'ar). A leur arrivée en Kabylie, ils s'installèrent d'abord dans la riche vallée du Sebaou, à Isikhen Ou-Meddour, chez les Amraouas du Bas (Imraouïen bouadda). De là, ils gagnèrent les hauteurs de Taguemount-Azzouz et de Tizi-Hibel. D'après certains, c'est de ce dernier village, où ils se seraient installés, que (Ou-) Chemloul envoya un des leurs, Arab At-Azzouz (?), prendre place parmi les quelques familles déjà implantées à Taguemount. Comme les notables de Tizi-Hibel reprochaient à Chemloul cette dispersion de leurs forces, il leur répondit : "Pour protéger les jardins, on les entoure d'une haie vive. Mon jardin, c'est votre village et je dois l'entourer d'hommes vaillants capables de le défendre." Ce choix était judicieux et les At-Azzouz devaient largement justifier leur réputation de vaillants guerriers au cours des luttes que les At-Mahmoud livrèrent à leurs ennemis, aux Ouadhias spécialement. L'un des At-Azzouz mérite une mention spéciale : c'est le fameux forgeron Moumad. Jeddi Mohand Ou-Sâdoun, le saint vagabond, le fit venir pour tenir la boutique qu'il possédait à Yemma Mmelkhir. Son mauvais caractère le fit renvoyer par la fille de son maître et associé. Il fut remplacé par un homme des Ouadhias, Ali Ou-Nseur. Celui-ci s'installa définitivement à Taguemount-Azzouz où vivent encore ses descendants, les At-Ali Ou-Nseur.

Par son ancêtre, la famille des At-Chemloul a tenu un rôle important dans l'histoire des débuts de Taguemount. Ce Chemloul, au nom duquel on ajoute le titre de sultan, roitelet plutôt que roi, avait sa résidence au lieu dit Elqennar, dans le ravin qui sépare Beni-Douala des At-Mesbah. On y voit encore un édicule religieux ; les pèlerins déposent des pierres dans un des angles

intérieurs. Le sultan Chemloul serait un *aroumi*, croyance confirmée par un dicton encore appliqué à l'une des familles issues de lui, les At-Yessâd. Nous le citons pour son intérêt documentaire. "Les At-Yessâd n'ont pas de chance ; leur ancêtre est un *aroumi*, et leur aïeule est Messaouda la *taroumit*". Faut-il, avec les gens eux-mêmes, traduire le terme *aroumi* par romain et voir dans Chemloul un descendant local de colon romain ou peut-être le berbère romanisé ? Mais "les traditions de famille" font arriver le royal ancêtre dans la région "à la tête d'une armée. Il aurait dû bâtir un pont afin de traverser une rivière en crue". Evidemment, ce souverain plein de force n'a rien à voir avec le roitelet kabyle descendant de romain, probablement un gros propriétaire terrien aidé de fermiers chargés de travailler ses domaines.

Le sultan Chemloul serait à l'origine de la fixation des limites territoriales entre Taguemount et les At-Bou-Yahia. D'après une légende, il se montra inflexible dans son refus d'autoriser Sidi Ameer Ou-Bou-Yahia, récemment arrivé à Akal Aberkan, à planter sa tente sur ces terres. Le saint, pour le faire plier, lui infligea le pire des châtiments : il lui fit perdre sa virilité en le transformant en femme. Il ne la recouvra qu'en lui cédant toutes les terres auxquelles il tenait tant. Cette rectification de frontières obligea Chemloul à quitter sa résidence d'Elqennar pour aller s'établir à Taguemount-Azzouz. Il ne semble pas y avoir joué un rôle prépondérant.

D'autres familles allaient devoir se retirer des terrains où elles étaient installées. Le nouveau possesseur, Sidi Ameer ou-Bou-Yahia, sut les y obliger sans doute. L'une de ces familles fut celle des At-Sliman composée de quatre frères aux noms diversement présentés : Mesâoud (ou Lemsâoud), Moufeq (ou Lmoufeq, Loufeq), Ammar (ou Arab, selon certains), enfin Lârbi. Ils étaient établis au lieu dit Aman Iwrar'en (les Eaux Jaunâtres, en bordure de la route, de Taguemount-Azzouz à Beni-Douala), ou dans les environs immédiats. Lârbi, par son nnif, allait être élevé à la dignité héréditaire de marabout. La caste des marabouts jouit,

comme l'on sait, de nombreux privilèges en plus de la baraka léguée par leur ancêtre. L'un de ces privilèges est l'interdit fait aux gens ordinaires de pénétrer leur maison, plus que pour les autres, domaine de la femme. Elle n'en sort que très rarement et encore voilée. C'est en respectant cet interdit que Lârbi mérita d'en jouir lui aussi en devenant marabout. Voici dans quelles circonstances. Au temps jadis, on avait le sang chaud et, pour le prétexte le plus futile on en venait aux mains. Un jour, une bagarre éclata entre les At-Sliman et des voisins. Ceux-ci eurent le dessous et s'enfuirent. Ils crurent bon de se réfugier dans la demeure d'un marabout des environs et de se mettre ainsi sous sa protection. Mais leurs ennemis n'en eurent cure et pénétrèrent à leur suite. Seul Lârbi, plus respectueux des coutumes, s'abstint. Le maître de céans, arrivant sur ces entrefaites, maudit les intrus. Par contre il octroya à Lârbi et à ses descendants le droit d'être considérés comme marabouts. On les désigna dès lors sous le nom de At-Sidi, sidi étant le titre honorifique dont on fait précéder le nom des marabouts. Ils eurent au cours des temps une place prépondérante dans la direction des affaires du village.

Puisque l'on parle de marabouts, il y a lieu de signaler l'une ou l'autre famille d'origine maraboutique, encore que, depuis la guerre surtout, on ne tienne plus guère compte de leurs privilèges ancestraux. Certains d'entre eux y avaient renoncé volontairement afin de participer aux luttes de leurs concitoyens.

Tout d'abord, Jeddi Mh'end Ou-Sâdoun. Ce saint, errant perpétuel, était le chantre des louanges du prophète, occupation qui lui tenait tellement à cœur qu'il avait juré de s'arrêter pour quiconque le retiendrait, "fût-ce une branche de genêt épineux". Parti de Saguia Lh'amra, il aurait gagné l'autre extrémité du Maghreb, Tunis. Une des portes de la ville y est encore désignée de son nom : Bab-Sâdoun. Nous laisserons à notre informateur la responsabilité de cette étymologie, et plus encore, du fait qui la justifierait. Jeddi Mh'end Ou-Sâdoun gagna ensuite la Kabylie où il possède plusieurs lieux de résidence, comme d'autres saints ont deux tombes. Déjà dans la monographie de Taourirt Manguellat, il

a été parlé de l'une de ses résidences. Il en a une autre à Taguemount-Azzouz. Il acheta à l'une des familles de ce village, les At-Ammar, un terrain boisé à flanc de coteau. Il le défricha et s'y installa avec les siens. Ce qui ne l'empêcha pas de continuer ses pieuses randonnées.

Jeddi Mh'end Ou-Sâdoun eut trois fils et une fille. Les garçons se nommèrent Ali, Ou-Sâdoun comme son père, et H'eddouch, la fille, Yemma Melkhir. Pour beaucoup, Yemma Melkhir serait sa femme. Deux des fils laissèrent après eux des descendants, Ali et Ou-Sâdoun, ancêtres respectifs des At Si Ali et des At-Sâdoun. Du vivant même de leur mère, ils furent destitués de leur titre de marabouts. En effet des chasseurs, venus dans les bois giboyeux attenants à leur résidence, voulurent pénétrer jusque dans la cour de leur maison. Ne pouvant leur faire entendre raison, ils prirent les armes pour les éloigner. Apprenant la chose, leur père, tout en admirant leur courage, fut peiné de les voir si peu respectueux du caractère pacifique exigé de leur dignité. Il leur en enleva les privilèges. Toutefois, il s'engagea à protéger lui-même leurs biens même après sa mort. Il leur dit : "Si quelqu'un vous porte tort, en chassant ou en volant sur vos terres, il aura affaire à moi ; si vous, de votre côté, vous portez tort aux autres, alors je serai contre vous." De nos jours encore, on n'ose pas se hasarder dans les bois situés en dessous d'Yemma Melkhir et l'on cite de nombreux cas de châtement soudain dont les délinquants ont été frappés.

Deux autres saints vénérés sont également les ancêtres de familles de Taguemount-Azzouz. Ce sont deux parents, Sidi Ameer Ou-Taleb et Jeddi Wejriw. Nous ne savons malheureusement pas grand-chose de leur vie. Sidi Ameer Ou-Taleb aurait été un savant réputé qui établit une *timaâmmert* entre les sources de Agouni Mcheddal et de Tala Gueh'li. Jeddi Mh'end Ou-Sâdoun, qui lui fait face, lui confia l'instruction de ses enfants. De son côté, Jeddi Wejriw aurait été le khodja de Sidi Lh'adj Ou-Zeggane. L'un des deux, sans que l'on puisse fixer exactement lequel, aurait accompagné Jeddi Mh'end Ou-Sâdoun dans son

dernier voyage au cours duquel ils furent tous deux assassinés au Djouad.

On connaît deux autres familles maraboutiques, plus récemment installées à Taguemount-Azzouz, semble-t-il. Ce sont les At-Taleb, originaires de Tagrara, et les At-Ameur originaires de Aït-Bou-Yahia. Ces dernières avaient leur demeure non loin de Taguemount-Azzouz au lieu dit Ikherban (Les Ruines). On ne sait pour quelle raison ils avaient à souffrir des mauvais traitements de leurs concitoyens. Une nuit, ils vinrent même dans l'intention de les tuer. Les At-Ameur sortirent précipitamment de leur demeure, appelant à l'aide les gens de Taguemount. Ceux-ci se précipitèrent aussitôt à leur secours, mirent en fuite les agresseurs et les poursuivirent jusqu'à leur village. Ils revinrent en emmenant avec eux les At-Ameur qui s'installèrent dans l'agglomération. Depuis ce jour, on dit sous forme de dicton : "Soixante agresseurs (des At-Bou-Yahia) furent plus forts que six (membres de la famille des At-Ameur), mais Dieu fut encore plus fort que ces soixante."

Quelques mots simplement sur l'ancienne organisation de Taguemount-Azzouz. Elle ne différait guère, du reste, de celle des autres villages, micro-républiques, en pays kabyle.

Un amin, élu par l'assemblée, détenait le pouvoir. Il réunissait et présidait les réunions de la *djemâa* ; il assurait la sauvegarde des coutumes ancestrales et l'observation des qanouns particuliers ; il avait la garde de la caisse commune. Cela exigeait de lui des qualités peu ordinaires. Aussi le choisissait-on avec soin. Si sa personnalité était moins accusée, l'influence des quatre *imoqranen*, chefs des principales familles, se faisait davantage sentir. Les traditions locales citent le nom de tel ou tel amin plus particulièrement habile dans l'exercice de sa charge.

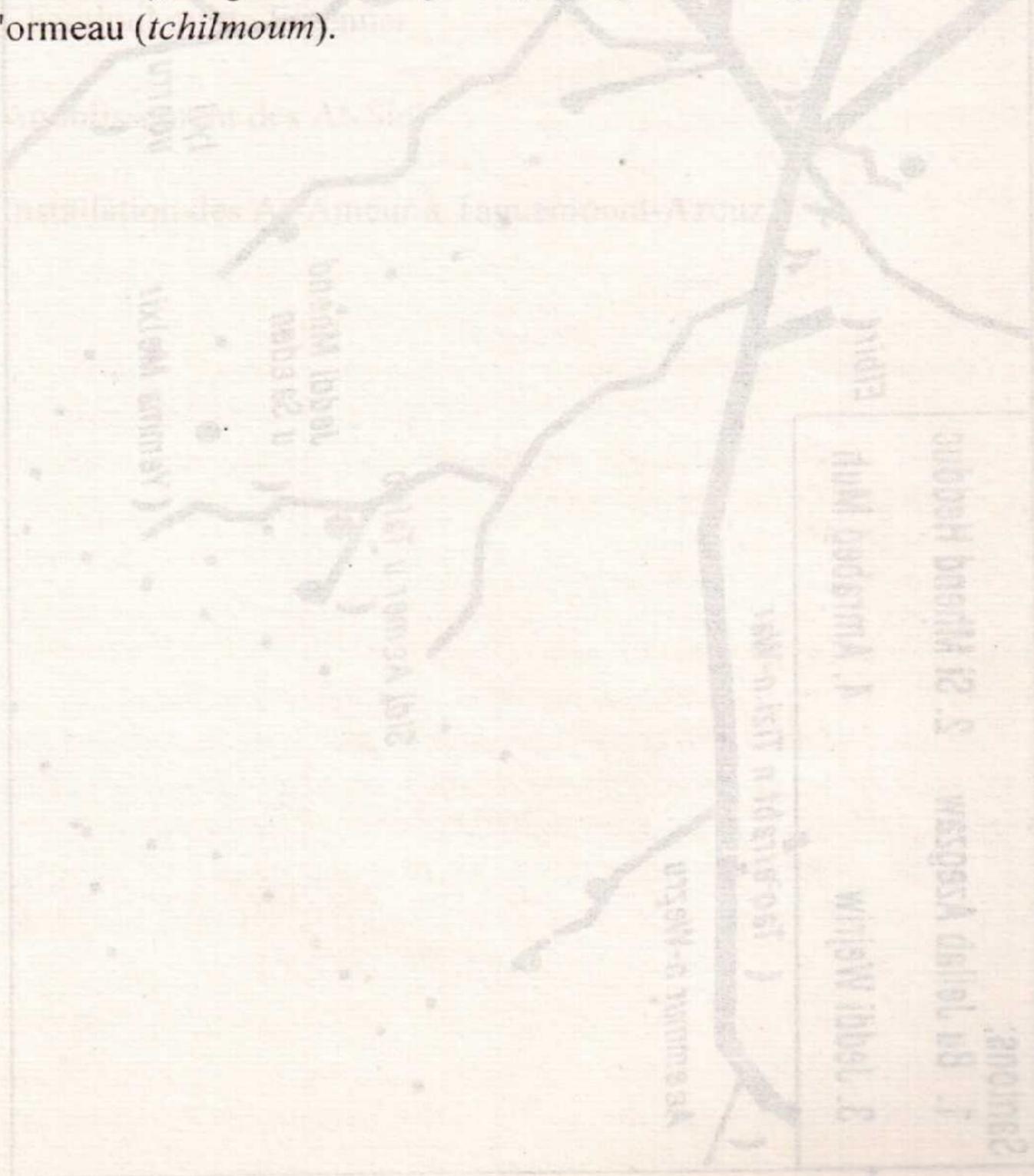
A l'amin étaient adjoints les *ttomman*, préposés à la police de leurs quartiers respectifs. Les quartiers étaient constitués par un ensemble de familles unies par les liens de parenté et, souvent, établies dans un secteur délimité. Taguemount-Azzouz, vu l'importance de sa population, en compta une douzaine. On n'a pu obtenir une liste uniforme de leurs désignations. Cela s'explique,

en partie, par l'actuelle dispersion des familles aux quatre coins du village. De nos jours, le nombre des quartiers, et conséquemment celui de *ttoman*, responsables, a beaucoup diminué. A cela rien d'étonnant. Un nombre impressionnant d'hommes a quitté le pays et s'est installé avec femmes et enfants en divers centres de l'Algérie. Lorsqu'ils viennent au village pour les jours de fêtes ou les vacances, la population est largement doublée. A Taguemount-Azzouz, comme ailleurs, il y eut aussi des *çofs*, quatre au lieu des deux habituels. Celui des At-Chemloul était constitué par les familles issues de trois fils du sultan Chemloul, Slimane, Yessâd et Messâoud. Le *çof* des At-Abd Leqwi était formé par les At-Azzouz, les At-Mh'end Ou-Sâdoun, Sidi Ali et Ou-Sâdoun. Celui des At-Ouqerrou comptait les familles issues de l'ancêtre commun, At Bou-Arour, At Ali, At Ouâmara, At Ouermich, etc. Quant au dernier, celui des At-Mâmmar, il comprenait plusieurs familles aux origines diverses dont les At Ali Ou-Nseur, les At-Edjriw, les At-Bacha, etc.

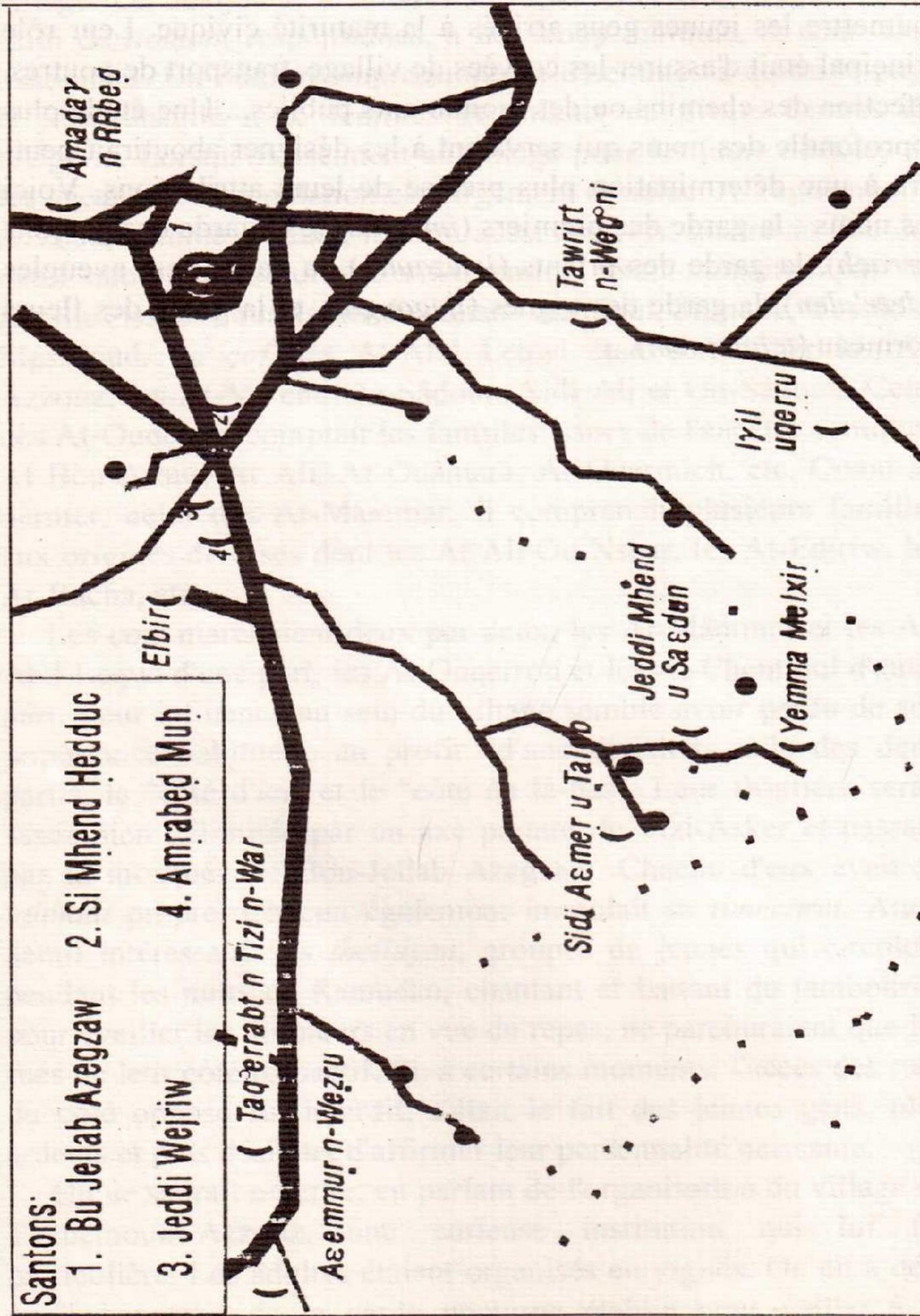
Les *çofs* marchaient deux par deux, les At-Mâmmar et les At-Abd-Leqwi d'une part, les At-Ouqerrou et les At-Chemloul d'autre part. Leur influence au sein du village semble avoir perdu de son importance habituelle au profit d'une division, celle des deux partis, le "côté d'ici" et le "côté de là-bas". Leur frontière serait assez bien délimitée par un axe partant de Tizi-Asker et passant par la mosquée de Bou-Jellab Azegzaw. Chacun d'eux avait sa *tajmaât* propre. Chacun également immolait sa *timechret*. Autre détail intéressant, les *ihellayen*, groupes de jeunes qui circulent pendant les nuits de Ramadan, chantant et battant du tambourin, pour éveiller les dormeurs en vue du repas, ne parcouraient que les rues de leur côté respectif. Si, à certains moments, l'accès des rues du côté opposé fut interdit, c'était le fait des jeunes gens, plus ardents et plus désireux d'affirmer leur personnalité naissante.

On ne saurait omettre, en parlant de l'organisation du village de Taguemount-Azzouz, une curieuse institution qui lui fut particulière. Les adultes étaient organisés en yigiles. On en a déjà parlé à propos de la garde nocturne établie pour veiller à la

sécurité des habitants contre les voleurs. Chaque vigile comptait douze membres, désignés par un tirage au sort auquel devaient se soumettre les jeunes gens arrivés à la maturité civique. Leur rôle principal était d'assurer les corvées de village, transport de poutres, réfection des chemins ou des monuments publics... Une étude plus approfondie des noms qui servaient à les désigner aboutirait peut-être à une détermination plus précise de leurs attributions. Voici ces noms : la garde des premiers (*imezwura*), la garde des garçons (*arrach*), la garde des priants (*imezoulla*), la garde des aveugles (*iderr'alén*), la garde des vignes (*ijegougal*), et la garde des fleurs d'ormeau (*tchilmoum*).



SANTONS



## Arrivée de Ali Ou-Nseur

Jeddi Mhend u Seedun yesca taħanuṭ deg Durran. Yefka-yas-ṭ-id i Mumad At Ezzuz a ṭ-yexdem d acrik-is.

Ihi, lawan n tyerza, Yemma Mmelxir tceggec afellaḥ-is ad yexdem tag°ersa. Yebb°ed-ed yer Musa, yufa-t la ixeddem. Yeqqar-as :

- Yiwel-iyi, a Mumad : ad ruḥey ad kerzey.

- Yenna-yas Mumad : Yirbeḥ.

Armi d-yeddem tag°ersa a ṭ-yexdem, iṛuḥ lḥal, d azal cwit. Yuḡal yerra-ṭ yer lferḥ. Yenna-yas ufellaḥ i Mumad :

- Yiwel-iyi, a Mumad : ad ruḥey ad kerzey.

- Yenna-yas : Yirbeḥ.

Yekkes-ed tag°ersa, yeddem ad yestebteb degs s tefdist. Armi d lawan a ṭ-id-yeddem, a ṭ-iger yer lḥila n-waman, yenna-yas ufellaḥ :

- Amek aya ṭ-awiy : terya.

- Yenna-yas Mumad : Ssendi acḡaḡ-ik.

Yeswexxer-as acḡaḡ ibidi-s : isers-as-ṭ akken terya. Yekker ad iṛuḥ. Ad ileḥḥu, yerya ibidi-s. Teyli tg°ersa yef ḡar-is : yerya uḡar-is, a yeṭru. Yeddem-ed asḡar a ṭ-yeskerkir di lqaca. Armi yebb°ed yer Yemma Mmelxir, tenna-yas :

- D acu akka ?

- Yenna-yas : Aqlakem-id a-gellan, a-gellan.

Yemma Mmelxir terfa, tedca-yas i Mumad, tefka-yas zzelt. Tbedd dinna f tebburt n-wexxam, tessawal :

- A Weeli Wennṣer, rwaḥ yer ṭanuṭ n Mumad At Ezzuz.

Refden-d at Weeli Wennṣer, yellan di Tala Bbugut, ruḥen-d yer dagi; gguḡḡen seg Waḡiyen, rsen dagi, di Tgemmont Ezzuz. Mumad yettaxer. Uḡalen nitni d iḡeddaden deg-wemkan-is.

Ar assa, ma yekker-ed weqrur nnsen ur yeḥfiḡ ara ad yexdem tag°ersa, ad yerfed ad yawi lweḡda yer Yemma Mmelxir : azekka-yen, ad yeddem tafdist, a s-tiniḡ d aḡeddad aqdim.

\*

- Arri

- Chei

- Ano

- Insta

Jeddi Mohand Ou-Sâdoun avait une boutique (de forgeron) à Idourran. Il la confia à Moumad At-Azzouz pour qu'il y travaillât comme associé.

Or, au moment des labours, Yemma Melkhir envoya son ouvrier faire aiguiser le soc de sa charrue. Quand il arriva chez Moumad, il le trouva occupé. Il se mit à lui répéter :

- Dépêche-toi, Moumad : il faut que j'aïlle labourer.

Moumad lui répondit :

- C'est entendu.

Quand, enfin, il put prendre le soc pour le travailler, il était déjà tard, la grosse chaleur commençait à se faire sentir. Moumad mit le soc dans le foyer. L'ouvrier répétait :

- Dépêche-toi, (c'est) moi (qui te le demande), Moumad ; il faut que j'aïlle labourer.

- C'est entendu, répondit Moumad.

Il retira le soc du feu et commença à le battre au marteau. Quand il le prit pour le plonger dans le récipient d'eau, l'ouvrier demanda :

- Comment vais-je l'emporter tout brûlant ?

- Tends le pan de ton burnous, dit Moumad.

Il le tendit et Moumad y déposa le soc tout brûlant. L'ouvrier s'en alla. Pendant qu'il cheminait, le burnous brûla. Le soc lui tomba sur le pied qui fut brûlé : il se mit à gémir.

Il prit un bout de bois pour traîner le soc par terre. Quand il arriva chez Yemma Melkhir, celle-ci lui dit :

- Qu'est-ce qui se passe ?

Il lui raconta ce qui était arrivé.

Yemma Melkhir se fâcha, maudit Moumad et proféra contre lui toutes sortes d'imprécations. Debout sur le pas de sa porte, elle cria :

- Ali Ou-Nseur, viens tenir la boutique de Moumad At-Azzouz.

Les At-Ali Ou-Nseur, alors établis à Tala-Bougout, firent leurs préparatifs et vinrent chez nous. Ils quittèrent définitivement les Ouadhias et s'installèrent ici, à Taguemount-Azouz. Moumad fut mis à la porte et ils furent forgerons à sa place.

Jusqu'à aujourd'hui, s'il se trouve un jeune homme de cette famille (des At-Ali Ou-Nseur) qui veut, sans avoir appris, faire un soc de charrue, il n'a qu'à se rendre à Yemma Melkhir en apportant une offrande. Le lendemain, il pourra prendre un marteau et se mettre au travail comme un forgeron de métier.

\* \*

### Chemloul quitte Elqennar

Cemlul, asmi yella d sselṭan n tmurt agi, yezdey di Lqennar. Tamurt agi yak° ines ; yeṭṭewwis-iṭ f ucew diw.

Yibb°as, yelḥa idegger-ed Rebbi Sidi Emeṛ u Bu Yeḥya yer dinna. Yebb°ed-ed, yerra aqidun deg-Wakal Aberkan. Yeqqim dinna, neṭṭa d iceggalen-is. Azekka-yen, icedda-d Cemlul, yufa-t-in din, yenna-yas :

- Acu akka txeddmed dagi ?
- Yenna-yas Sidi Emeṛ u Bu Yeḥya : Aqlak-id rṣiy aqidun, qqimey dagi, nek d iceggalen-iw.
- Yenna-yas Cemlul : Aṭ-ṭrefded iman-ik ssyagi.
- Yenna-yas : Acimi aa refdey ssyagi ? Rṣiy aqidun.
- Yenna-yas : Yurek a k-id-afey azekka !
- Yenna-yas : Yirbeḥ !

Win iruḥ, win iruḥ.

Azekka-yen, yuḃal Cemlul yufa-t-in din, yenna-yas :

- Aqlak-id aṭ-ṭettixreḍ.
- Yenna-yas : Yirbeḥ.

Iruḥ Cemlul, winna yeqqim. Armi ṭ-ṭameddit, yeffey-ed Cemlul ad yessired. Yewt-it Sidi Emeṛ u Bu Yeḥya s ubeqqa, yetterdeq di Bgayet. Yetwehem, a ileḥḥu, a yeṭru. Yugi ad yuḃal yer tmurt-is, yekra taxxamt. Yettes, yufa-d iman-is ṭ-ṭamettut. Dya yemmut si lfeqqa.

Yettes armi d ṣṣbeḥ. Azekka-yen, yekker-ed, a ileḥḥu di temdint, a yeṭru kan. Ur yečči, ur yeswi. A ileḥḥu armi ṭ-ṭameddit, yuḃal yer texxamt nni yekra. Yebb°ed, yekkes icettiden-is, a yeṭru. Ibedd Sidi Emeṛ u Bu Yeḥya yures, yenna-yas :

- D acu k-yuyen ?

- Yenna-yas : Aqlak-id a-gellan, a-gellan ; haṭ ma ṣar, haṭ ma ṣar, ay xedmey, ay xedmey. Ṭṭewtey s ubeqqa : aqli ṭṭredqey-d di Bgayet, ufiy-d iman-iw ṭ-ṭamettut.

- Yenna-yas Sidi Emeṛ u Bu Yeḥya : I ma yella wi k-yerran yer tmurt-ik, acu ara s-tefkeḍ ?

- Yenna-yas : Ma yella wi yi-irran yer tmurt-iw, s axxam-iw, ad as-fkey tamurt-iw irk°el.

- Yenna-yas Sidi Emeṛ u Bu Yeḥya : Qqen allen-ik.

Yeqqen allen-is. Yewt-it s ubeqqa, yufa-d iman-is di Lqennar, deg-wexxam-is. Yettes din.

Azekka-yen ṣṣbeḥ, iruḥ-ed a ileḥḥu. Yebb°ed, yemmuger-ed Sidi Emeṛ u Bu Yeḥya anda akken yerṣa aqidun-is, yufa-t-in din. Isellem fellas. Yenna-yas Sidi Emeṛ u Bu Yeḥya :

- Acu tebyid ?

- Yenna-yas : Aqli ruḥey-d yurek : dleb-iyi ayen tebyid, ad ak-t-fkey.

- Yenna-yas : Yya-n.

Uyen-d abrid ; a d-leḥḥun armi ṭ-ṭaq°errabt n tizi n-war (tizi bb°ar). Yenna-yas Sidi Emeṛ u Bu Yeḥya i Cemlul :

- Atṭa talast. Ssyagi alamma teffyed s At Xelfun, tdewwreḍ s At Dwala, tdewwreḍ alamma d Lqennar, ayagi yak° d ayla-w.

- Yenna-yas Cemlul : Fkiy-ak-t.

Yefka-yas tilisa n tmurt nni.

Iwexxer-ed Cemlul, iqelε-ed iman-is ssyenna, yegguḡḡ-ed yer Tgemmunt Eezzuz, neṭṭa d wexxam-is.

\*

Chemloul, alors qu'il était roi de ce pays, habitait Elqennar. Toute cette contrée était à lui ; il la parcourait à cheval. Un jour arriva Sidi Ameer Ou Bou-Yahia. Il vint planter sa tente à Akal Aberkan ; il s'y fixa avec les siens. Le lendemain, Chemloul, passant par ici, le trouva et lui dit :

- Que fais-tu ici ?

- Tu le vois, répondit Sidi Ameer, j'ai planté ma tente et me suis installé ici avec les miens.

- Tu vas partir d'ici, dit Chemloul.

- Pourquoi partirais-je ? J'ai planté la tente.

- Prends garde : que je ne te retrouve pas ici demain.

- C'est bien, dit Sidi Ameer.

Chacun s'en fut de son côté.

Le lendemain, Chemloul revint et le trouva au même endroit :

- Tu vas partir !

- C'est bien.

Chemloul s'éloigna ; l'autre resta. Le soir, Chemloul sortit faire ses ablutions. Sidi Ameer Ou-Bou-Yahia lui donna un (tel) soufflet qu'il se retrouva à Bougie. Frappé de stupeur, il se mit à marcher en gémissant. Ne voulant pas revenir dans son pays, il loua une maisonnette. Il se coucha et se découvrit changé en femme. Il mourait de terreur.

Il resta couché jusqu'au matin. Le lendemain, il se leva et marcha longtemps dans la ville en pleurant. Il ne mangea ni ne but.

Il se promena jusqu'au soir et regagna alors la maisonnette qu'il avait louée. Là, il se déshabilla, pleurant. Sidi Ameer Ou-Bou-Yahia se présenta à lui :

- Qu'as-tu donc ? lui demanda-t-il.

Il lui décrivit la situation, dit ce qui était arrivé, ce qu'il avait fait, avec tous les détails :

- J'ai reçu une gifle et me suis retrouvé à Bougie, transformé en femme.

- Et si quelqu'un te remettait dans ton pays, demanda Sidi Ameer, que lui donnerais-tu ?

- Si quelqu'un me ramenait dans mon pays, répondit Chemloul, (s'il me faisait retrouver) ma maison, je lui donnerais toutes mes terres.

- Ferme les yeux, dit Sidi Ameer.

Il ferma les yeux, Sidi Ameer lui donna une gifle : Chemloul se retrouva à Elqennar, dans sa maison. Il se mit au lit.

Le lendemain matin, il vint, marchant à pied. En arrivant, il trouva Sidi Ameer Ou-Bou Yahia à l'endroit où il avait planté sa tente. Il le salua. Sidi Ameer lui demanda :

- Qu'est-ce que tu veux ?

- Je suis venu te trouver, répondit Chemloul : demande-moi ce que tu veux : je te le donnerai.

- Viens avec moi.

Ils partirent et marchèrent jusqu'à Tizi Bouar. Sidi Ameer Ou-Bou-Yahia dit alors :

- Voici la limite. De cet endroit jusqu'à ce que l'on parvienne aux At-Khalfoun, en revenant sur les At-Douala et, englobant le périmètre d'El-Qennar, tout cela (sera) ma propriété.

- Je te donne tout ça, dit Chemloul.

Il lui céda le terrain ainsi délimité.

Il quitta le point et alla s'installer à Taguemount-Azouz avec les siens.

\* \*

### Anoblissement des At-Aïssi

Zik nni, At Sliman zedyen di lexla deg-yidis agi n-waman iwrayen. U lhal zedyen yer ttama-tsen yiwen n-wexxam n-yemrabden. Imiren, tettenkar lfetna f-wulac : wa yetnay wa, siwa imrabden i-yetyimin di rrif.

Yibb°as, yekker umennuy ttekkkan degs At Sliman. Rewlen wigad nni wukud tñayen. Tebeen-ten At Sliman armi d axxam n-yemrabden nni i ten-iqurben. Bab n-wexxam yeffey yer tmazirt. Kecmen wigad nni irewlen yer daxel, akken ad ddun di leenaya n-yemrabden. Umeena defren-ten At Sliman yer daxel : ur qudr̄en ara leenaya n-yemrabden, siwa Lær̄bi i-yezran d acu d-yebb°i lhal : netta ur ikečcem ara : yeqqim di ber̄ra. Yesla-d bab n-wexxam nni i zzewwec : iruh-ed s axxam, yufa-ten-id. Yedea-yasen i wigad nni yerzan leenaya-s, ma d Lær̄bi, yefka-yas tirubda. Seg-wass nni, uyalen at wexxam-is d at Sidi.

\*

Autrefois, les At-Sliman habitaient dans les champs de ce côté du lieu dit Aman Iweraghen. Il se trouvait également près de chez

eux une famille maraboutique. En ce temps là, les rixes éclataient pour des riens : chacun se battait avec l'un ou l'autre. Seuls les marabouts se tenaient à l'écart de ces luttes.

Un jour, une échauffourée éclata et les At-Sliman y prirent part. Ceux contre qui ils se battaient eurent le dessous et s'enfuirent. Les At-Sliman les poursuivirent jusqu'à la maison d'un marabout qui habitait non loin de chez eux. Le maître de céans était allé aux champs. Ceux qui étaient poursuivis pénétrèrent dans la maison pour bénéficier de la protection des marabouts. Les At-Sliman les poursuivirent et entrèrent : ils faisaient fi de cette sauvegarde. Larbi, seul, respectant les convenances, n'entra pas et resta dehors. Le maître de maison entendit le vacarme. Il revint chez lui et trouva tout ce monde. Il maudit ceux qui avaient méprisé son droit d'asile. Quant à Larbi, il lui conféra la dignité de marabout. Depuis lors, les siens sont devenus des At-Sidi.

\* \*

### **Installation des At-Ameur à Taguemount-Azouz**

Zik, At Emeṛ llan n At Bu Yeḥya. Sean seṭṭa yergazen ; zedyen deg Xerban. Umeena ḥeqren-ten At Bu Yeḥya.

Yibb°as, ruḥen-d yursen deg-yiḍ a ten-nyen. Ffyen-d At Emeṛ, ssawlen:

- Abbuh ! Ay at Tgemmunt Ezzuz !

Begsen at Tgemmunt Ezzuz, teḃeen at Bu Yeḥya armi d ixxamen. Uyalen-d bb°in-d At Emeṛ yer taddart. Dya tneṣṣlen At Emeṛ dinna.

Seg-wass nni qqaren : Seṭṭin rnan seṭṭa ; Rebbi yerna seṭṭin.

\*

Autrefois, les At-Ameur faisaient partie des At-Bou-Yahia. Ils avaient six hommes et habitaient Ikherban. Mais les At-Bou-Yahia les méprisaient.

Une nuit, ceux-ci vinrent dans l'intention de les tuer. Les At-Ameur sortirent précipitamment.

- A l'aide, crièrent-ils, gens de Taguemount-Azouz !

Ceux-ci s'armèrent et poursuivirent les At-Bou-Yahia jusque chez eux. A leur retour, ils amenèrent les At-Ameur au village : ils s'y établirent.

Depuis ce jour-là, on dit : soixante ont vaincu six ; Dieu a brisé soixante.

## III

## LES "GARDIENS" DU VILLAGE

Une étude de village kabyle ne saurait être complète sans un chapitre consacré aux Invisibles qui furent et sont encore ses Gardiens. Cette appellation de Gardiens (*Iâssassen*) s'applique à des catégories d'êtres fort divers ayant un rôle commun : assurer la garde des individus et groupements, villages ou familles, à eux confiés.

Les uns furent, ou sont crus, d'authentiques vivants, ancêtres de familles qui tiennent encore à les honorer. Certains d'ailleurs se sont fait remarquer par leur sainteté et leur culte dépasse largement le cercle de leurs seuls descendants. Leur mort, aux yeux des mortels, les a fait pénétrer dans l'assemblée mystérieuse des saints chargés de régler les affaires du monde. Malheur à qui, même inconsciemment, troublerait leur prière de la nuit de jeudi à vendredi, ou qui passerait à proximité du lieu où se tient leur réunion (*Agraw*) sans leur adresser un salut respectueux. Les autres, l'immense foule des autres, invisibles et la plupart du temps anonymes, emplissent le monde et "l'on ne peut nulle part poser le bout du doigt sans trouver un gardien" (*Mystagogie Kabyle*, F.D.B., 1949). Ils peuvent habiter forêts, arbres, sources et rochers, leur communiquant parfois des vertus curatives au bénéfice de leurs dévots. Ils peuvent aussi manifester de multiples façons leur invisible présence pour accroître la foi ou punir au contraire l'incrédulité.

Les Gardiens de cette sorte sont les délégués du Maître du monde pour surveiller la manière dont les humains gèrent les propriétés à eux confiées ; que ce soit leurs familles, leurs demeures ou leurs biens. Car l'homme n'est de tout cela que le "locataire", un locataire auquel il sera demandé compte par leur Gardien. Si sa gestion est bonne, le gardien devient pour lui

intercesseur auprès de Dieu. Telle est la notion orthodoxe des gardiens. Dans la pratique, ils ne sont que les protecteurs des personnes et de leurs biens. Leur protection est d'autant mieux assurée que les bénéficiaires leur témoignent du respect, leur adressant des invocations et leur font des offrandes.

Un sociologue contemporain a cru pouvoir affirmer que le sentiment religieux est né de la peur. Sans pour autant souscrire à cette assertion, on peut cependant reconnaître que le culte des Gardiens, non basé sur une révélation, fut pour une bonne part provoqué et entretenu par l'insécurité dans laquelle on a vécu en Kabylie pendant de longs siècles : insécurité des moyens de subsistance en grande partie tributaire des éléments. On vivait de produits arrachés au sol par le travail. Or, comme l'affirme un dicton populaire, "s'il faut toujours labourer, la récolte dépend des années" ; insécurité dans la santé menacée par tant de puissances maléfiques. L'insécurité était encore plus profondément ressentie en milieu féminin. La femme n'a que deux demeures assurées : la maison paternelle et la tombe. Son rôle est de procréer, des garçons surtout qui affirmeront la force de la famille ; à elle aussi de veiller sur la santé des tout-petits qu'elle a mis au monde. Plus que l'homme, elle ressentait le besoin de recourir aux Gardiens et de s'assurer leur aide bénéfique.

De nos jours, l'instruction qui se répand toujours plus donne une meilleure connaissance de la causalité des choses et des moyens de les domestiquer. Les sources de revenus, et conséquemment les moyens de subsistance ne dépendent plus des seuls éléments. On a plus de facilité pour entretenir sa vie et la conserver en luttant contre les maladies. Les frontières de l'insécurité reculent et, proportionnellement, le culte des Gardiens. Combien d'entre eux ont disparu ! Combien plus nombreux ceux auxquels on ne croit plus !

Taguemount-Azouz, comme les autres villages, baigne dans cette atmosphère de dégradation du culte de ses Gardiens. L'étude que l'on va en faire maintenant sera donc plus un regard sur le passé qu'une description de l'état actuel des choses.

Les Gardiens de la seconde catégorie, ceux que l'on désigne ici sous le nom générique d'*Asâdi* (plutôt qu'*âssas* employé ailleurs), et dont l'habitat se trouvait dans les bois sacrés, les arbres, les rochers et les sources, étaient fort nombreux.

Certains d'entre eux étaient les Gardiens personnels d'une famille, de sa maison ou de ses champs. Les usagers ne manquaient pas de leur témoigner des marques de respect et d'invoquer leur protection : "Le salut soit sur vous ; gardez-nous, protégez-nous". On leur allumait des bougies aux jours de fête et on leur faisait des offrandes, notamment à la fin des récoltes. Telle était Tazeqqa-Bouâmara (la Maison des Ouâmara), boqueteau de chênes en bordure du sentier des Ouadhias. D'autres avaient une aura bénéfique s'étendant à tout un quartier. Tel *Asâdi-Ichaggwen* (le Gardien des jeunes frênes), aujourd'hui disparu ; on y amenait circoncis et fiancées. On le prenait à témoin de ses serments. Ainsi, pour le précité, on disait : "J'en jure par *Asâdi-Ichaggwen* auquel on amène fiancées et circoncis".

Certains Gardiens avaient la réputation de jouir de vertus curatives, à la portée de qui désirait en jouir moyennant quelque offrande en nature, galette ou figues. Tel était *Amdoun Saleh'* (le bassin de Salah), fontaine située à quelque distance de *Yemma Melkhir*. La jument de *Jeddi Mh'end Ou-Sâdoun* s'y rendait toute seule pour s'y désaltérer. Les femmes y allaient se laver ou laver des enfants maladifs. Tel était aussi *Azrou t-Tâchchacht* (le rocher de *Tâchacht*) à l'entrée du chemin des Ouadhias. On venait y soigner ses boutons à l'aide d'une pâte fabriquée avec le rocher gratté après avoir été humecté d'eau. Telle était aussi *Taslent-Ggir'il* (le Frêne de la Colline). S'y rendaient les femmes qui perdaient leurs enfants en bas âge. Elles y mangeaient sept crêpes rôties, se lavaient, attachaient une de leurs ceintures autour du tronc de l'arbre et accrochaient un foulard à ses branches.

Certains Gardiens étaient situés sur des chemins de passage ; on ne manquait pas de les saluer. Tels les deux gros tas de pierres, *Ir'il-Ouqerrou* (la colline du sommet), sur le chemin des Ouadhias, et *Amour-Bouzrou* (le Tas de Pierres), sur le raccourci de *Djouad*.

On y jetait autant de pierres que l'on avait d'enfants (traduire : de garçons), en disant : "Dieu fasse que mes enfants atteignent la taille de ce tas de pierres". Aux jours de pèlerinages collectifs, les Gardiens situés en bordure des routes ou sentiers servaient d'étapes aux femmes qui gagnaient en troupes bruyantes et colorées la tombe du saint vénéré ce jour-là. Elles y chantaient et dansaient ; elles y déposaient bougies et offrandes. Ainsi en était-il de Taqorrabt-Ttizi-Bouar (le lieu saint du col du lion), en direction d'Akal-Aberkan, et Amadar'-n-Erbedh (le bois sacré des Combattants de la foi) en direction de Sidi Lhadj Ou-Zeggane de Taourirt-Moussa.

Les Gardiens de la première catégorie, ancêtres lointains des familles du village, sont encore en honneur. On a élevé sur leur tombe un édicule (pas de koubba à Taguemount-Azzouz), soigneusement entretenu et on les visite chaque année à date fixe. On organise une *zerda* dont les descendants du saint assurent le service. Couscous et viande abondent, en grande partie fournis par ceux qui ont fait un vœu. C'est grande liesse ce jour-là et toute la population installée au dehors tient à être présente et à communier à la joie de l'unité momentanément retrouvée. Pour les mères en quête de fiancée pour leur fils, c'est une excellente occasion de faire un choix en vue de pourparlers ultérieurs.

Voici les dates des *zerda* collectives. Pour l'Achoura on honore le santou de Taourirt-Bougni (la colline du plateau), bâti au milieu des tombes des At-Ouqerrou. Les anges commencèrent les fondations de l'édifice et les gens l'achevèrent. Ce même jour, on peut faire pèlerinage aux koubbas d'Akal Aberkan (la Terre Noire) et d'Aït-Elhadj, toutes deux situées chez les At-Douala. Pour le Mouloud, c'est le tour d'Yemma Melkhir et de Jeddi Mh'end Ou-Sâdoun d'être fêtés. On fait mention de Sidi Aneur Ou-Taleb, soit en l'appelant soit en lui rendant visite. Toujours pour le Mouloud, on visite Sidi Lhadj Ou-Zeggane, anciennement installé à Taguemount-Azzouz, de même que la koubba d'Akal Aberkan. Le dimanche suivant, on fait pèlerinage à Jeddi Wejriou. Il arrive que des particuliers organisent à leurs frais d'autres *zerda*, mais leur

date n'est pas régulière. Telle, celle de Bou-Jellab Azegzaw patronnée par Lârbi-Bouâfir des At-Bouzid.

Dans le cimetière du village, non loin de l'aire des At-Ouâmara, on discerne une tombe aux dimensions exiguës comme celle d'un enfant. Ce serait celle de Sidi Mh'end Heddouch dont voici la légende. Une année, la sécheresse se fit durement sentir. La récolte était compromise et la population menacée de famine. Sidi Mh'end Heddouch décida d'offrir sa vie pour écarter le fléau et obtenir la pluie. Il rassembla les habitants et leur fit part de son projet.

Puis, ses ablutions faites, il pria et mourut. Aussitôt des trombes de pluie s'abattirent sur la terre qui fut désaltérée. Les récoltes étaient sauvées et la famine écartée. Depuis lors, si la sécheresse se fait sentir, on apporte sur la tombe du saint des plats de couscous et on les mange. Le repas n'est pas achevé que la pluie commence déjà à tomber. Ce rite agricole collectif incite à mentionner un autre où les Invisibles ont aussi leur part : celui de l'ouverture des labours de Hertadem. Dès les premières pluies qui suivent le quarantième jour de l'automne, on fait une *timechret* dite *Timechret Hertadem*. Chacun des côtés du village fait sa propre immolation. On égorge des bœufs bien engraisés. Ils sont achetés avec le produit d'une collecte à laquelle participent tous les membres du village, présents ou absents, selon un tarif fixé d'avance.

La *timechret* ne peut être faite sans la présence d'un marabout des At-Mraw de Tahchate. L'ancêtre de cette famille, individu un peu simplet, acquit ce privilège au cours d'une lutte qui éclata entre les At-Mahmoud et les gens de Taguemount-Oukerrouch. Il prédit en effet la victoire finale des At-Mahmoud après les premiers revers qui coûtèrent la vie à six des leurs.

Aux approches de la *timechret* de Hertadem, on prévient les At-Mraw. Ils délèguent un des leurs pour la présider. Le marabout désigné est hébergé pendant son séjour par la famille des At-Ouâmara qui eut un tué dans la lutte dont on vient de parler. Rien n'empêche cependant que d'autres familles l'invitent au cours des journées qui suivent son arrivée. Au jour fixé, le marabout donne

sa bénédiction au village et chacun des côtés va faire son immolation dans sa djemâa. Le marabout va, à tour de rôle, y assister et empêcher, le cas échéant, les disputes qui pourraient éclater au cours du partage de la viande. Celle-ci est découpée et répartie en tas de dix parts. Avec les parts fournies, on fait celle du marabout ; on lui en ajoute une dans la famille qui l'héberge.

Le lendemain, les familles, convoquées par l'appel du crieur public, se rendent à la mosquée apportant avec elles quelques kilos de figues pour les At-Mraw, qui en sont dépourvus. On rassemble la collecte et, au jour fixé par le délégué, on les emporte au village de Tahchat. Un bon repas y est servi aux porteurs avant qu'ils ne regagnent Taguemount-Azzouz. La collecte des figues est tombée en désuétude ces dernières années, non sans dommage pour les récoltes qui suivirent.

Le jour même de la *timechret*, on inaugure les labours d'automne. Cette inauguration doit être faite par la famille des At-Ali et nul ne peut labourer et semer tant qu'ils ne l'ont pas faite. Le rituel est celui qui a été donné dans *La terre* (F.D.B., 1972, pp. 51 et seq.). A signaler cependant quelques divergences pleines de symbolisme. La famille qui commence les premiers labours ne laisse personne prendre du feu chez elle pendant une semaine ; sans quoi, les bœufs risqueraient d'avoir mal à la nuque. De même, on ne se rase pas avant que ne soient sorties de terre les premières pousses ; le faire serait les empêcher de lever.

Chaque famille, au premier jour de ses labours, fait cuire de très bonne heure une grosse quantité de galettes. En cuisant la première, on y fait, avec un bout de bois, autant de trous qu'il y a de mois dans l'année, douze. Si la vapeur sort de l'un des trous, le mois correspondant à son numéro sera pluvieux. Une partie des galettes est emportée aux champs ; on y ajoute des figues. Chacune des *tajmât* des deux côtés reçoit un gros couffin de galettes et de figues qui sont partagées entre les enfants.

Enfin, pour le repas du soir, on sert un couscous à gros grains avec un bouillon aux pois cassés. On invite les membres de sa

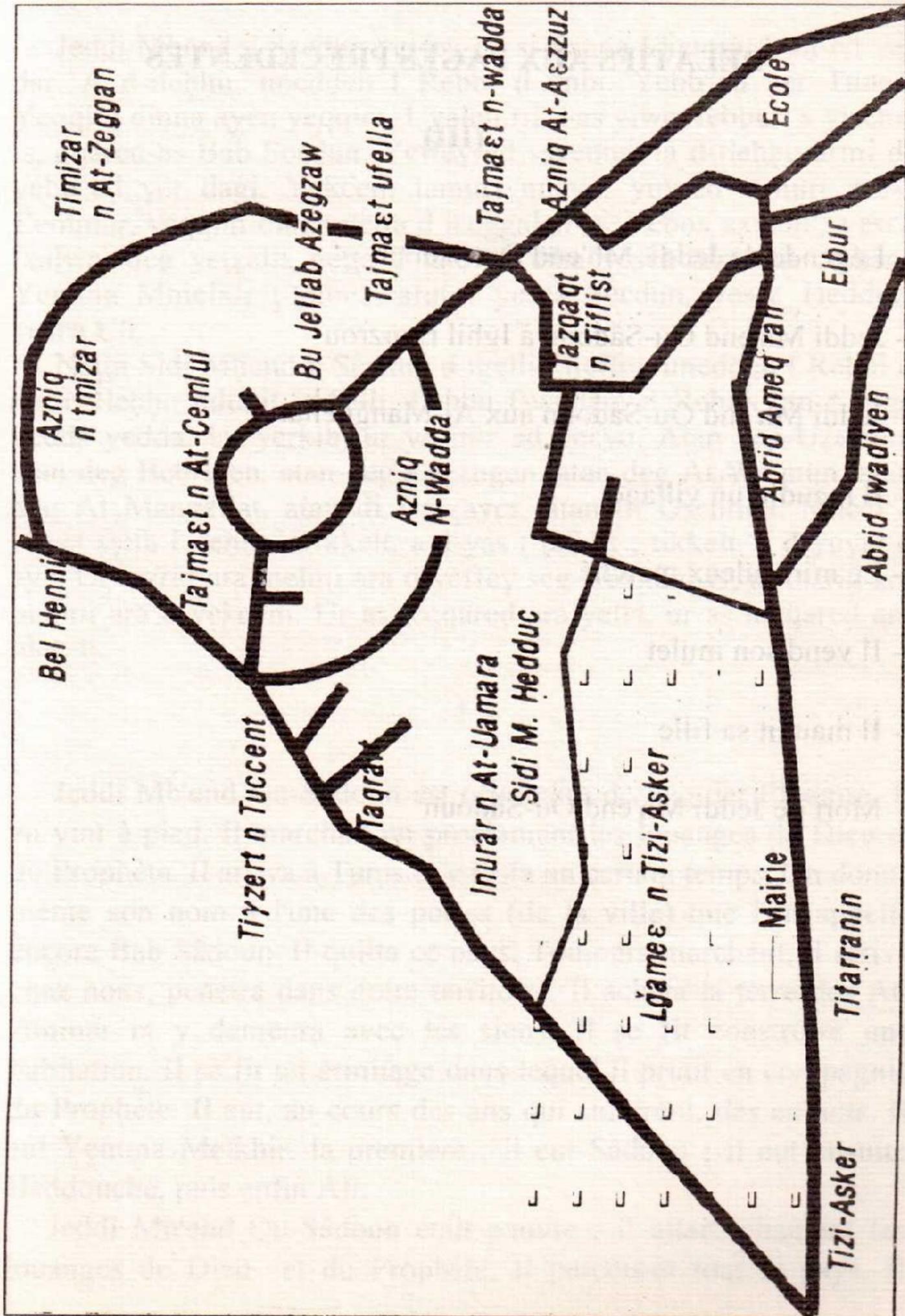
famille à y participer. On en distribue aux familles apparentées et aux pauvres.

En terminant ce chapitre sur les Gardiens protecteurs du village, on ne saurait trop souligner l'importance des actes à l'intention communautaire, que sont les *zerda* aux saints ancêtres et les *timechret* qui mettent en relation avec le monde des Invisibles pour se le rendre propice. Ces gestes collectifs ont une valeur ambiguë : gestes religieux, ou conçus comme tels, d'une part, gestes sociaux d'autre part. Avec le temps, ce dernier aspect tend à supplanter le premier, auquel beaucoup du reste n'accordent plus grande valeur.

La nécessité de s'associer, au moins pécuniairement, aux actes communautaires précités est toujours profondément ressentie et acceptée par les membres du village, présents ou absents. Aucun d'entre eux, fût-il parti depuis de longues années, fût-il établi en un autre lieu, ne refuserait jamais de participer aux collectes ou dons volontaires destinés à alimenter ces solennités et tous, pour autant que les distances le leur permettent, se feront un honneur et une joie de venir communier sur place à l'unité momentanément retrouvée. Pareillement le village, de son côté, se fera scrupule de n'omettre aucun de ses membres, présent ou absent, dans le recensement méticuleux qu'il en fait en vue du partage de la viande d'une *timechret* ; le cas échéant, il présupera de son désir d'y prendre part. En oublier un serait le considérer comme mort, ou comme exclu de son sein, mort plus terrible encore.

On comprend mieux dès lors cette revendication de Taguemount-Azzouz d'être l'un des plus gros, sinon le plus gros des villages de Grande-Kabylie. Pour lui, comme pour les autres, tous ceux qui y sont nés ou sont nés d'une famille qui y fut fondée, tous sont ses enfants à part entière et doivent être comptés comme tels.

TAGEMMUNT-EZZUZ



**TEXTES KABYLES****RELATIFS AUX PAGES PRECEDENTES****(III)**

- Légende de Jeddi Mh'end Ou-Sâdoun
- Jeddi Mh'end Ou-Sâdoun à Ighil Bouzrou
- Jeddi Mh'end Ou-Sâdoun aux At-Manguellat
- Il maudit un village
- Le miraculeux marché
- Il vend son mulet
- Il maudit sa fille
- Mort de Jeddi Mh'end Ou-Sâdoun

### Légende de Jeddi Mh'end Ou-Sâdoun

Jeddi Mhend u Seɛdun yeffey-ed si Sagya Lhemra. Iruḥ-ed yef dar. A d-ileḥḥu, imeddeḥ f Rebbi d nnbi. Yebb°ed yer Tunes. Yeqqim dinna ayen yeqqim. Uyalen rran-as yiwet tebburt s yisemis, qqaren-as Bab Seɛdun. Yeffey-ed ssyenna, la d-ileḥḥu armi d-yebb°ed yer dagi. Yekcem tamurt nney ; yuy-ed tamurt n At Eemmar, yeqqim dinna neṭṭa d iæggalen-is. Yebna axxam : yesɛa lخالwa ideg yetzalla neṭṭa d nnbi. Yelḥa yesɛa arraw-is : yesɛa Yemma Mmelxir ṭ-ṭamezwarut ; yesɛa Seɛdun, yesɛa Hedduc, yesɛa Eli.

Neṭṭa Sidi Mhend u Seɛdun d igellil, iteffey imeddeḥ f Rebbi d nnbi. Ileḥḥu ddunit irk°elli. Ileḥḥu f-wudem n Rebbi kan ; anga yedda yedda. Ur yer kib, ur yezmir ad yeɛyu. Atan deg-Uzeffun, atan deg Behriyen, atan deg Eezzugen, atan deg At Wagnun, atan deg At Mangellat, atan di Lezzayer, atan di Qšentina. Mačči s yiwet ššifa i ileḥḥu. Tikkelt, a d-yas ṭ-ṭafukt ; tikkelt, a d-yuyal d aya. Ur tezriḍ ara melmi ara d-yeffey seg-wexxam-is; ur tezriḍ ara melmi ara d-yekcem. Ur as-teqqareḍ ara yella, ur as-teqqareḍ ara ulac-it.

\*

Jeddi Mh'end Ou-Sâdoun est originaire de Saguiat Elhamra. Il en vint à pied. Il marchait en proclamant les louanges de Dieu et du Prophète. Il arriva à Tunis et y resta un certain temps. On donna même son nom à l'une des portes (de la ville) que l'on appelle encore Bab Sâdoun. Il quitta ce pays. Toujours marchant, il arriva chez nous, pénétra dans notre territoire. Il acheta la terre des At-Ammar et y demeura avec les siens. Il se fit construire une habitation. Il se fit un ermitage dans lequel il priait en compagnie du Prophète. Il eut, au cours des ans qui suivirent, des enfants. Il eut Yemma Melkhir, la première ; il eut Sâdoun ; il eut ensuite Haddouche, puis enfin Ali.

Jeddi Mh'end Ou-Sâdoun était pauvre ; il allait, chantant les louanges de Dieu et du Prophète. Il parcourut tout le pays. Il

allait, sans se faire payer, là où ses pas le portaient. Il n'avait pas de monture et, malgré cela, ne se fatiguait pas. On le vit dans la région d'Azeffoun, on le vit chez les Ibeh'riyen, à Azazga, chez les At-Ouaguenoune, chez les At-Menguellat ; on le vit même à Alger, à Constantine. Il ne circulait pas à horaires fixes : une fois, il revenait en plein jour ; une autre fois, on le revoyait sans s'y attendre. Nul ne savait quand il allait se mettre en route, nul, non plus, quand il serait de retour. On ne pouvait jamais dire : il est chez lui, pas plus que : il n'est pas là.

\* \*

### Mh'end Ou-Sâdoun à Ighil-Bouzrou

Icedda-d yibb°as di leğwahi n Yiyil n-Wezru, yufa tamettut truḥ a d-teyz akal, aṭ-ṭemsel leḥwal. Yufa-ṭ-in bab n-wayla, yennuy-it, yenna-yas :

- D kemmini d d-yettasen yuri ad iyi-d-tessexšared urti ?
- Tenna-yas : A wlidi, ad xedmey ccy°el, ad awiy lqut i warraw-iw, ad mesley ijeqduren.

Yennuy-it, yekkes-as aqecwal.

Armi d-yebb°ed Jeddi Mḥend u Seedun yures, yenna-yas i winna :

- Acimi tennuyed tamettut agi ? Aṭ-ṭexdem lqut i warraw-is.
- Yenna-yas winna : A yi-tessexšar : kullas a d-teṭruḥu la yi-teqqaz imerjan, ad ylint ṭṭur.
- Yenna-yas Jeddi Mḥend-U-Seedun : Lemmer a k-fkey isurḍiyen a yi-tezzened amkan nni deg-waydeg tella talayt nni ?

Yeqbel winna, yenna-yas :

- Yirbeḥ, zzenzey-ak-ṭ-id.

Jeddi Mḥend-U-Seedun yefka-yas isurḍiyen. Yenna-yas i tmettut nni:

- Kullas a d-teṭruḥud yer dagi aṭ-ṭeqqazed. Fkiy-am-t i wudem n Rebbi.

Teṭruḥu-d tmettut nni, teqqaz armi d asmi yebya Rebbi.

Tura yeqqim-ed akkenni : ar assa, d ayla kan n Jeddi Mḥend-U-Seedun, yuy-it : w'ibyan ad yexdem lḥağa degs.

Un jour, Jeddi Mh'end Ou-Sâdoun passa aux environs d'Ighil-Bouzrou. Il y trouva une femme venue pour extraire de la terre à poterie. Le maître du champ l'avait vue : il se mit à la morigéner :

- C'est donc toi qui viens chez moi détériorer mon champ de figuiers !

- Mon bon monsieur, dit-elle, je fais cela pour procurer du pain à mes enfants : je fabrique des poteries.

Il se fâcha contre elle et lui prit son panier.

Jeddi Mh'end Ou-Sâdoun se présenta à lui et lui dit :

- Pourquoi t'en prendre à cette femme qui travaille pour faire vivre ses enfants?

- Elle abîme mon champ, dit-il, en venant ainsi tous les jours y creuser des trous : les figuiers finiront par tomber.

- Et si, dit Mh'end Ou-Sâdoun, je te donnais de l'argent, me vendrais-tu ce terrain où l'on trouve de la terre à poterie ?

- D'accord, répondit-il, je te le vends

Jeddi Mh'end Ou-Sâdoun lui remit l'argent. Il dit à la femme :

- Tu peux venir ici tous les jours creuser. Je te donne ce terrain pour rien.

La femme vint creuser et cela jusqu'au jour où Dieu voulut (qu'elle mourût).

Maintenant les choses n'ont pas changé : jusqu'à présent, c'est encore la propriété de Jeddi Mh'end Ou-Sâdoun qui l'a achetée. Quiconque peut venir y faire ce qu'il veut.

\* \*

### **Mh'end Ou-Sâdoun aux At-Menguellat**

Icedda-d Jeddi Mhend-U-Seedun deg At Mangellat, yufa sin a kerrzen tamurt. Yenna-yasen :

- Fket-iyi aman ad zçalley.

- Nnan-as : Ay aæerdi, ulac aman dagi : si taddart i d-nettawi.

Yuli d asawen, yewt taεekk°azt-is, neħden-d waman, yezzull. Yuli-d yiwen deg fellaħen, yettef-as icuħaħ i Jeddi Mħend-U-Seėdun, yenna-yas :

- Di leenaya-k, ħurek aħ-ħrewleħ.
- Yenna-yas : Atan ġġiy-awen-d aman nni d ddwa, ma d nek ad kemmley abrid.

Iruħ.

\*

Jeddi Mħ'end Ou-Sādoun passa par la tribu des At-Manguellat. Il trouva deux hommes qui labouraient la terre. Il leur demanda :

- Donnez-moi de l'eau, que je fasse ma prière.
- Seigneur, répondirent-ils, il n'y a pas d'eau ici : nous allons la chercher au village.

Il gravit la hauteur et frappa (le sol) de son bâton : l'eau jaillit et il put faire sa prière.

- L'un des paysans le rejoignit et, saisissant les pans de son burnous, lui dit :
- Je t'en prie, ne t'enfuis pas de chez nous.
- Je vous laisse, répondit-il, cette eau pour ses vertus curatives, mais moi, je poursuis ma route. Il partit.

\*\*

### Jeddi Mħ'end Ou-Sādoun maudit un village

Yella yiwen wemkan, ur t-ħtifey ara deg-uqerru, seħn lewħuc : d lyaba. Swedeħn-d dinna lebni, rran dinna taddart. Ma ur tqurēeħ ara, deg-yiħ d læessa, deg-wass d læessa, lħan lewħuc tetteħ medden mi d-ffyen.

Ass-en, iruħ yiwen n-wergaz ad yexdem di tmurt ibeėden ; ma ħ-ħametteħ-is teħeassa. Yeqqim ayen yeqqim. Terba-d tmetteħ nni.

Yibb°as, ibedd ħures Jeddi Mħend-U-Seėdun, a yessutur. D acu i-yēħleb ad as-tefk ? D acetteħ ney d lqut ? Tenna-yas :

- Kecm-ed (meħsub tessent-it).

- Yenna-yas : Ur n-keččmey ara.
- Tenna-yas : Kecm-ed kan, nniy-ak : aqli rbiy, ula win yekkren a k-d-yefk. Annay, a Sidi Mhemmed, yefka-yay-d Rebbi yiwet lmuşiba : ur nleddi ara tibbura : deg-yid d læessa, deg-wass d læessa. Tura aqli d axemmem i txemmimey. Ulamek ara n-ffyeey : d awħac i weħcey. Ur zmirey ara ad ak-d-fkey: kecm-ed kan, kif-kif.
- Yenna-yas Jeddi Mhend-U-Seedun : D acu ?
- Tenna-yas : Yefka-yaney-d Rebbi kra n lewħuc. Win ur nezmir ara ad yerr yef yiman-is a t-ččen.
- Yettef Jeddi Mhend-U-Seedun yexdem akka, yenna-yas :
- Ih... ih !...
- Yenna-yas i tmeţţut nni :
- Tura, ldit tibbura.
- Ldin tibbura.
- Eddan kra n-wussan, yusa-d wergaz-is. Yestebteb, yufa tabburt teldi, ur tsekk<sup>o</sup>eř ara. Yenna-yas i tmeţţut-is :
- Acimi, a tametteut, ur terrid ara tabburt ?
- Tenna-yas : Tura d laman.
- Yenna-yas : Ah ?
- Tenna-yas : a-gellan, a-gellan ; i d-nniy, i d-nniy ; i d-yenna, i d-yenna Sidi Mhend-U-Seedun. Seg-wass-en, ur yelli wi d-yerran tabburt, ur yelli kra yemmeččen di lyaci.
- Inetq-ed wergaz nni, iberreħ taddart : ffyen-d, nnejmaeen-d. Yenna-yasen:
- Ad as-nefk akal i Sidi Mhend-U-Seedun : ad yexdem dagi axxam, a t-neseu dagi imi y-yessufey lewħuc ; a t-nesic, a t-nessels, ad yeqqim dagi yurney, ma yehwa-yas.
- Netqen-d wiyadnin, nnan-as :
- Rnu-yay-t-id : yečča-yaney di leeqaquer : rnu-yay-t-id yer dagi : mačči kullas an-nernu a s-nefk axxam : netta ileħħu.
- Sidi Mhend-U-Seedun, netta yures s lexbar, icelm-as Sidi Rebbi.
- Yenna-yasen wergaz nni :
- Amek ?
- Nnan-as : Abaden !
- Ibedd yursen Sidi Mhend-U-Seedun s lberħan-is, yenna-yasen :
- Ruħaw ihi : rriy-k<sup>o</sup>en k<sup>o</sup>enwi d lewħuc : aţ-ţleħħum ur tegganem, aţ-ţtettem ur trebbum, aţ-ţxeddmem ur tqetteem.
- Seg-wass-en, ad ay-yemnee Rebbi, yemnee lmumnin, ulac acemma yursen, ama di lexla ama deg-wexxam. Ruħen lxil

uterras, urğan asegg°as, ulac, ama xedmen, ama kerzen, ama cerwen, ama leqden. Ssyen hwağen, ruhen yer Sid Eli Musa, nnan-as :

- A Sid Eli Musa, cefe-ay.
- Yenna-yasen : D acu k°en-yuyen ?
- Nnan-as : Aqlay seg-wass n lmuḍeç leflani, a-gellan a-gellan.
- Yenna-yasen : D acu tesɛam d ssebba ney si Rebbi kan akka i d-yusa? Ur tcukkum ara iman nnwen ?
- Nnan-as : Seg-wasmi i y-yenna Sidi Mhend-U-Seedun aya d uya.
- Yenna-yasen : Anga ara yezwir neṭṭa ur zmirey ara a t-ɛeddiy : sibb°eḍ armi i d-yeffey seg mi-s, ula a wen-xedmey. Lukan anga nniden, zemrey ad cefɛey : imi d neṭṭa, ur d-ceffeey ara : d lmuḥal : akka ara temmtem.

Akkenni, azar men zar nnsen, alamma tengen ddunit.

\*

Il y avait un endroit, dont je n'ai pas gardé le nom en tête, où la population était victime des bêtes fauves : c'était une forêt. On y fit des constructions, on y créa un village. Cependant, si l'on ne montait pas la garde, de nuit, de jour, les bêtes dévoraient les gens quand ils sortaient.

Un jour, un homme de ce village partit travailler dans un pays lointain. Sa femme dut assurer sa propre garde. Il resta (absent) longtemps. Sa femme eut un enfant.

Un jour, Jédi Mh'end Ou-Sâdoun se présenta devant sa porte, demandant l'aumône. Que voulait-il lui demander ? Des vêtements ? De la nourriture ?

Elle lui dit :

- Entre (elle devait le connaître).
- Je n'entrerai pas, dit-il.
- Entre donc, te dis-je. J'ai accouché et je n'ai personne pour te porter l'aumône. Oh ! Sidi Mhemmed, Dieu nous inflige un terrible fléau : nous n'ouvrons plus nos portes ; nous devons veiller la nuit, nous devons veiller le jour. Cela m'inquiète beaucoup. Je ne peux pas sortir, tellement j'ai peur, et je ne peux rien te donner. Entre donc : cela n'a pas d'importance.

Jeddi Mh'end Ou-Sâdoun demanda :

- Qu'y a-t-il donc ?
- Dieu, dit-elle, nous impose des bêtes sauvages. Celui qui ne peut s'en préserver, elles le dévorent.

Jeddi Mh'end fit alors comme cela, en disant :

- Arrière... arrière !

Il dit à la femme :

- Ouvrez vos portes maintenant.

Ils ouvrirent les portes.

Quelques jours passèrent ; le mari arriva. Il frappa à la porte et la trouva ouverte : elle n'était pas fermée à clé. Il dit à sa femme :

- Pourquoi, femme, n'as-tu pas fermé la porte?
- Il n'y a plus de danger maintenant, répondit-elle.
- Ah ?

Elle lui raconta ce qui était arrivé, tout ce qu'elle avait dit, tout ce qu'avait dit Sidi Mh'end Ou-Sâdoun.

- Depuis ce jour, dit-elle, personne n'a plus barricadé sa porte : aucune bête n'est venue et aucun habitant n'a été dévoré.

L'homme prit la parole, (après avoir) convoqué le village : tous les hommes sortirent et se rassemblèrent :

- Donnons un terrain à Sidi Mh'end Ou-Sâdoun : il s'y construira une maison et nous le garderons, puisqu'il nous a délivrés des bêtes fauves. Nous l'entretiendrons, nous l'habillerons et il s'installera chez nous, si cela lui plaît.

Les autres parlèrent :

- C'est cela, dirent-ils : amène-le nous : il est toujours à mendier sa pitance chez nous : il ne reste plus qu'à l'installer parmi nous : nous n'allons pas, à longueur de temps, lui fournir le logement, alors qu'il est toujours sur les routes.

Sidi Mh'end Ou-Sâdoun était au courant de leurs manigances : Dieu le lui avait révélé.

L'homme dit :

- Que décidez-vous ?
- Jamais, répondirent-ils.

Sidi Mh'end Ou-Sâdoun, par son pouvoir miraculeux, se présenta devant eux :

- Allez, leur dit-il, je fais de vous des bêtes sauvages : vous serez toujours en mouvement, sans jamais goûter au repos ; vous mangerez sans pouvoir vous rassasier ; vous travaillerez sans jamais joindre les deux bouts.

Depuis ce jour-là — que Dieu nous préserve et préserve les Croyants! —, ils n'eurent plus rien chez eux, tant dans leurs champs que dans leurs habitations. Ils vécurent ainsi, cavaliers ou piétons, pendant toute une année d'espoir : rien, leur travail ne produisait rien, ni leurs labours, ni fruits à cueillir ou à ramasser. Dans cette pénurie, ils se rendirent chez Sidi Ali Moussa et lui dirent :

- Sidi Ali Moussa, viens à notre aide.
- Qu'avez-vous donc ? leur demanda-t-il.
- Depuis telle date, voilà ce qui nous est arrivé...
- Avez-vous provoqué ce malheur ou vient-il de Dieu seul ?

Ils répondirent :

- Cela nous est arrivé depuis que Sidi Mh'end Ou-Sâdoun nous a dit telle et telle chose.
- Là où il s'est prononcé le premier, je ne peux contredire. Puisque la malédiction vient de sa bouche, je ne peux rien pour vous. Si le mal venait d'ailleurs, j'aurais pu vous venir en aide. Puisqu'il vient de lui, je ne puis le faire : c'est impossible. Résignez-vous à mourir ainsi.

Il en est ainsi, de génération en génération, jusqu'à la fin des temps.

\* \*

### **Le miraculeux marché**

Ass nni, yerna weqrur yer Hedduc, mmis n Jeddi Mhend-U-Seedun, isemma-yas Muḥ-U-Hedduc. Iḥuḥ yer ssuq n ssebt n Tizi Uzezzu ad yeqḍu i umuḍin.

Ileḥḥu armi d-yebb°eḍ aḍayar, mmyen tḥfen-t-id imeksawen n At Teyzert, nnan-as :

- Ur tetḥruḥuḍ ara ḥacama tdekkerḍ-aney.

Ssnen-t. Neṭṭa, Sidi Mḥend-U-Seḍdun, icubek Rebbi ma yetṭef-iyi uzezzu, ad beddey. Yeqqim a sen-imeddeḥ armi d leḡwahit n leḥdac, yenna-yasen :

- Semmeḥt-iyi, a tarwa, a-gellan, a-gellan ; seiḡ ssuq ad ruḥey.

- Nnan-as : Ruḥ, b sslama n Rebbi.

Iḥuḥ a ileḥḥu armi d-yebb°eḍ yer ssebt. Yekcem di tebburt n ssuq. Ata rḥḥba iserdan din i tella. Yuyal isawl-as-d yiwen n-widen yeznuzun iserdan, yenna-yas :

- A Sidi Mḥend-U-Seḍdun !

- Yenna-yas : Aneam. Acu tebyiḍ ?

- Yenna-yas winna : Atan userdun-ik : sḥbeḥ i t-tuyeḍ. Tura nekkini aqli zzenzey-t, fkiy-t, a tḡaniy a t-tawiḍ.

- Yenna-yas : A mmi, tṭef-it : tura a d-uyaley.

Iḥuḥ iqeddem iḥedda-d di rḥḥba n-wanga tṭatṭafen nneema d yirden. Yufa-n yiwen yeqqim f saku, isawl-as-d, yenna-yas :

- A Sidi Mḥend-U-Seḍdun !

- Yenna-yas : Aneam. Acu tebyiḍ ?

- Yenna-yas : Yya tura, tuḡweḍ asaku n-yirden : ata tḥtṭned-iyi-d : aqli ad ruḥey. Yya a t-tawiḍ, a k-yehdu Rebbi.

- Yenna-yas : Aqlak-id, a mmi, anef-as, tura a d-uyaley.

Iḥuḥ, iqeddem s aeric. Yekker-ed yiwen n-wakli yures, yenna-yas :

- A Sidi Mḥend-U-Seḍdun !

- Yenna-yas : Aneam. Acu tebyiḍ ?

- Yenna-yas winna : Tuyeḍ-iyi tismert : aqli tḥtṭned-iyi, tḡaniy : yya a t-tawiḍ, a k-yehdu Rebbi.

- Yenna-yas : A mmi, anef-as, tura a d-uyaley.

Ibern-ed yer bab userdun nni : yefka-yas-d aserdun, yefka-yas-d amrar, taberda d ssḡima : yebb°i-t-id akken. Iḥuḥ armi d bu usaku nni, yerfed asaku ; eebban-as-t-id. Iqeddem yer wakli, yerfed tismert nni n-wezger, isers-iṭ sufella userdun.

Yekker ad yuyal s axxam. La d-ileḥḥu. Yebḥed lḥal si Tizi Uzezzu yer da. Imiren, ussan yezzifit, mačči am lweqt agi. Yebb°eḍ s axxam, tḥedda lmeyreb, leica werḥad. Issawel deg-wexxām, yenna-yasen :

- Llit-iyi-d tabburt.

Yekker-ed Eli, mmis, yeldi-yas tabburt. Yessekcem aserdun yer lħara : sersen-d, tamettut la d-tetmuqul. Uyalen sersen asaku n-yirden, kkesn-as lehla-s i userdun.

Yekcem Jeddi Mħend-U-Seedun : temmey tmettut-is tennuy-it, tenna-yas :

- Acu men ssebba armi d-tqedmed annect agi ? Umi d-tebb<sup>o</sup>id tismert nni ? Umi d-tebb<sup>o</sup>id aserdun ? Ayen akka, ay amexli n-wexxam ? Akka a day-txedmed ! Ihi at-tezzenzed tiferkiwin agi n-warraw-ik, a ten-tegged mebyir tiferkiwin.

Ur as-yerri awal wala sin. Yeddem-ed yessared, yeffey yer lħalwa ad yezall. Yuli, yebb<sup>o</sup>ed yer dinna : isawl-as nnbi, yenna-yas :

- A Sidi Mħend-U-Seedun !

- Yenna-yas : Anem. D acu ?

- Yenna-yas : Jjwağ-ik, yezla-t cçee.

Ibern-ed Sidi Mħend-U-Seedun, iħubb-ed ad iney tamettut-is.

Yuyal isawl-as nnbi, yenna-yas :

- Uyal-ed.

Yuyal-ed. Armi d-yebb<sup>o</sup>ed, yenna-yas :

- A-t-çeddi i wudem n sħebyan nni. Wagi yezla-t cçee : ur tkeçcem ara di ccerk n Rebbi d yemsewwqen d acu xedmen. Yenna-yas : Anef-as.

Iħuħ.

\*

En ces jours-là, Hadouch, l'un des fils de Sidi Mh'end Ou-Sâdoun, eut un fils, qu'il nomma Moh Ou-Haddouch. Mh'end Ou-Sâdoun partit pour le marché du samedi, à Tizi-Ouzou, faire les emplettes pour la malade.

Il marchait. Il arriva à la plaine. Des bergers de Tighzert bondirent sur lui, cherchant à le retenir :

- Tu ne partiras pas, lui dirent-ils, avant de nous avoir dit de tes chants.

Ils le connaissaient : il avait juré par Dieu que s'il n'y avait pour le retenir qu'une (touffe) de genêt épineux, il s'arrêterait. Il resta donc et chanta pour eux jusqu'à près de onze heures.

- Excusez-moi, les enfants, leur dit-il, il y a ça et ça... J'ai mon marché à faire : il faut que je parte.

- Va avec la paix de Dieu, lui dirent-ils.

Il partit et marcha jusqu'à ce qu'il arriva au marché. Il entra par la porte du marché. Or, le quartier des mulets se trouvait à cet endroit. Un vendeur de mulet l'appela :

- Sidi Mh'end Ou-Sâdoun !

- Plaît-il ? Que veux-tu ?

- Voici le mulet : tu l'as acheté ce matin. Ça y est : je te l'ai vendu : je n'ai plus rien à faire ; j'attends que tu l'emmenes.

- Fils, garde-le : je reviens tout de suite.

Il s'avança (dans le marché) et parvint au quartier de vente des céréales, du blé. Il y trouva un homme appuyé sur un sac qui l'appela :

- Sidi Mh'end Ou-Sâdoun !

- Plaît-il ? Que veux-tu ?

- Approche : tu as acheté un sac de blé. Tu me retiens ici alors que je dois partir. Viens donc le prendre, je te prie.

- J'arrive, fils : laisse, je reviens tout de suite.

Il fit encore quelques pas dans la direction des abattoirs. Un noir se leva sur son passage et l'appela :

- Sidi Mh'end Ou-Sâdoun !

- Plaît-il ? Que me veux-tu ?

- Tu as acheté une cuisse et tu me retiens ici : viens donc la prendre, je te prie.

- Laisse, fils, dit-il : je reviens.

Il revint vers l'homme au mulet. Celui-ci le lui donna, ajoutant une corde, un bât et un mors. Il emmena (la bête). Il alla trouver l'homme au sac et le prit : on l'aida à le charger. Allant chez le boucher, il prit la cuisse de bœuf et la plaça sur le mulet.

Il se mit en route pour rentrer chez lui. Il y a une bonne distance de Tizi-Ouzou jusqu'ici, mais à ce moment-là les jours étaient plus longs que maintenant. Il arriva chez lui après le coucher du soleil, mais avant neuf heures du soir. Il appela les gens de la maison :

- Ouvrez-moi la porte.

Ali, son fils, se leva et lui ouvrit. Il fit entrer le mulet dans la cour. On le déchargea tandis que la femme de Sidi Mh'end regardait. On déchargea le sac de blé et on débâta le mulet.

Jeddi Mh'end Ou-Sâdoun entra. Sa femme se précipita sur lui et lui fit des reproches :

- Pourquoi as-tu tardé ? Pourquoi avoir apporté cette cuisse ? Pourquoi surtout ce mulet ? Pourquoi tout cela, ruine de ta famille ? C'est ainsi que tu agis à notre égard ? Tu vas vendre tous les champs de tes enfants et nous laisser sans ressources !

Il ne lui répondit pas un mot, mais il fit ses ablutions et sortit, (allant vers) son oratoire pour y faire sa prière. Il monta et arriva à son ermitage. Le Prophète l'appela :

- Sidi Mh'end Ou-Sâdoun !

- Oui ! Qu'y a-t-il ?

- Ta femme est condamnée à mort par le droit.

Mh'end Ou-Sâdoun redescendit pour mettre sa femme à mort. Le Prophète lui cria de nouveau :

- Reviens !

- Il faut l'épargner à cause du bébé. Un tel manquement est digne de mort : elle ne devait pas chercher à connaître les desseins de Dieu ni ceux des hommes qui vont faire le marché.

Il ajouta :

- Laisse-la donc.

Il disparut.

\* \* \*

### Il vend son mulet

Ass nni, Jeddi Mh'end-U-Seedun yessared yezzull, iruh yer ssuq ad yezzenz aserdun. Yezzenz-it, idrimen, ur d-yeqbil ara. Nnan-as igad i t-yuyen :

- Rğu, a t-neered ma ilehhu, ma yettazzal.

Byan ad jerrben ma tşehha lbara-s : erden aserdun-is di ssuq, uyalen nnan-as :

- Jedit Mhend-U-Seedun, yenza userdun.
- Yenna-yasen : Ma yuyal userdun, a d-rekbey.

Lumeena, s lbara-s, yerza-yas tig°ecrar i userdun-is, yeqqim f rrbec, ur yezmir ad yekker. Imiren, erden a t-ssekkren, ulac. Uyalen nnan-as :

- A Sidi Mhend-U-Seedun, semmh-ay.

Yebb°i-d aman si ssuq, idegger-iten i userdun, yeħya-t. Yekker userdun-is am zik ileħħu.

\*

Ce jour-là, Jedit Mh'end Ou-Sâdoun fit ses ablutions et ses prières, puis il partit pour le marché, y vendre son mulet. Il le vendit, mais on ne paya pas tout de suite. Les acheteurs lui dirent :

- Attends, nous allons essayer s'il marche et s'il peut aller vite.

Ils voulaient surtout vérifier la puissance de sa baraka.

Ils essayèrent le mulet sur le terrain du marché et lui dirent, au retour :

- Jedit Mh'end Ou-Sâdoun, ton mulet est vendu.

- Si le mulet, leur dit-il, me fait retour, je l'enfourcherai.

Mais, par son merveilleux pouvoir, il ôta toute force aux genoux de sa bête : celle-ci resta allongée, incapable de se relever. Ils essayèrent de le faire se redresser, en vain. Ils dirent alors :

Sidi Mh'end Ou-Sâdoun, pardonne-nous.

Il se fit apporter de l'eau du marché, la versa sur le mulet et lui redonna vie : la bête se redressa et se mit à marcher comme par le passé.

\* \*

### Il maudit sa fille

Yemma Mmelxiṛ, yellis n Jeddi Mḥend-U-Seɛdun, ulac ansi ur ṭ-id-dliben ara aṭ-ṭejweḡ, d ṭtelba imeq°ranen : yugi a ṭ-yefk yer beṛra.

Ass-en, usan-d inebgawen, ur yesɛi ara ayen i ss ara d-yestelzem : lqut yesɛa, aksum ulac. Yuyal iṣubb s asif agemmaḍ, yeddem-ed sebaa yezra, yessared-iten-id deg-wasif, yerra-ten-id deg-uqelmun-is, iṛuḥ-ed.

Yebb°eḍ s axxam, tamettut teqqim din, yellis a tfettel. Yekkes ayummu i temserbaḥt, yerra izra nni yer daxel. Yenna-yas i tmettut-is yak° d yellis :

- Yurwamt aṭ-ṭerwimt deg temserbaḥt, ur rennumt ara aman, ur ṭ-regg°imt ; mi-yebb°a lqut, sersemt-eṭ akkin.

- Nnant-as : Yirbeḥ.

Iṛuḥ, yebb°eḍ yer lخالwa-s, yeqqim neṭṭa d nnbi. Zḡullen ayen zḡullen nitni d inebgawen nni. Iwala-d yellis syenna, iɛelm-as Rebbi : iwala-ṭ tekkes ayummu i temserbaḥt, teddem-ed iflew, teddem-ed aksum. Tneṭq-ed yer yemmas, tenna-yas :

- A yemma !

- Tenna-yas : D acu ?

- A yemma, izra nni iger baba, ziy d aksum.

Neṭṭat iwala-ṭ-id syenna, yenna-yas :

- Fkiy-am leɛma.

Tuyal tekker-ed yellis ur twala ara aniwer ara terr. Tenna-yas :

- A yemma, ddreyley ; a yemma ddreyley !

- Tenna-yas : D amcum nni i m-ixedmen akka.

Armi d-yebb°eḍ di lḡameɛ yer lqut, yebb°i-d inebgawen, qqimen yer dagikana. Iṛuḥ-ed s axxam a sen-yawi imensi. Ččan, armi d mi ččan, ruḥen s anga ara ṭtsen. Yuyal yer tmettut-is, tenna-yas :

- Aqlak-id yellik... (a-gellan, a-gellan...).

- Tenna-yas neṭṭat : A baba, cfɛɛ.

- Yenna-yas : A yelli, aɛbaṛ yeffey : ur zmirey ara a t-id-rrey. Tura fkiy-am allen deg-yedmaren.

Nesɛa imukan deg At-Mɛelleq, mazal-iten ar assa : akken i-yeqqim d Imecmel garay d At Seɛdun agi : at-tṣubb Yemma Mmelxiṛ yer At-Mɛelleq, ama deg-yiḍ ama deg-wass aṭ-ṭɛeddi degsen, ad as-tiniḍ tesɛa allen.

D babas i-yemmuten d amezwaru ; yers, d yemmas. Neṭṭat teqqim ṭ-ṭaneggart. Qudren-ṭ irk°el lyaci. Ar tenṭel, nettaxer-ed nek°ni si tnezduyt deg At Emeṛ, nuli-d yer dagi di taddart.

\*

Yemma Melkhir, fille de Jeddi Mh'end Ou-Sâdoun, fut demandée de partout en mariage, et par de grands savants, mais son père refusa de la marier au-dehors.

Un jour, des hôtes se présentèrent : il n'avait rien pour les recevoir dignement : de la farine, il en avait, mais pas de viande. Il descendit à la rivière, en face ; il y ramassa sept pierres, qu'il lava dans l'eau de la rivière et qu'il mit dans le capuchon de son burnous. Il revint.

Arrivé chez lui, (il trouva) sa femme assise et sa fille occupée à rouler du couscous. Il enleva le couvercle de la marmite et mit à l'intérieur les pierres (qu'il avait rapportées). Il dit à sa femme et à sa fille :

- Gardez-vous de remuer (ce qu'il y a) dans la marmite ; n'y ajoutez pas d'eau et ne la remuez pas. Quand le manger sera cuit, mettez-la de côté. Elles lui dirent :

- C'est entendu.

Il partit et gagna son ermitage. Il s'y tint en compagnie du Prophète. Ils prièrent un certain temps, avec les hôtes. D'où il était, il aperçut sa fille : Dieu le lui avait indiqué. Il la vit enlever le couvercle de la marmite, prendre la cuiller et saisir un morceau de viande. S'adressant à sa mère, elle dit :

- Mère !

- Qu'y a-t-il ?

- Ces pierres qu'a mises mon père, c'est de la viande !

D'où il était, il l'avait vue. Il dit :

- Je t'inflige la cécité.

La fille voulut se lever, mai elle était incapable de diriger ses pas. Elle s'écria :

- Mère, je suis aveugle ! Mère, je suis aveugle !

- C'est ce méchant homme qui t'a fait cela, dit la mère.

Quand Jédi Mh'end Ou-Sâdoun revint de sa chapelle pour manger, il amena avec lui ses invités. Il rentra chez lui pour en rapporter le souper. Ils mangèrent à satiété et gagnèrent l'endroit où ils passeraient la nuit. Mh'end Ou-Sâdoun rejoignit sa femme, qui lui dit :

- Eh bien, ta fille (etc., etc.)
- Père, épargne-moi, dit la fille.
- Ma fille, répondit-il, le coup est parti : je ne puis le faire revenir, mais je te donne des yeux sur la poitrine.

Nous avons des terrains aux At-Mâlleq, jusqu'à maintenant, restés communs entre nous et ces At-Sâdoun. Yemma Melkhir descendait aux At-Mâlleq : elle s'y rendait aussi bien la nuit que le jour et y circulait comme si elle avait encore eu ses yeux.

Son père mourut le premier, puis, ce fut sa mère. Elle resta la dernière (de la famille). Tout le monde la vénérât. Ce n'est qu'après son enterrement que nous quittâmes notre habitation des At-Mâmmar et montâmes ici, au village.

\* \*

### Mort de Jédi Mh'end Ou-Sâdoun

Yella yiwen qqaren-as Sidi Emeṛ-U-Ṭaleb. Neṭṭa d Jédi Mḥend-U-Seḍdun d Iḡiran di lexla. Sidi Emeṛ-U-Ṭaleb d Icalem ameq°ran : yesseyray. D ccix, yesḥa timḥemmet deg-Weg°ni Umceddal. Yuyal yefka-yas Jédi Mḥend-U-Seḍdun arraw-is, qqaren yures di teṛabt.

Yibb°as, yenna-yas Sidi Emeṛ-U-Ṭaleb i Jédi Mḥend-U-Seḍdun :

- Ad dduy ad zrey ddunit.

Ṛuḥen, rran abrid n Jjwad, ulin dagikana. Bb°den-en At Emeṛ-U-Fayed : nitni d iḥdawen n At Meḥmud. Mmyen, nyan-ten-id i sin ; zlan-ten ṭ-ṭimezliwt, skerkren-ten, ḍeqqren-ten ddaw webrid, s Yemma Malḥa, deg-yeyzer usaka. Qqimen dinna.

At Tgemmunt Eezzuz ffyen, ṭqelliben-ten, ur ten-ufin ara ; eeddan-d ṭṭejjaṛ, d Iḡawawen. Acu d-bb°in ? D nneḥma ? D lmal ?

Ṭ-ṭadut ? Ur nezri ara : ur d-nnin ara : eeddan-d armi d-bb°den yer din. Afen dinna idammen deg-webrid. Hebsen, nnan-as :

- D acu-ten idammen agi ?

Netqen-d idammen n Jeddi Mhend-U-Seedun, netta yemmut, netqen-d, nnan-as :

- D Sidi Mhend-U-Seedun yak° d Sidi Emer-U-Taleb ay zlan At Emer-U-Fayed dagi. Atnin zzlen g-yeyzer usaka.

Ruhen ttejjar armi d-bb°den yer taddart, nnan-as :

- Sidi Mhend-U-Seedun, nyan-t At Emer-U-Fayed : atnin ddaw webrid deg-yeyzer usaka.

Ruhen at taddart, ufan-ten. Bb°in-ten-id, netlen-ten. Bnan-asen tiq°errabin ttemqabalent.

Seg-wass-en, tteggiren idyayen deg-Uemmur Bb°ezru, d amkan ideg i ten-nyan.

\*

Il y avait un homme appelé Sidi Ameer Ou-Taleb. Jeddi Mh'end Ou-Sâdoun et lui étaient voisins par les champs. Sidi Ameer Ou-Taleb était un grand savant, qui enseignait. C'était un cheikh ayant une école coranique sur la colline des Fourmis Rouges. Jeddi Mh'end Ou-Sâdoun lui confia ses enfants : ils étudiaient l'arabe chez lui.

Un jour Sidi Ameer Ou-Taleb dit à Jeddi Mh'end Ou-Sâdoun :  
- Je viens avec toi, voir un peu de pays.

Ils partirent et prirent le chemin de Jouad. Ils commencèrent à en gravir les pentes. Les At-Ameer Ou-Fayed, ennemis des At-Mahmoud, arrivèrent, se jetèrent sur eux et les tuèrent. Ils les égorgèrent et, traînant les corps, les jetèrent sous le sentier de Yemma Mehla dans le ravin du Gué. Ils y restèrent.

Les gens de Taguemount partirent à leur recherche et ne les trouvèrent pas. Des marchands passèrent par là : c'étaient des Agaouas. Que transportaient-ils ? Des céréales ? Du bétail ? De la laine ? Nous n'en savons rien et on ne nous en a rien dit. Ils passaient donc et, arrivés à cet endroit, ils virent du sang sur le chemin. Ils s'arrêtèrent, se demandant ce que voulait dire ce sang à cet endroit. Le sang de Jeddi Mh'end Ou-Sâdoun parla :

- C'est celui de Jeddi Mh'end Ou-Sâdoun et de Sidi Ameer Ou-Taleb qu'ont égorgés les At-Ameer Ou-Fayed en ce lieu. Leurs corps sont étendus dans le Ravin de Gué.

Les marchands partirent et arrivèrent au village où ils racontèrent tout :

- Sidi Mh'end Ou-Sâdoun a été tué par les At-Ameer Ou-Fayed (avec Sidi Ameer Ou-Taleb) : leurs corps sont étendus sous le sentier dans le Ravin du Gué.

Les gens du village partirent et les trouvèrent. Ils les rapportèrent et les enterrèrent. Ils leurs construisirent deux mausolées, qui se font face.

Depuis ce jour, on jette des pierres à Amour Bouzrou, lieu où on les tua.

\* \*

## IV

## LES LUTTES DE TAGUEMOUNT AZOUZ

En évoquant ce passé de gloire et de souffrances, nous ne prétendons pas redonner vie à de vieilles querelles que d'aucuns qualifient à juste titre de sauvages.

On peut rappeler aux jeunes générations les difficiles conditions dans lesquelles vécurent leurs aînés, le courage, parfois brutal, avec lequel ils y firent face afin de survivre et leur faire mieux apprécier les bienfaits de l'unité et de la tranquillité enfin retrouvée au sein de la grande patrie algérienne.

Malgré son importance numérique, principal facteur de puissance en Kabylie, à cause d'elle peut-être, Taguemount-Azouz fut environné d'ennemis, proches ou éloignés, occasionnels ou permanents. Les plus acharnés parmi ces derniers furent sans contredit les Ouadhias, Mâtkas et deux tribus appartenant cependant à la même confédération des At-Aïssi que les At-Mahmoud : ce sont les At-Ameur Ou-Fayed et les Douala. C'était entre eux et ce village un état de guerre continuelle et larvée, entretenue par des escarmouches et des tracasseries répétées, provoquant de temps à autre une bataille (*amennour*) sanglante pour en diminuer la fréquence ou l'intensité.

La seule force de Taguemount-Azouz n'aurait certes pas suffi à venir à bout de tels ennemis, surtout lorsque, s'unissant entre eux, ils lui déclaraient une guerre (*lfetna*) sans merci. Aussi bien, ce village, comme les autres, eut ses alliés. On peut lui appliquer ce dicton directement attribué à tout homme en pays kabyle : le village (litt. l'homme) qui n'a pas d'amis n'est pas digne de ce nom ; le village qui n'a pas d'ennemis n'en est pas plus digne.

La confédération des At-Aïssi, on vient de le voir, était donc constituée en temps normal de tribus rivales, véritables frères ennemis, toujours séparés par leurs intérêts personnels, mais

toujours unis également en face de l'ennemi commun, l'envahisseur étranger. Car "ton frère est ton frère : que l'amitié ne te le fasse pas oublier". Par contre l'union au sein de la tribu des At-Mahmoud joua à plein. Elle comprenait plusieurs villages dont les plus importants étaient Taguemount-Azouz, Tizi-Hibel et Taourirt-Moussa. A titre de rappel, deux des agglomérations de cette tribu, trop éloignées pour être efficacement défendues, furent vendues aux voisins et, du prix de leur vente, on acheta une *timechret* pour les villages restants. Ce furent Taguemount-Lejdid, cédé aux Ouadhias, et Tala Khlil cédé aux At-Douala. Taguemount-Azouz devint au cours des temps la capitale des At-Mahmoud, capitale incontestée sinon toujours acceptée. Tizi-Hibel prit ombrage de cette puissance et n'hésita pas à frustrer son rival d'une aide fort utile. Cela arriva au cours de la lutte livrée aux Ouadhias.

Une autre alliance eut sa place dans les luttes livrées par Taguemount-Azouz, moins peut-être pour lui procurer de l'aide que pour lui en faire donner, celle des *çofs*. Le village était réparti en quatre *çofs* groupés deux par deux : d'une part les At-Chemloul et les At-Ouqerrou, d'autre part les At-Mâmmar et les At-Abd-Leqwi. Ces deux groupements eurent sans doute à porter secours aux *çofs* qui, dans les autres agglomérations de la tribu, leur étaient respectivement rattachés. Ainsi à Taourirt-Moussa le *çof* des At-Nâman marchait avec celui des At-Chemloul, alors que celui des At-Lârbi allait de pair avec les At-Mâmmar.

Enfin, il y avait les alliés lointains qui prenaient fait et cause pour vous en cas de conflit généralisé ou en cas de dispute sur un marché, terrain commun entre les tribus. Ceux de Taguemount-Azouz étaient les At-Zmenzer, les At-Sedqa, les Iflissen et les At-Yiraten. L'aide apportée par les At-Aïssi à ces derniers leur valut un privilège, celui de jouir des bénéfices du marché de cette tribu une fois sur quatre. Le dicton suivant, plus que l'usage qui en fut fait, semble-t-il, en rappelle l'existence : At-Aïssi ont droit au quart (des bénéfices du marché) des At-Yiraten.

Les luttes que Taguemount eut à soutenir furent celles d'un village en montagne kabyle, toujours en état d'alerte pour faire respecter ses droits de tous ordres, propriétés de terrains, libre accès aux marchés communs, ou pour venger son honneur outragé. Et il ne fallait pas grand'chose. On se battit également pour venir en aide aux alliés. Il est à noter, à la louange du village, qu'il n'entreprit jamais de guerre de conquête. Il combattit parce qu'il devait le faire et, la lutte terminée, on retournait chez soi.

Pour constituer cette histoire, nous ne disposons pas de chroniques, mais uniquement de souvenirs de familles, et encore pas de toutes, racontant les exploits de tel ou tel de leurs ancêtres. Certains jouirent d'ailleurs d'un prestige de héros national : tels furent Lewnis At-Azzouz, Elhadj Ali Ou-Daybech et Sâid At Si Ali. On aurait aimé pouvoir utiliser ces souvenirs pour aboutir à une datation des faits rapportés. On aurait aimé surtout profiter de notes pieusement recueillies par des chercheurs avides de connaître le passé de leur petite patrie. Il y en eut, ici comme ailleurs. Mais leurs notes inédites périrent et furent enfouies avec eux.

Parmi les tribus ennemies dont les At-Mahmoud étaient entourés, il en est une qui mérite une place à part, celle des At-Ameur Ou-Fayed, appartenant comme eux et les At-Douala, leurs alliés, à la grande confédération des At-Aïssi. Si l'ardeur combative des At-Douala fut sérieusement réfrénée par l'influence, tantôt belliqueuse, tantôt implorante, des marabouts d'Aït-Bou-Yahia, les At-Ameur Ou-Fayed, par contre, mirent dans la lutte le plus grand acharnement. Ils s'y livrèrent avec toute la fougue "du cheval du plateau des At-Aïssi" que la bénédiction de Sidi Ali Bou-Nab leur avait accordée. A maintes reprises, ils firent courir les plus grands dangers à Taguemount-Azouz, bastion avancé des At-Mahmoud. Pour résister efficacement à leurs attaques et barrer la route à leurs incursions, ce village dut creuser des tranchées et même bâtir une mosquée forteresse dite "Eldjamâ Ttizi Asker". On en voit encore les ruines au-dessus de la mairie. En des temps encore plus rapprochés, elle servit également à décourager les At-

Qasi venus en ce lieu prélever l'impôt. Nul doute que, pour occuper tranchées et forteresse, on dut avoir recours aux vigiles déjà mentionnés. Cette utilisation, mieux que les corvées de village, justifia leur appellation de *tiâssasin*, gardes.

Quelles furent les raisons qui provoquèrent et entretinrent cet antagonisme acharné des At-Ameur Ou-Fayed contre les At-Mahmoud ? En premier lieu, les sempiternelles querelles à propos des limites de terrains. On peut ajouter à cela, sans crainte de se tromper, une bonne dose de jalousie envers la puissance croissante de Taguemount-Azouz. Car on aime par-dessus tout en Kabylie l'égalité. "Seigneur, mon maître, accorde-moi seulement d'être comme les autres". "Fût-ce dans la misère", ajoute un autre dicton, "car la misère partagée devient une joie."

La lutte entre les deux tribus ennemies se cristallisa autour de leurs capitales respectives, Taguemount-Azouz pour les At-Mahmoud et Taguemount-Oukerrouch pour les At-Ameur Ou-Fayed. Cette dernière est située à l'extrémité sud de la tribu, assez à l'écart des villages qui la composent. Cet éloignement allait jouer plutôt en faveur des At-Mahmoud. En effet, ils purent l'attaquer en passant par les champs, sans avoir à redouter d'être pris à revers, sans avoir aussi à craindre de rencontrer, sur le sentier de la guerre, les marabouts apaisants des At-Bou-Yahia.

Malgré de sérieux revers, Taguemount-Azouz finit par l'emporter. Selon la légende, elle dut sa victoire à l'intervention miraculeuse de Sidi Ali Bounab, son saint protecteur, et plus encore à la bénédiction par laquelle il l'avait fait "le mors" capable de maîtriser l'impétuosité "de cheval des At-Aïssi". De son côté, la tradition rapporte que le triomphe définitif fut obtenu grâce à la ruse d'un guerrier du village. S'étant travesti en bûcheron vendeur de bois, il pénétra dans Taguemount-Oukerrouch, en étudia soigneusement les défenses et guida l'assaut final.

Voici maintenant l'un ou l'autre récit des combats qui mirent aux prises At-Mahmoud et At Ameur Ou-Fayed. On y joindra le récit du mauvais tour imaginé par une femme de Taguemount-Oukerrouch pour attiser l'animosité entre les deux tribus. Est-ce

une version déformée du rôle joué par Yamina Tchâlalt dans la guerre entre les Ouadhias et les At-Mahmoud ou bien un épisode distinct ? Les deux choses sont possibles et de simples présomptions, à défaut d'autres informations, ne peuvent suffire à résoudre ce problème.

Faute de détails, on ne peut que mentionner l'expédition punitive organisée par les gens de Taguemount-Azouz pour venger l'assassinat de Jeddi Mh'end Ou-Sâdoun et de Sidi Ameer Ou-Taleb, son compagnon, par les At-Ameer Ou-Fayed. Le combat se livra sur la Colline des At-Châban au lieu dit de Takerroucht l-lahlou. Les criminels laissèrent quarante-cinq des leurs sur le terrain.

### Sept ans de guerre avec les Ouadhias

La lutte entre les At-Mahmoud et les Ouadhias est de loin celle sur laquelle on possède le plus de détails. Sans doute parce que sa phase la plus importante se situe à une date relativement récente. En effet, ces deux tribus ont eu leur Guerre de Sept ans, guerre extrêmement meurtrière qui ne prit fin qu'avec "l'arrivée des Français dans leur pays". Elle éclata à cause d'une femme, Yamina Techâlalt ; elle fit s'entretuer les villages des deux tribus ennemies et, de plus alliés respectifs. Ces précisions, assez inhabituelles, pour les légendaires souvenirs de familles, ne laissent pas de soulever de nombreuses difficultés. Il faut s'y arrêter, au moins pour les signaler sinon pour les résoudre.

La première est comme toujours celle des dates. Rien d'étonnant à cela, malgré la difficulté des faits. Hanoteau, dans ses *Poésies Populaires de la Kabylie* (Paris, Imprimerie Impériale, 1867) raconte la mort de El-Hadj Ismaïl, caïd turc de Bordj-Sebaou, et fait à ce sujet la remarque suivante : *Elle est un des événements qui ont eu le plus de retentissement dans le pays kabyle pendant la domination turque. Bien que cette scène de meurtre ne remonte pas à plus de quarante ans, il ne m'a pas été*

*possible d'en déterminer la date d'une manière précise (op. cit., p. 454).*

Cette guerre de sept ans est donc à dater en fonction "de l'arrivée des Français", époque à laquelle elle prit fin. Cet événement fut d'une telle importance que non seulement il coïncida avec l'arrêt de cette guerre, mais que bien plus il le provoqua. Il s'agit évidemment de la conquête par les Français. Encore faut-il préciser. Sans doute, comme en des circonstances identiques au cours de la lutte des Turcs contre les Espagnols, le débarquement de Sidi Ferruch mobilisa contre l'envahisseur étranger des combattants de toute l'Algérie. Les tribus kabyles ne furent pas en retard et envoyèrent à elles seules un contingent de 16.000 à 18.000 hommes (Ch.-A. Julien, *l'Histoire de l'Algérie contemporaine : la conquête et les débuts de la colonisation*, P.U.F, 1964, p. 52). Mais leur indépendance et leurs qanouns séculaires n'eurent guère à souffrir de cette invasion. La vie continua avec ses luttes intestines. Ce ne fut que bien plus tard que se produisit "l'arrivée des Français dans leur pays" lorsqu'ils résolurent de soumettre la Kabylie soulevée par Bou-Baghla (v. Commandant Robin, *Histoire du Chérif Bou-Baghla*, Alger, Jourdan, 1884). Alors seulement les tribus ennemies se retrouvèrent unies et combattirent avec un égal courage. Ainsi en fut-il pour les At-Mahmoud et les Ouadhias : on les retrouve cités côte à côte dans un rapport du 15 septembre 1851 établi par le capitaine du génie Péchot. Cet officier, chef du bureau arabe subdivisionnaire d'Alger, *avait reçu mission de parcourir les tribus kabyles pour contrebalancer le mauvais effet produit par les intrigues de Bou-Baghla*. Dans le rapport précité, il donne la liste des tribus en révolte ou complètement ébranlées : ce sont les Maatkas, Beni-Khelifa, Betrouna, Zmenzer, Beni Abd-el-Moumen, Aït-Ameur ou Faït, Beni-Douala, Beni-Mahmoud, Ouadhias... (Pour tout ce passage se référer au Commandant Robin. *op. cit.*, pp. 72-73 et 91-92.) Il y aurait tout un chapitre à écrire sur la lutte des At-Mahmoud (et de Taguemount-Azouz) contre les Français. On ne citera ici qu'une poésie recueillie par HANOTEAU sur

l'Insurrection de 1856 : L'attaque de Dra-el-Mizan, *Poésies Populaires de la Kabylie*, (pp. 82 sq.).

On pourrait donc situer cette guerre entre 1847 et 1857. Mais les héros qui se sont distingués au cours de la lutte des At-Mahmoud contre les Ouadhias, arrière-grands-pères ou arrière-arrière-grands-pères dont certaines familles de Taguemount-Azouz sont fières à juste titre, ne sauraient tous avoir place dans ce court intervalle de temps ; ils le débordent, parfois largement, par une extrémité ou par l'autre. Que conclure de cela ? Le chiffre sept donné comme durée de la guerre serait-il purement symbolique ? Il semble préférable de lui reconnaître une valeur historique et de voir dans cette guerre un épisode plus marquant des luttes endémiques que se livrèrent au cours de siècles passés les deux tribus rivales. Ils avaient ample matière à disputes dans la proximité de leurs terrains, non encore délimités par une frontière naturelle, oued ou torrent. On raconte même que les Ouadhias prenaient un malin plaisir à effrayer les At-Aïssi, en faisant paître dans leur voisinage leurs chèvres, bêtes énormes et belliqueuses. De là serait né le dicton quelque peu hyperbolique : "Une chèvre peut jeter à terre un homme des At-Aïssi."

Une deuxième difficulté, plus grande encore, vient de "l'histoire de femme" qui provoqua la guerre entre At-Mahmoud et Ouadhias. Cette femme était appelée Yamina Tchâlalt (Yamina, fille d'une femme des At-Châlal). Qui était-elle et que fit-elle pour que les deux tribus en arrivent à s'entretuer si féroce-ment ? Les versions sont aussi nombreuses que divergentes. On dirait que les narrateurs ont puisé à la même source de détails, en ont pris certains et les ont agencés au gré de leur caprice pour en faire le récit de l'aventure de Yamina. Une telle divergence s'explique par l'usure de la répétition, mais cela ne suffit pas. Il faut y ajouter la discrétion et la pudeur, requises en pays kabyle, pour traiter d'un sujet aussi scabreux. On va tenter maintenant de faire une synthèse des versions recueillies dans un seul des camps ennemis, à Taguemount-Azouz et à Tizi-Hibel, patrie de Yamina Tchâlalt.

Elle serait en effet, originaire d'Agouni-Arous, hameau de Tizi-Hibel. La personnalité véritable de cette femme est assez difficile à établir : rapporteuse incorrigible ? beauté fatale et facile ? Toujours est-il que sa langue ou ses charmes devaient lui attirer les pires ennuis et mettre aux prises deux tribus voisines dans une guerre acharnée.

Pour certains, de beaucoup les moins nombreux, Yamina aurait été mariée aux Ouadhias. On montre bien dans cette tribu, au village d'Aït-Chelala, la maison de Yamina At-Châlal (ou Tachâlalt ?). Mais on l'appelle "la folle", appellation qui fait hésiter à la confondre avec l'héroïne de la Guerre des Sept Ans. Mariée aux Ouadhias, elle profite de la double appartenance que lui conférait cette alliance pour rapporter successivement dans chacun des camps les propos belliqueux tenus par l'autre contre lui. Selon une version, son inconduite aux Ouadhias aurait obligé les gens à la chasser et à la ramener chez les siens après l'avoir déshonorée.

Mais pour la majorité des informateurs, Yamina ne serait allée aux Ouadhias qu'enlevée par un ou plusieurs jeunes gens séduits par sa beauté. Ils auraient cependant allégué d'un prétexte pour justifier leur conduite : vengeance de l'insulte qu'elle aurait faite à l'un d'eux ? vol d'olives qu'elle aurait commis dans un de leurs champs ? On se bornera à citer deux récits divergents de ce deuxième groupe de versions : Yamina enlevée par les Ouadhias.

Dès le début de cette guerre, les deux adversaires allaient se battre avec le même acharnement implacable. De part et d'autre, on aurait été ulcéré par les pourparlers inutiles engagés pour essayer de l'éviter. Les Ouadhias prenaient pour une grave insulte le refus de pardon que leur opposèrent les At-Mahmoud entraînés par Taguemount-Azouz. Les At-Mahmoud, de leur côté, sentaient confusément que leur entêtement ne se justifiait pas parfaitement, même pour venger leur honneur outragé. Si les Ouadhias leur avaient fait injure en volant une de leurs femmes, eux-mêmes avaient fait injure à Dieu en refusant le pardon qu'ils sollicitaient.

A la première rencontre, qui se déroula dans les bas-fonds, aux confins des deux tribus, on laissa de part et d'autre de nombreux morts sur le terrain, morts dont le sang criait vengeance à son tour. On se montra donc cruel pour les blessés, inflexible envers les prisonniers ou les traîtres. On pendait ces malheureux à un chêne encore visible sur le territoire de Tizi-Hibel. On connaît les noms des nombreux héros morts au champ d'honneur ; mais combien plus nombreux les combattants anonymes qui tombèrent en faisant leur devoir. Telle famille de Taguemount-Azouz se glorifie d'avoir perdu sept de ses membres les plus valeureux au cours de cette lutte. Lorsqu'elle prit fin, elle se soldait par un bilan commun de soixante-quinze morts.

L'acharnement des familles ne fut pas moins grand. La proximité des champs de bataille entre les deux tribus voisines leur facilita leur rôle d'excitatrices des combattants : youyous d'encouragement pour les guerriers désireux de briller à leurs yeux, lamentations lorsque l'un d'eux venait à tomber. On raconte à ce sujet une anecdote assez piquante. Alors que s'achevait un combat particulièrement sanglant, les femmes se lamentaient aux abords du village de Taguemount-Azouz. Un homme vint à passer, vieillard trop âgé pour prendre une part efficace à la lutte. Bien au courant de la bonne dose de conformisme contenue dans ces manifestations bruyantes, il s'adressa à elles et dit : "Inutile de vous lamenter toutes ainsi. Il en est parmi vous qui savent très bien que leur homme leur reviendra tout à l'heure. Lion rugissant à la maison, mais lapin craintif au combat, il ne s'exposera pas au danger de perdre la vie."

Les tentatives de conciliation pour mettre fin à cette lutte sans merci ne manquèrent pas, et de tous ordres. Intervention des marabouts, pacificateurs attitrés ; délégation de notables envoyés pour négocier. Rien n'y fit : tant que le nombre des morts ne serait pas égal de part et d'autre, les combats devraient continuer. On signale même une démarche assez curieuse des Ouadhias. Ayant remarqué les ravages que faisaient dans leurs rangs Lounis At-Azouz, guerrier courageux et tireur dont les coups faisaient

mouche, ils demandèrent qu'on le leur cédât en *asfel*, victime propitiatoire, moyennant quoi ils cesseraient la lutte à tout jamais. (On ajoute parfois le nom d'un héros, Mohand Lârbi Ou-Daybech.) La réponse, malgré le dévouement des victimes exigées, fut ce qu'elle devait être, un refus catégorique du village sanctionné par un redoublement d'ardeur au combat.

La guerre dura sept années avec ses alternatives de succès et de revers pour chaque camp. Taguemount-Azouz finit par l'emporter, mais à plusieurs reprises son existence fut mise en danger. Les Ouadhias firent de profondes incursions dans son territoire. Une fois ou l'autre, ils approchèrent jusqu'aux environs immédiats du village. Ce fut le cas lorsque Tizi-Hibel, fatigué de cette lutte sans merci, négocia une paix séparée. On dut multiplier les travaux de défense : tranchées et postes de guet tenus sans doute par des vigiles. A l'habileté manœuvrière, on ajouta la ruse. Celle-ci par exemple : il est de coutume, en Kabylie, de prévenir les villages voisins, fussent-ils ennemis, des décès survenus dans la population, notamment ceux qui ont quelques liens de parenté avec le défunt. Les Ouadhias venaient donc, eux aussi, présenter leurs condoléances et assister aux obsèques d'un mort, même tué par eux au combat. Afin de les décourager, on imagina le stratagème suivant. On postait, le long du trajet qu'ils devaient suivre en pénétrant dans le territoire ennemi, des groupes de jeunes gens ne semblant avoir d'autre préoccupation que de s'amuser sans aucune crainte. Au fur et à mesure que les Ouadhias avançaient, les petits groupes se repliaient en hâte et allaient occuper un autre point du parcours. Les ennemis rencontraient donc, tout au long de leur chemin, de jeunes hommes vigoureux, respirant la certitude d'être les plus forts puisque les plus nombreux. Ils revenaient donc chez eux assez démoralisés d'avoir un tel adversaire en face d'eux.

Avant d'achever ce chapitre de la Guerre des Sept Ans, il faut dire un mot de la participation de Taguemount-Lejdid à la lutte soutenue par les Ouadhias, sa tribu d'adoption, contre les At-Mahmoud, sa tribu d'origine. Ce village, fondé par une colonie des

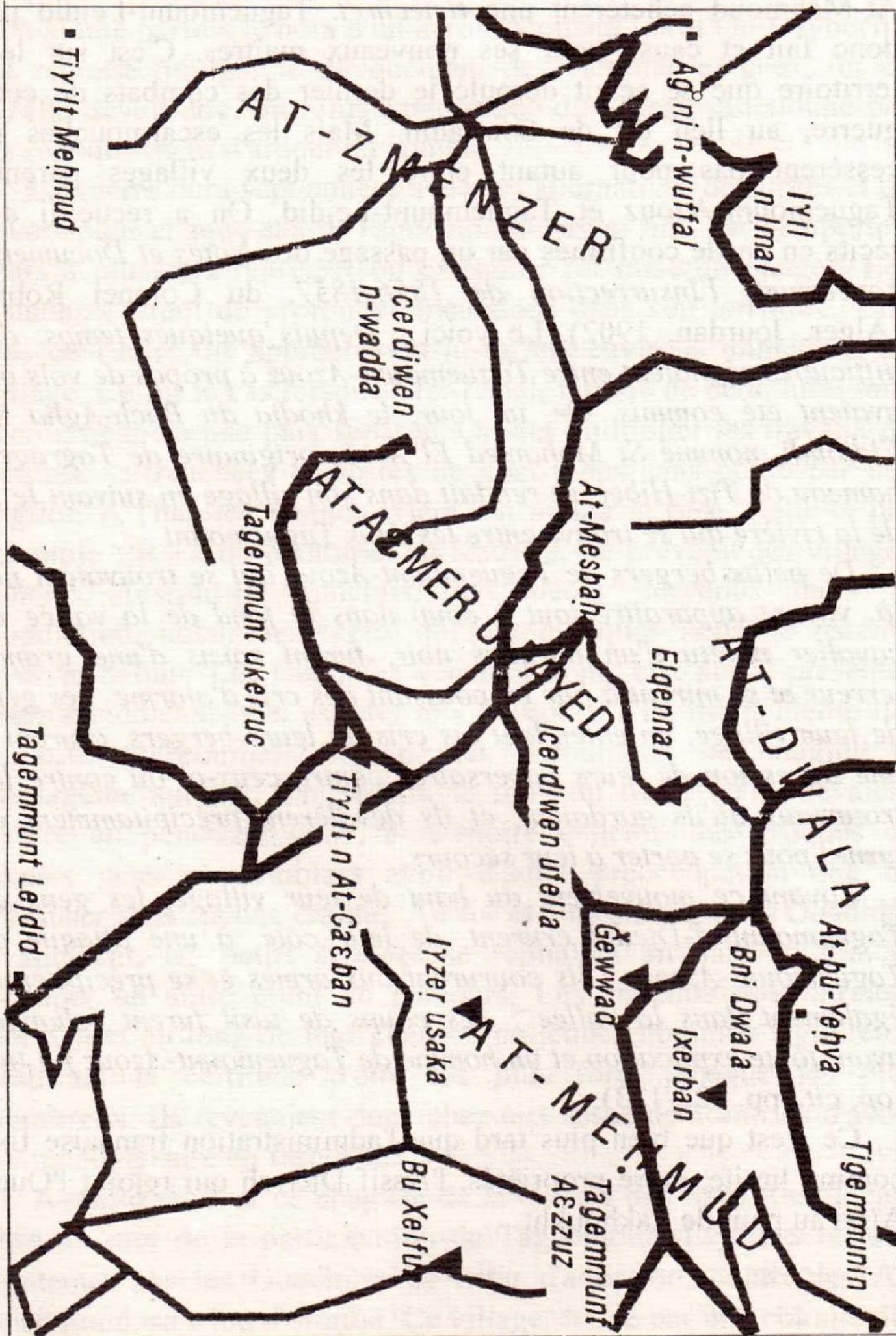
gens de Taguemount-Azouz envoyée par Sidi Lhadj Ou-Zeggane, fut par la suite "vendu" aux Ouadhias et, du prix de la vente, les At-Mahmoud achetèrent une *timechret*. Taguemount-Lejdid prit donc fait et cause pour ses nouveaux maîtres. C'est sur leur territoire que se serait déroulé le dernier des combats de cette guerre, au lieu dit de Souffadin. Mais les escarmouches ne cessèrent pas pour autant entre les deux villages parents, Taguemount-Azouz et Taguemount-Lejdid. On a recueilli des récits en partie confirmés par un passage des *Notes et Documents concernant l'Insurrection de 1856-1857*, du Colonel Robin, (Alger, Jourdan, 1902). Le voici : *Depuis quelques temps, des difficultés régnaient entre Taguemount-Azouz à propos de vols qui avaient été commis. Or, un jour, le khodja du Bach-Agha Si-Eldjoudi, nommé Si Mohamed El Arab, originaire de Tagragra, hameau de Tizi-Hibel, se rendait dans son village en suivant le lit de la rivière qui se trouve entre les deux Taguemount.*

*De petits bergers de Taguemount-Azouz qui se trouvaient par là, voyant apparaître tout à coup dans le fond de la vallée un cavalier revêtu d'un burnous noir, furent saisis d'une grande terreur et se mirent à fuir en poussant des cris d'alarme. Les gens de leur village, en entendant les cris de leurs bergers, crurent à une agression de leurs adversaires contre ceux-ci ou contre les troupeaux qu'ils gardaient, et ils dévalèrent précipitamment en armes pour se porter à leur secours.*

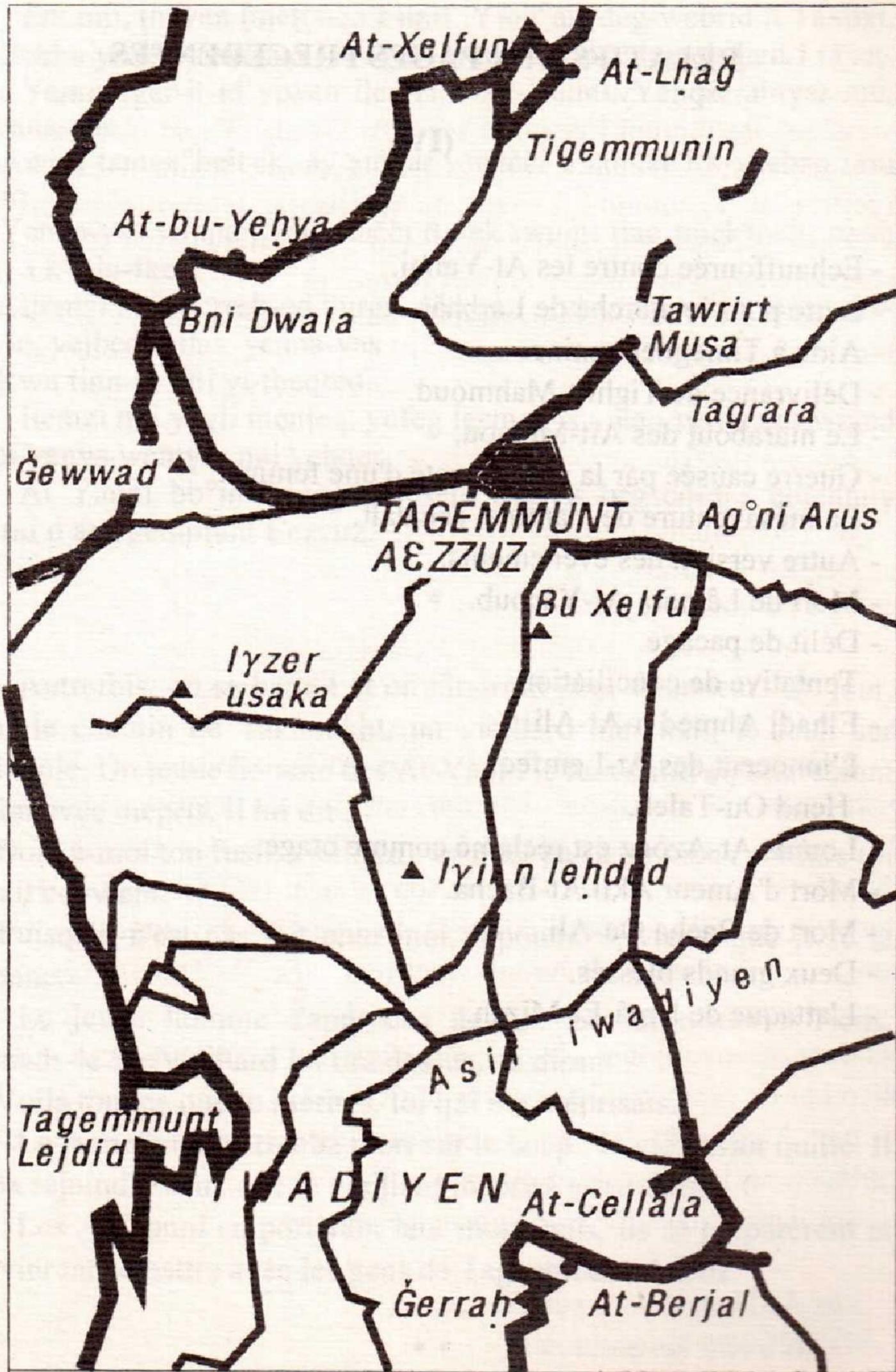
*Voyant ce mouvement du haut de leur village, les gens de Taguemount-el-Djedid crurent, de leur côté, à une attaque de Taguemount-Azouz : ils coururent aux armes et se précipitèrent également dans la vallée : des coups de fusil furent échangés avant toute explication et un homme de Taguemount-Azouz fut tué. (op. cit., pp. 122-123).*

Ce n'est que bien plus tard que l'administration française fixa comme limite, entre propriétés, l'Assif Djerrah qui rejoint l'Oued Aïssi au pont de Takhoukht.

LES CHAMPS DE BATAILLE DE L'OUEST



### LES CHAMPS DE BATAILLES AVEC LES OUADHIAS



LES CHAMPS DE BATAILLES AVEC LES OUAHDIAS

## TEXTES KABYLES

### RELATIFS AUX PAGES PRECEDENTES

(IV)

- Echauffourée contre les At-Yanni.
- Lutte pour le marché de Larbaâ.
- Aide à Timeguenounine.
- Délivrance de Tighilt-Mahmoud.
- Le marabout des Aït-Meraou,
- Guerre causée par la méchanceté d'une femme.
- La mésaventure de Yamina-Tchâlalt.
- Autre version des événements.
- Mort de Lâmara At-Yâcoub.
- Délit de pacage.
- Tentative de conciliation.
- Elhadj Ahmed n-At-Ali.
- L'innocent des At-Lemfeq.
- Hend Ou-Taleb,
- Lounis At-Azouz est réclamé comme otage.
- Mort d'Ameur Akli At-Bacha.
- Mort de Bacha Ou-Ali.
- Deux grands blessés.
- L'attaque de Draâ-El-Mizan.

### Echauffourée contre les At-Yanni

Zik nni, tñayen tmeṭṭaten f nnif. Yibb°as, deg-webrid n Taxuxt, a ilehḥu yiwen n-wemyar n Tgemmunt-Eezzuz, tamek°helt f tayeṭ-is. Yemmuger-it-id yiwen ilemzi n At-Yanni. Yeḥqer amyār nni, yenna-yas :

- Awi-d tamek°helt-ik, ay amyār : mačči d amyār i k-yečban umi tlaq.

- Yenna-yas winna : lmi mačči d nek iwumi tlaq tmek°helt, rwah ihi a k-ṭ-in-fkey.

Ilemzi nni iquerreb-ed yures. Akken i s-yenna wemyār nni : Ax-iṭ-in, yejbed fellas, yenna-yas :

- Rwu tinn-ik imi yi-ṭheqred.

Ilemzi nni yeyli menteq, yufeg leemeṛ-is : atan yerna yer wigad nni yenya wemyār nni yeḥqer.

At Yanni bb°in lmeḡget nnsen, uyalen beḡsen-d s amennuy nitni d at Tgemmunt Eezzuz.

\*

Autrefois, on se battait et on mourrait pour l'honneur. Un jour, sur le chemin de Takhoukht, un vieillard marchait, le fusil sur l'épaule. Un jeune homme des At-Yanni le rencontra et, s'adressant à lui avec mépris, il lui dit :

- Donne-moi ton fusil, vieillard : ce n'est pas à un vieux comme toi qu'il convient.

- Puisqu'il n'est pas fait pour moi, répondit-il, viens, que je te le donne.

Le jeune homme s'approcha de lui. En lui disant : Tiens, prends-le ! le vieillard lui tira dessus, en disant :

- Voilà tout ce que tu mérites, toi qui me méprisais.

Le jeune homme tomba mort sur le coup : la vie l'avait quitté. Il alla rejoindre ceux que le vieillard méprisé avait tués.

Les At-Yanni emportèrent leur mort, puis, ils se préparèrent et revinrent se battre avec les gens de Taguemount-Azouz.

\*\*

### Lutte pour le marché de Larbaâ

Zik nni, ttemceččawen At Meħmud d At Dwala f ssuq n Larebea. Yibb°as, yekker umennuy di ssuq : yennuy yiwen n-wergaz n Tgemmunt Eezzuz d kra n At Dwala. Yuyal isawl-asen i at taddart-is. Zedmen-d mmerzen di Teebuct, ṭtama n Larebea. Syelben at Tgemmunt Eezzuz f At Dwala, tebeen-ten armi d ixxamen. Hebsen-ten xemsettaç n yum : haça tilawin ma ffyent-ed a d-awint aman ney isyaren i warraw nnsent.

Uyalen At Dwala semmeħn-asen ssuq i at Tgemmunt Eezzuz. F umerzi yagi, ġġan-d asefru yagi :

At Dwala d Ifayeh,  
Tezzun tteffah,  
Teggen Imul deg berquqen.  
At Tgemmunt Eezzuz d lqareh,  
Begsen s iserbah :  
Si Teebuct i d-uzzafen.

\*

Autrefois, les At-Mahmoud et les At-Douala étaient en lutte pour le marché de Larbaâ. Un jour, une dispute éclata : un homme de Taguemount-Azouz se prit de querelle avec des gens des At-Douala. Il appela à l'aide ceux de son village. Ils foncèrent et ils se livrèrent bataille à Tâboucht, près du (marché du) mercredi. Les gens de Taguemount-Azouz battirent les At-Douala et les poursuivirent jusqu'à (leurs) maisons. Ils les y tinrent enfermés pendant quinze jours. Seules les femmes sortaient pour aller chercher de l'eau ou du bois pour les leurs.

Les At-Douala laissèrent dès lors libre accès au marché de Larbaâ pour les gens de Taguemount.

Sur cette bataille, on a composé ce couplet :

Les At-Douala sont peu courageux :  
Ils cultivent les pommiers,

Mais préfèrent les abricotiers.  
 Les gens de Taguemount-Azouz, redoutables,  
 Ont ceint leur large ceinture :  
 C'est à Tâboucht qu'a retenti le tumulte.

\* \*

### Aide à Tiguemounine

Zik nni; asmi neṭṭay d At Dwala, llan sin d lyulat n lftna, ur ssinen ara d acu i ṭ-ṭugdi : yella Seid At Si Eli yak° d Lewnis At Ezzuz. Di sin yidsen n sṣef n At Emer. Seg-wasmi d-kkren, ur mfaragen : mkul amkan anga tella rrehwa, a ten-tafed d imezwura. Akken ur ten-ṭteeqalen ara yeḍdawen, Seid At Si Eli yeṭlusu tabedeit tazegzawt : qqaren-as : isyi amellal yelsa-d lizar. Ma d Lewnis At Ezzuz, llebsa-s neṭṭa ṭ-ṭabedeit tazegg°ayt.

Ass nni, At Dwala byan ad ssufyen at Tgemmunin seg-wayla nnsen, ḥersen-ten. Ceggeen yer Tgemmunt Ezzuz akken a ten-eiwnen. Bb°den-d yer tejmeēt n-wadda, ufan nnejmaēen dinna At Mēemmer : ḥkan-asen-d a-geḍran yursen, nnan-asen :  
 - At Dwala ḥeqren-aney, ssukkusen lbatel fellaney : byan a ykksen tamurt nney. Nek°ni, ṭ-ṭarewla i d-nerwel. Tura, a k°en-yehdu Rebbi ad ay-teiwnem.

Werēad kfan ameslay, At Mēemmer reŋden leslah, ruḥen. Ṭṭun ur ceggeen ara s At Cemlul.

Imezwura degsen d Seid At Si Eli yak° d Lewnis n At Ezzuz. Wiyad werēad neṣṣfen abrid, nitni bb°den yer Tgemmunin. Nnhar kamel ur ḥbisen ara tiyita.

Armi ṭ-ṭikli ad yeyli yiṭij, yeffey-ed Seid At Si Eli, ḥuzan-t-id At Dwala, yeyli. Yuzzel yures Lewnis At Ezzuz, yufa-t yenṭerr. Yenna-yas :

- Wiyadnin ruḥen : ruḥ ula d keč : ulayyer d-teg°riḍ weḥdek, ulayyer i y-nyen di sin ; ma d nek, ur ṭeṭṭiley ara ad mmtey.

- Yenna-yas Lewnis At Ezzuz : Di leēmer ur nemfaraq, mačči tura aa nebdu. Ula d lmut ur ay-tferreq ara.

Irefd-it, yebb°i-t armi d iyzer. Akken aa yaweḍ s iyzer, ḥuzan-t-id ula d neṭṭa, yeyli yemmut.

Azekka-yen, ufan-ten at Tgemmunin. Uzzlen-d yer Tgemmunt Eezzuz, nnan-asen :

- Aṭ-ṭeddum yidney a d-tawim Seid At Si Eli yak° d Lewnis At Eezzuz : atnan deg-yeyzer.

Uyalen At Mæmmeṛ a ten-id-awin. Bb°den-d yer taddart, neṭlen-ten. Akken aa yefru lufeq, inetq-ed umeq°ran n At Mæmmeṛ, yenna-yasen :

- Aṭ-ṭrefdem leslah, a-nṛuḥ a d-nerr ṭṭar n Seid At Si Eli yak° d Lewnis At Eezzuz.

Neṭqen-d At Cemplul, nnan-asen :

- Wagi d ccy°el nnwen : mi ṭruḥem idelli, ur ay-d-tcawrem ara : tura debbret iqerra nnwen.

Azekka-yen, At Mæmmeṛ ruḥen a d-rren ṭṭar. Ma d At Cemplul, ur ddi ara.

Tella yiwet n temyart, d eemmt-is n Lewnis At Eezzuz, ijerḥ-iṭ lḥal, ṭruḥ yer tejmeēt n At Cemplul. Tufa-ten a ṭmeslayen f-wayen yedran di Tmegnunun. Tsellem fellasen, tenna-yasen :

- Šbah lxiṛ fellowen, a tajmeēt n lxiṛ. Anda yella Seid At Si Eli yak° d Lewnis At Eezzuz ?

Rran-as-d sslam, nnan-as :

- Ma d ayagi kan aa y-d-tinid, a tamyart ? Ruḥ akkin, a kem-yexzu Rebbi. Ur neḥdir i jywaḡ, ur nqettu lehwayeḡ.

Ma d At Mæmmeṛ, ur d-uyalen armi d-ran ṭṭar n Seid At Si Eli yak° d Lewnis At Eezzuz. Nyan tlata seg At Dwala. Seg-wass nni, At Si Eli d At Eezzuz ḡḡan talast, ur uyalen ad lsen llebsa tazegg°ayt ak° d llebsa tazegzawt.

\*

Autrefois, quand nous étions en lutte avec les At-Douala, il y avait deux hommes, héros de guerre, qui ne connaissaient absolument pas la peur. C'étaient Saïd At-Si Ali et Lounis At-Azzouz. Ils appartenaient tous les deux au *çof* des At-Mâmmar. Depuis leur naissance, ils ne s'étaient jamais séparés. Y avait-il un endroit où l'on se battait, on les y trouvait les premiers. Afin de n'être pas reconnus par l'ennemi, Saïd At-Si Ali mettait un gilet vert : on disait de lui : l'épervier blanc a revêtu un manteau coloré. Quant à Lounis At-Azzouz, il portait un gilet rouge.

Un jour, les At-Douala voulurent chasser les gens de Tiguemounine de leurs terrains : ils allaient les réduire à merci. Ils envoyèrent une délégation à Taguemount-Azouz pour qu'on vînt à leur aide. Ils se présentèrent à la *tajmât* du bas et y trouvèrent réuni le *çof* des At-Mâmmar. Ils leur racontèrent ce qui arrivait chez eux :

- Les At-Douala, leur dirent-ils, ne tiennent aucun compte de nous ; ils nous font toutes sortes d'ennuis ; ils essaient même de nous prendre nos terres. Nous n'avons pu que fuir. Nous vous en supplions, venez à notre aide.

Ils n'avaient pas fini de parler que les At-Mâmmar avaient saisi leurs armes et s'étaient mis en route. Ils oublièrent d'avertir les At-Chemloul.

Les premiers en route furent Saïd At-Si Ali et Lounis At-Azzouz ; leurs compagnons n'étaient pas encore à mi-chemin qu'ils étaient à Tiguemounine. De toute la journée on ne cessa de tirer.

Quand le soleil fut à son déclin, Saïd At-Si Ali sortit. Les At-Douala le touchèrent : il tomba. Lounis At-Azzouz courut vers lui et le trouva en piteux état. Saïd lui dit :

- Les autres sont partis : va-t'en toi aussi : inutile de rester ici tout seul, inutile de nous faire tuer tous les deux. Pour moi, je sais que je vais mourir.

Lounis lui répondit :

- Nous ne nous sommes jamais quittés : ce n'est pas aujourd'hui que nous allons commencer. La mort elle-même ne saurait nous désunir.

Il le souleva et l'emporta jusqu'au ravin (qui sépare nos villages). Lorsqu'il y arriva, les ennemis l'atteignirent lui aussi : il tomba, mort.

- Venez avec nous transporter Saïd At-Si Ali et Lounis At-Azzouz : ils sont au bord du ravin

Les At-Mâmmar allèrent les chercher. Arrivés au village, ils les enterrèrent. La réunion allait se disperser quand un homme prit la parole pour dire :

- Prenez les armes et allons venger Saïd At-Si ali et Lounis At Azzouz.

Les At-Chemloul parlèrent alors :

- C'est votre affaire : quand vous êtes partis hier, vous ne nous avez pas consultés : débrouillez-vous maintenant.

Le lendemain, les At-Mâmmar partirent venger leurs morts, mais les At-Chemloul ne les accompagnèrent pas.

Il y avait une vieille femme, tante paternelle de Lounis At-Azzouz, qui était très affectée (par sa mort). Elle alla au lieu de réunion des At-Chemloul et les trouva parlant de ce qui était arrivé à Tiguemounine. Elle les salua et dit :

- Bonjour, assemblée d'hommes de bien. Où est donc Saïd At-Si Ali ? et Lounis At-Azzouz ?

Ils lui rendirent son salut et lui dirent :

- Est-ce tout ce que tu as à nous dire, la vieille ? Va-t'en, que Dieu te confonde ! Nous n'avons pas été invités à la noce, nous ne participerons pas aux frais du trousseau.

De leur côté, les At-Mâmmar ne revinrent qu'après avoir vengé Saïd At-Si Ali et Lounis At-Azzouz. Ils tuèrent trois hommes des At-Douala. A partir de ce jour-là, les At-Si-Ali et les At-Azzouz décidèrent de ne plus porter d'habits rouges ni d'habits verts.

\* \*

### Délivrance de Tighilt-Mahmoud

Tiyilt n At Zmenzer țnayen nitni d At Mæetqa. Heqren-ten at n Weg°ni Bbuffal. ȚȚak°ern-asen lmal. Ceggeen-d yer dagi yer xwal nnsen, nnan-asen :

- Yedra fellaney lbatel. A d-truhem ad ay-teiwnem. At Mæetqa tekksen-ay lmal, a ten-zellun, a ten-tetȚten ț-țimecrađ. Byan ad ay-awin ula d ixxamen.

Ruhen ssyagi řebæin medden, æddan Tawrirt n Musa Weemer, ffyen s asif n Tewrirt, ulin armi d Camlal. Ulin Camlal Iřesnawen, kecmen yer Tiyilt n At Zmenzer deg-yiđ. Ufan sekk°ren-d

tibbura : wten-asen tibbura : nitni ġeelen d iɛdawen i sen-d-yekkatn : nnan-asen:

- Wi a d-yekkatn ?

- Nnan-asen At Meħmud : Ur ttag<sup>o</sup>adut : nek<sup>o</sup>ni d At Meħmud.

Ldin-asen tibbura, bdan a sen-tnawalen. At Meħmud ččan swan. Delben-asen i at Tiyilt tilwahin t-tgelzyam, nnan-asen :

- Ad ay-temlem lesla anga ttruhun at Meeta tawin-awen lmal.

Ddan yidsen, sneeten-asen leslawi deg-waydeg i sen-ttak<sup>o</sup>ren lmal. At Meħmud yzan dinna sin lexrud. Armi ten-kfan, rran tilwahin t-tgelzyam. Nitni qqimen : eecrin degsen ad qqimen di lxrud amezwaru, eecrin di lxrud aneggaru. Mcawaren ur kkatn ara igad yellan di lxrud amezwaru hacama nnan-asen igad yellan di lxrud aneggaru : newged, neemer timk<sup>o</sup>ehlin.

Ffren dinna s temk<sup>o</sup>ehlin nnsen, qurcen. Meegganen garasen, nnan-as :

- Atta tezrut adi, win aa yewten, yeffey lewgeh si tezrut akkinna, a t-negg di lexda. Alamma tefka tezrut yer dagi, wtet-as.

- Nnan-as : Yirbeh.

A-geqqimen, armi yuli wass ; sšbeh, akken d-kkren at Meeta, walan-d lmal yeksan di lesla. Uzzlen-d ad awin lmal nni.

Iruh-ed yiwen degsen, yettusemma d yiwen deg meq<sup>o</sup>ranen nnsen, yenna-yasen :

- Qqimet dagi.

Yeğga-ten dinna, netta iruh-ed. Yebb<sup>o</sup>ed yer tezrut nni, immuqel yer dagi, immuqel yer dadi. At Meħmud i-yellan di lexrud ur t-witen ara. Yuyal yenna-yasen i at Meeta :

- Yyaw, ulac ula d yiwen.

Ruhen-d a d-lehhun. Yezwar-asen winna armi ten-id-tefka tezrut nni. At Meħmud ylin degsen s rras : mkul yiwen yenya winn-is. Wigad a d-kkatn, wiyad a ttemmiren timk<sup>o</sup>ehlin nnsen... armi t-tameddit. Atas i-yemmuten seg At Meeta : bdan a twexxiren yer deffir.

Yiwen n taddart nney, isem-is Emer n At Lhağ Hmed, yesdall-ed aqerru-s akka si lxrud. Yewt-it-id yiwen seg at Meeta, yenya-t. Rran-t yer dixel n lxrud nni, sersen-t din, yeqqim yemmut.

Akken walan at Meeta ulac tiyita, uyalen ad refden lmeegtin nnsen. Yuyal inetq-ed yiwen degsen, yenna-yasen i wigad yellan di lexrud :

- A k°en-yehdu Rabbi, ad ay-tinim lbarud agi, wi t-ilan? Nefhem mačči d at Tiyilt i y-d-yekkatén assa : wagi d amennuy n At Meh̄mud.

Rran-asen, nnan-asen :

- Aqlak°en-id, nek°ni d At Meh̄mud. Tiyilt agi, nney. Tekksem-ay sser : tetṭak°rem-asen lmal, a ten-tzellum ṭ-ṭimecraḍ, a ten-tteṭtem di lbaṭel. Assagi, d nek°ni i k°en-yennuyen. Ma tebyam an-neḥbes, dayen ; ney ma tebyam a-nkemmel ?

- Rran-asen-d : Berka. An-nejmeē imejraḥ d lmeḡḡtin nney.

Asmi ruḥen At Meētqa, refden-d at taddart nney Emer n At Lḥaḡ, bb°in-t-id armi d-bb°den ar ṭṭama n Tiyilt. D abrid nney, d abrid ameq°ran. Sersen-d lmeḡḡet nni. Ula ansi t-id-sceddin : ulac ansi aa t-awin. Ur ṭceddin ara At Emer-U-Fayed, d iedawen. A t-awin yidsen ansi i d-ceddan? Yebeed lḥal.

Yuyal icedda-d yiwen, d agawaw : yebb°i-d tadut. Nnan-as :

- Ansi-k ?

- Yenna-yasen : D agawaw.

- Acu akka d-tebb°id ?

- Yenna-yasen : Ṭ-ṭadut.

- Nnan-as : Ad ay-tawid lmeḡḡet nney yer Tgemmunt Ezzuz.

- Yenna-yasen : Aqlak°en-id ad iyi-ṭṭfen wigad yer zdat : a d-ffyen idammen ney kra n lḥaḡa, ad iyi-ṭṭfen.

- Nnan-as : Ndemn-ik, ur iderru yidek acemma. A t-tawid alamma ṭ-Ṭagemmunt Ezzuz, yer wemkan n Tizi Eesker : mi tebb°ded yer dinna, ma ṭ-ṭamettut, ceggee-ṭ, ma d argaz, ceggee-t yer taddart a d-ṣubben yurek. Mi d-bb°den, in'asen : aqlak°en-id a-gellan, a-gellan. Ur nezri melmi aa n-nas deg-yid.

- Yenna-yasen : Yirbeḥ. A t-rrey deg-weclif n tadut, a t-awiy.

Iruh, yebb°ed yer taddart, icedgee yer at taddart, ṣubben-d. Armi d-sersen aclif nni n tadut, ufan lmeḡḡet d Emer n At Lḥaḡ Ḥmed, refden-t. Ma d agawaw, fkan-as lehdeyya, yuyal s axxamis.

At taddart nney i iruhen ad eiwnen at Tiyilt n At Zmenzer qqimen armi d leḡwahit n ṭṭnaṣfa n-yid. Deg-wakal n-yeedawen i d-ceddan : zegren-d l xerd, ur ten-yezri yiwen. Bb°den-d yer dagi, yer taddart, qrib ad yali wass. Taddart nni herran, n lerc n At Meh̄mud : tella Tiyilt kan ay isem-is. Seg-wass nni, uyalen semman-as Tiyilt n Meh̄mud.

\*

Tighilt des Béni-Zmenzer était autrefois en lutte avec les Maâtkas. Ils étaient en butte au mépris des habitants d'Agouni-Boufal qui volaient leur bétail. Ils envoyèrent une délégation chez nous, leurs alliés par alliance, pour dire :

- On nous fait tort : venez à notre secours : les Maâtkas volent notre bétail, l'abattent et le mangent en *timechret* ; ils voudraient même vider nos maisons.

Quarante hommes partirent d'ici. Ils passèrent par Taourirt Moussa Ou-Ameur, débouchèrent en direction de la rivière et montèrent jusqu'à Chamlal. Ils gravirent les Ihesnaouen et entrèrent à Tighilt la nuit. Ils frappèrent. Les habitants de Tighilt crurent que c'étaient leurs ennemis qui frappaient. Ils demandèrent :

- Qui frappe (ainsi) ?

Les At-Mahmoud répondirent :

- N'ayez pas peur : c'est nous les At-Mahmoud.

On leur ouvrit les portes et (les femmes) se mirent à préparer un repas. Les At-Mahmoud mangèrent et burent, puis ils demandèrent aux gens de Tighilt des pelles et des pioches :

- Vous allez, leur dirent-ils, nous indiquer l'endroit où se présentent les Maâtkas pour enlever votre bétail.

Ils les accompagnèrent et leur montrèrent les pâturages où les Maâtkas venaient voler leurs bêtes. Les At-Mahmoud y creusèrent deux tranchées. Quand ils eurent fini, ils rendirent les pelles et les pioches. Ils restèrent : vingt parmi eux devaient prendre position dans la première tranchée et vingt dans l'autre. Ils décidèrent que les hommes de la première tranchée ne tireraient pas tant que ceux de la seconde ne leur auraient pas dit : nous avons chargé nos fusils.

Ils se cachèrent là, avec leurs fusils, et se tinrent aux aguets. Ils s'étaient prévenus :

- Voyez ce rocher, là-bas : celui qui tirera sur un ennemi encore en-deçà du rocher, nous le mettrons à l'amende ; quand le rocher l'aura laissé passer, vous pouvez tirer.

- Entendu, dirent-ils.

Ils attendirent jusqu'au lever du jour. Au matin, les Maâtkas, à leur lever, aperçurent le bétail au pacage dans les champs. Ils se précipitèrent pour le dérober.

L'un d'eux s'approcha, que l'on considérait comme l'un des chefs. Il dit aux autres :

- Restez ici.

Il les laissa et s'en vint tout seul. Arrivé au rocher, il regarda à droite et à gauche. Les At-Mahmoud, postés dans les tranchées, ne tirèrent pas sur lui. Il dit aux At-Maâtkas :

- Venez : il n'y a personne.

Ils vinrent en marchant. Leur chef les précédait. Ils arrivèrent au rocher. Alors, les At-Mahmoud commencèrent à tirer sur eux : chacun abattit son homme. Tandis que les uns tiraient, les autres chargeaient leurs fusils, et ainsi jusqu'au soir. Beaucoup des Maâtkas moururent. Ils commencèrent à battre en retraite.

Un homme de notre village, nommé Ameer N-At-Elhadj, sortit la tête de la tranchée. Un homme des Maâtkas tira sur lui et le tua. On le ramena dans la tranchée et on l'y déposa. Il mourut.

Quand les Maâtkas virent qu'on ne tirait plus, ils revinrent relever leurs morts. L'un d'eux, s'adressant aux hommes de la tranchée, leur demanda :

- S'il vous plaît, dites-nous à qui nous devons ce baroud. Nous croyons comprendre que ce ne sont pas les habitants de Tighilt qui se battent aujourd'hui : cela ressemble à la manière de combat des At-Mahmoud.

- Vous avez bien, répondirent-ils, affaire aux At-Mahmoud. Tighilt est à nous. Vous nous avez déshonorés en volant leur bétail, en l'égorgeant en *timechret* et en le mangeant injustement. Aujourd'hui, c'est nous qui vous prenons à partie : si vous voulez que nous arrêtons les opérations, c'est bien ; voulez-vous que nous continuions ?

Ils répondirent :

- Assez ! nous allons relever nos blessés et nos morts.

Quand les Maâtkas furent partis, les gens de notre village prirent Ameer n-At-Elhadj Ahmed et le transportèrent jusqu'aux abords de Tighilt. C'est notre chemin, un chemin bien tracé. Ils déposèrent le mort, mais ils ne savaient pas où passer, par où l'emporter. Il n'était pas question de traverser les At-Ameer Ou-Fayed, des ennemis. L'emporter par le chemin emprunté le matin ? la distance était trop grande.

Un homme vint à passer, un Agaoua. Il transportait de la laine. Ils lui dirent :

- D'où es-tu ?
- Je suis Agaoua.
- Que transportes-tu ?
- De la laine.
- Tu vas transporter notre mort jusqu'à Taguemount-Azouz.
- Vous savez, les gens que je vais rencontrer vont m'arrêter : du sang ou autre chose va couler : ils me prendront.

Ils lui dirent :

- Nous nous en portons garants, tu n'as rien à redouter. Emporte-le jusqu'à Taguemount-Azouz, au lieu dit de Tizi-Asker : quand tu y seras arrivé, si c'est une femme (que tu rencontres), envoie-la ; si c'est un homme, envoie-le au village pour que les hommes descendent vers toi. Quand ils seront là, dis-leur ce qui est arrivé, en détail. Nous ne savons pas quand nous arriverons cette nuit.
- C'est bien, dit l'homme : je vais mettre votre mort dans une balle de laine et l'emporter.

Il partit et arriva à notre village. Il envoya prévenir les gens : ils descendirent. Lorsqu'ils eurent déchargé la balle de laine, ils constatèrent que le mort était Ameer N-At-Elhadj Ahmed.

Ils l'emportèrent ; ils firent un cadeau à l'Agaoua qui rentra chez lui.

Ceux de chez nous qui étaient allés au secours de Tighilt des Beni-Zmenzer traversèrent le territoire ennemi et passèrent par leurs retranchements sans que personne ne les vît. Ils arrivèrent ici, au village, quand le jour allait se lever. Le village délivré par eux

était de notre tribu. On l'appelait simplement Tighilt. Depuis lors, on le nomma Tighilt des At-Mahmoud.

abords de Tighilt. C'est notre chemin. un chemin bien tracé. Ils déposèrent le mort, mais ils ne savaient pas où passer. par où l'emporter. Il n'était pas question de traverser les At-Amer. Ou-  
 \*\*

### Le marabout des Aït-Meraou

Asmi tñayen At Mehmud d At Emer-U-Fayed, uyalen mmyen at taddart nney ruhen yzan lexrud, qqimen degsen, qurcen iedawen ansi aa d-kken. Armi iedda yiwen ssyagi, d amrabeḍ n Theccaḍ n At Mraw. Iṛuḥ a yetṣafar yetmetra tazart : nitni ur sein ara tazart di tmurt nnsen. Ihi iedda, uyalen ḥebesen-t, nnan-as :

- Aniwer ?

- Yenna-yasen : A-gellan, a-gellan.

Nnan-as :

- Ur tetruḥud ur tetceddid ara : at-tessufyed lexbar nney.

- Yenna-yasen : D lmuḥal. A k°en-yehdu Rebbi.

Ieerred, ieerred, nnan-as :

- D lmuḥal.

Iedda yeqqim.

Tella tqerrut ulezzaz deg-wemkan nni deg yeqqim. Alezzaz agi, ntekkes-it-id nek°ni s imeksawen : a t-id-nekkes, a t-nesseqcer, a t-nebren d izukar, netterra-t d icifad.

Iedda-d wemrabeḍ yer dinna, yekkes-ed alezzaz nni. Yettef-it a t-yesseqcar. Yesseqcer setta ig°edman. Yuyal iwala-t-id yiwen ssyadi, yetmuqul acu la ixeddem. Yemmey wemrabeḍ f wis sebea, yeddem-it-id a t-yesseqcer. Yebb°ed-ed yures winna, yenna-yas :

- Acu-t akka i txeddmed ?

- Yenna-yas : Aqlak-id kksey-d ig°edman agi, sqecrey-ten a ten-id-rrey d izukar, ḥwaḡey-ten.

- Yenna-yas : D lmuḥal.

Ruhen-d wiyadnin, nnan-as i wemrabeḍ !

- Bren truḥed.

Ibern-ed ad iṛuḥ. Ekan-as-d wini i t-id-itebreen ma ur yetbeddil ara abrid. Ieuss-it winna. Bb°den-d yeedawen, nyan sebea seg At Mehmud. Mmyen tñfen-ten, cellqen-ten yer yiwet n tasaft seg darren. Ar assa, tasaft nni qqaren-as tasaft imeellqen. Wiyad d-yeqqimen rewlén. Bb°den-d yer taddart, ufan amrabeḍ nni yezwar-

iten-id : ḥkan-asen i at taddart a-gellan, a-gellan ; sakin tṭfen amrabeḍ nni, nnan-as :

- D acu-k ? Ansi-k ?

- Yenna-yasen : Nek d amrabeḍ n Imudec leflani.

- Acu k-id-yebb°in ?

- Aqlak°en-id a tmetray tazart i warraw-iw : ur nesei ara.

- Nnan-as : D keč i ixedmen aya d uya ?

- Yenna-yasen : D nek.

- Nnan-as : Annay ! Tefkid-aney. Tura, ma yella wakken aa d-nerr tṭar, a d-nefk tazart.

- Yenna-yasen : Alamma tqblem akken aa wen-iniy.

- Nnan-as : D acu ?

- Yenna-yasen : Si ḥertadem yer ḥertadem, a d-asey, aṭ-ṭezlum timecret, yernu ad iyi-tjemcem iniyman.

- Nnan-as : Aqlay nqebli-ik.

- Yenna-yasen : Azekka begset, ad yuṭal tṭar.

Azekka-yen, reŋden at taddart nney, nyan rbeṭac seg At Emeṛ-U-Fayed.

Cerden a sen-d-ttaken iniyman seg-usegg°as ar asegg°as, xemsa ney eecra tcekkarin, akken yella usegg°as ; yernu ur zellun ara timecret ḥacama llan yemrabden n Theccat n At Mraw, ad awin snat tuna n-weksum. Teqqim d leadda armi d asegg°as iceddan, ugin a d-ruḥen, uyalen ḡ an-t.

Alors que les At-Mahmoud étaient en lutte avec les At-Ameur Ou-Fayed, les gens de notre village allèrent creuser des tranchées, s'y installèrent pour surveiller d'où viendrait l'attaque ennemie.

Survint un marabout de Tahchat des At-Meraou. Il voyageait pour mendier des figues car ils n'en ont pas dans leur pays. Il passa donc par là et on l'arrêta. On lui demanda :

- Où vas-tu ?

Il dit ce qu'il faisait. Ils lui dirent :

- Tu ne partiras pas : on ne te laissera pas passer : tu pourrais renseigner nos ennemis.

- Non, dit-il, laissez-moi passer, je vous en prie.

Il essaya (tous les moyens de les fléchir) mais ils répétaient :

- C'est impossible.

Il resta donc.

Il y avait à cet endroit une touffe de sain-bois. Nous, les bergers, nous cueillons cette plante. On la cueille, on l'épluche et on en tresse des cordelettes ; on en fait des mocassins.

Le marabout s'approcha de cette touffe et en cueillit. Il se mit à éplucher le sain-bois. Il en éplucha six tiges. Un homme le vit de loin : il le regarda faire. Le marabout saisit une septième baguette et se mit à enlever l'écorce. L'homme s'approcha et lui dit :

- Que fais-tu donc là ?

- Tu vois, répondit-il, je cueille ces baguettes, je les épluche pour faire des cordelettes : j'en ai besoin.

- Non, dit l'autre, c'est impossible.

Ses compagnons arrivèrent et dirent au marabout :

- Retourne-toi et pars.

Il fit demi-tour et s'en alla. On lui donna quelqu'un pour l'accompagner, de peur qu'il ne changeât de route : il devait le surveiller.

Les ennemis arrivèrent et tuèrent sept des At-Mahmoud. Puis, prenant leurs cadavres, ils les pendirent par les pieds à un chêne. Aujourd'hui encore on appelle ce chêne le Chêne des Pendus. Les survivants s'enfuirent. Ils arrivèrent au village et y trouvèrent le marabout arrivé avant eux. Ils racontèrent aux gens tout ce qui s'était passé. Puis, ils entreprirent le marabout : ils lui demandèrent :

- Qui es-tu ? D'où viens-tu ?

Il leur dit qu'il était marabout, de tel endroit.

- Qu'es-tu venu faire ici ?

- Vous voyez, dit-il, je mendie des figues pour mes enfants : (chez nous) nous n'en avons pas.

Ils lui demandèrent si c'était lui qui avait fait tout (ce dont ils avaient entendu parler).

- C'est moi, dit-il.

- Malheur ! dirent-ils, tu nous as perdus. Si tu vois un moyen de nous venger, nous te donnerons des figues.

- Il faut que vous acceptiez ce que je vais vous demander.
- Ils demandèrent :
- Que veux-tu ?
- A chaque Hertadem (à l'ouverture des labours), je viendrai : vous égorgeriez une *timechret*, vous me ramasserez des figues.
- Nous acceptons, dirent-ils.
- Demain, préparez-vous à la lutte et vous aurez votre vengeance.

Le lendemain, les hommes de notre village prirent les armes : ils tuèrent quatorze (hommes) des At-Ameur Ou-Fayed.

On convint donc de donner des figues chaque année aux marabouts, cinq ou six sacs, selon la récolte. De plus, on ne ferait pas cette *timechret* sans que les marabouts soient présents. Ils emportent deux parts de viande. Cette coutume resta en vigueur jusqu'à l'année dernière : ils refusèrent de venir, aussi fut-elle abandonnée.

\* \*

### Intervention de Sidi Ali-Bounab

Asmi tñayen At Meħmud d At Emeř-U-Fayed, begsen at Tgemmunt Ukerruc, ruħen yer Tgemmunt Eezzuz, ggullen a sen-d-ržen lqermud i tzeywin.

Kkren at Tgemmunt Eezzuz, bnan lğamee di Tizi-Eesker. Rran-as rebein tebrujin iqublen aedaw. Skecmen zdaxel n lğamee rebein medden: eecrin ad qarreen, eecrin ad eemmřen timk°eħlin nnsen ; mkul yiwet n tebrujt, iqure-it yiwen. Reglen-asen tabburt ; gan-asen ttaq seg-way i sen-d-ttakent tilawin lqut d waman, lbarud d rraş.

Iruħ-ed Si Eli Bunab, yufa-ten-id din :

- Ssalam elikum !
- Ssalam. Leeslama !
- Yenna-yasen : Acu akka a txeddmem ?
- Nnan-as : Aqlak-id nquree at Tgemmunt Ukerruc : ggullen ad ay-xlun, ad ay-ržen lqermud yellan yer lğamee : tura aqlay musebblin, nqure-iten.

- Yenna-yasen : Ur xedmet acemma alamma uyaley-d.  
 Iruh Sid Eli Bunab, yemmuger at Tgemmunt Ukerruc di Tmergezt. Yenna-yasen :
- Aniwer akka a tlehhum ?
  - Nnan-as : Yer Tgemmunt Ezzuz.
  - Yenna-yasen : D acu aa txedmem ?
  - Rran-as-d : A sen-nerz lqermud i tzeywin.
  - Yenna-yasen : Aqlak°en-id d leib fellawen. Tilawin, imyaren, arrac, a ten-tesfeqem, ad rewlen. Tura, a k°en-yehdu Rebbi n lealamin, aṭ-ṭuyalem.
  - Nnan-as : Ur netṭuyal ara. Neggull ad asen-nerz lqermud yellan yer lgamec.
  - Yenna-yasen : Yirbeh. Ihi, ad awen-iniy ; atenti snat tzeywin deg Xerban : ruhaw a sent-terzem lqermud : k°enwi ur thenntem, nitni ur nterren ara.
  - Nnan-as : Mdah ! D lqermud i d-idewren i lgamec.
  - Yenna-yasen : Ammar aṭ-ṭuyalem ?
  - Nnan-as : Mdah !

Armi tlata iberdan. Ugin ad uyalen. A ṭqeddimen ; netṭa yezwar-ed. Yebb°ed-ed yer Tgemmunt Ezzuz, yufa-d Imusebblin di rebein yidsen zdaxel n lgamec, ffren. Yenna-yasen :

- Ffyet-ed akka. Atan ṭ-ṭikli a d-awden at Tgemmunt Ukerruc : ffyet-ed akka : syurwen, mi teffey, ad yeffey rruḥ, yernu ad ffyent temk°ehlin ur cemmrent ara. Syursen, d aman.

Ffyen di rebein yidsen ; yezwar Sid Eli Bunab zdatsen. Rran iedawen, defren-ten armi ṭ-ṭagemmunt Ukerruc, a yellin Imeggtin d imejrah armi d din. Mi bb°den yer din, yenna-yasen Sid Eli Bunab :

- Beddet, hebsset !
- Hebsen, uyen awal-is. Netṭa yersa talast, yenna-yasen :
- Aṭtan talast n Tgemmunt Ukerruc. Win ara d-yernun si talast agi yer dagi, aṭ-ṭedru yides lmuṣiba.

Ar assa, mazal-iten bnan si talast nni akkin ; ma si talast nni yer da, ur d-uzin ara.

\*

Quand les At-Mahmoud étaient en guerre avec les At-Ameur-Ou-Fayed, les habitants de Taguemount-Oukerrouch se

préparèrent à la lutte. Ils se dirigèrent vers Taguemount-Azzouz, après avoir juré de briser les toitures de leurs maisons.

Les habitants de Taguemount-Azzouz se mirent à construire une mosquée à Tizi-Asker. Ils y firent quarante meurtrières face à l'ennemi. Ils installèrent quarante hommes à l'intérieur : vingt d'entre eux feraient le guet et les vingt autres chargeraient les fusils ; à chacune des meurtrières, un homme veillait. On boucha la porte sur eux ; on ne laissa qu'une fenêtre par laquelle les femmes leur faisaient passer nourriture, eau, poudre et balles.

Sidi Ali Bounab vint et les trouva ainsi :

- Salut sur vous !
- Sur vous aussi : soyez le bienvenu !
- Que faites-vous ainsi ?
- Tu vois : nous guettons les gens de Taguemount-Oukerrouch ; ils ont juré de nous détruire et de briser les tuiles des maisons aux alentours de la mosquée. Nous sommes sacrifiés : nous les surveillons.

Il dit :

- Ne faites rien tant que je ne suis pas de retour.

Sidi Ali Bounab s'en alla. En chemin, il rencontra les gens de Taguemount-Oukerrouch du côté de Timerguest. Il leur demanda :

- Où allez-vous donc ?
- A Taguemount-Azouz, lui répondirent-ils.
- Qu'allez-vous (y) faire ?
- Nous allons briser les toitures de (leurs) maisons.
- Ne voyez-vous pas que ce serait honteux pour vous ? Femmes, vieillards, enfants, vous allez les faire mourir de peur : ils devront s'enfuir. Que Dieu, Maître des Mondes, vous dirige ; retournez.
- Nous ne retournerons pas, dirent-ils : nous avons juré de briser les toitures aux alentours de la mosquée.
- Bon, dit-il, mais il faut que je vous dise qu'il y a là-bas, à Ikherban, deux maisons : allez donc démolir les toitures : vous ne vous serez pas parjurés et ils n'auront pas trop à souffrir.
- Point du tout, dirent-ils : ce sont les toitures qui sont proches de la mosquée.

- Allez-vous enfin repartir ?

- Non !

Il leur posa trois fois la question, mais ils refusèrent de s'en retourner. Ils continuèrent d'avancer : il les précéda. Arrivés à Taguemount, il trouva les combattants sacrifiés au nombre de quarante enfermés à l'intérieur de la mosquée. Il leur dit :

- Sortez donc : les gens de Taguemount-Oukerrouch ne vont pas tarder à arriver. Quand vous tirerez, un homme tombera mort ; bien plus, vos fusils n'auront pas à être rechargés. Quant à vos ennemis, lorsqu'ils tireront, leurs balles deviendront de l'eau.

Les quarante sortirent et Sidi Ali Bounab se mit à leur tête. Ils repoussèrent les ennemis et les poursuivirent jusqu'à Taguemount-Oukerrouch. Morts et blessés tombèrent jusque là. Quand ils arrivèrent là-bas, Sidi Ali Bounab leur dit :

- Arrêtez-vous, cessez le tir.

Lui obéissant, ils cessèrent le combat. Il planta une borne et dit :

- Voici la limite de Taguemount-Oukerrouch. Celui qui avancera au-delà de cette limite, il lui arrivera malheur.

Jusqu'à ce jour, les gens de Taguemount-Oukerrouch ont toujours bâti en deçà de cette limite mais ils n'ont pas avancé plus loin.

\* \*

### **Guerre causée par la méchanceté d'une femme**

Tella yiwet n tmeṭṭut tejweḡ seg Waḍiyen yer Tgemmont Ukerruc. Ass-en deg-wussan n Rebbi, truh yer taddart-is telsa-d lfeṭṭa ines. Teqqim ayen teqqim s imawlan-is. Mi d-tuyal, tuy-ed abrid n Tgemmont Ezzuz. Tufa-d imeksawen ksan di lexla. Tcedda-d yer ṭṭama-tsen. Armi twala ur d-nṭiqen ara yures, tusem degsen : tebya a sen-ternu d iedawen akken aṭ-ṭceel ger at Tgemmont Ezzuz yak° ṭ-Tgemmont Ukerruc. Tezra si zik ur edilen ara garasen. Temmey tekkes lfeṭṭa ines, tenṭel-iṭ dinna deg-yiwen n-wemruj, anga ur ṭ-id-walan ara.

Tebb°ed yer Tgemmunt Ukerruc, tenna-yasen :

- Ay at taddart, eerran-iyi at Tgemmunt Ezzuz, kksen sser felli :  
heqren-iyi imi t-tamettut.

Refden at Tgemmunt Ukerruc tiεekk°zin mebla leεqel. Ufan-d imeksawen nni a kessen. Arrac nni msakit ugaden-ten, rewlēn. Bb°den-d yer taddart, nnan-asen :

- Atan usan-d at Tgemmunt Ukerruc, kksen-aney lmal nney, defren-aney-d akken ad ay-nyen. Aqlay t-tarewla i d-nerwel.

At Tgemmunt Ezzuz refden leslah ula si lgiha nnsen, ruhen s amerzi nitni d at Tgemmunt Ukerruc. Tekker-ed lfetna.

Armi d yibb°as at Tgemmunt Ukerruc faqen-as i tmettut nni asmi tēsa lfetna ines. Steqsan-t, εeqlen d lfetna nni n zik.

Kkren imeq°ranen nnsen bb°in-t-id yer Tgemmunt Ezzuz :  
kkren ula d imeq°ranen n taddart nney : nnan-asen :

- Ay at Tgemmunt Ezzuz, a d-tennejmeem irk°elli akken a wen-  
nedleb ssmah akken ma tellam, am-wergaz am tmettut. Atan  
nebb°i-d tin d-yegren lbatel.

Rran-t si tlemmast, nyan-t.

Seg-yimir nni, at Tgemmunt Ukerruc uyalen d iħbiben nney.

\*

Il y avait une femme, originaire des Ouadhias, mariée à Taguemount-Oukerrouch. Un jour, elle partit pour son village d'origine, parée de ses bijoux. Elle resta un certain temps auprès des siens. En revenant, elle prit le chemin (qui traverse les terrains) de Taguemount-Azouz. Elle rencontra des bergers dans les champs et passa non loin d'eux. Voyant qu'ils ne l'avaient pas saluée, elle enragea de les (voir en paix) et résolut de leur susciter à nouveau des ennemis en rallumant la lutte entre Taguemount-Azouz et Taguemount-Oukerrouch. Elle savait qu'ils étaient en désaccord depuis longtemps. Elle se hâta d'ôter ses bijoux et les enfouit dans un trou sans qu'ils la voient. Arrivée à Taguemount-Oukerrouch, elle dit aux gens :

- Hommes du village, les gens de Taguemount-Azouz m'ont dépouillée et déshonorée, profitant de ce que je ne suis qu'une (faible) femme.

Ils saisirent leurs matraques, fous de rage. Ils trouvèrent les bergers faisant paître (leurs bêtes). Les malheureux garçons prirent peur et s'enfuirent. En arrivant au village, ils dirent :

- Les gens de Taguemount-Oukerrouch arrivent. Ils ont pris nos bêtes et nous poursuivent pour nous tuer. Alors, nous nous sommes sauvés.

Les hommes de Taguemount-Azouz prirent les armes eux aussi et coururent se battre avec ceux de Taguemount-Oukerrouch. Une véritable guerre éclata.

Un jour enfin, les habitants de Taguemount-Oukerrouch découvrirent (la supercherie de) la femme : elle portait ses bijoux. Ils l'interrogèrent, la pressèrent de questions : ils constatèrent que c'étaient ses bijoux d'autrefois.

Les notables de Taguemount-Oukerrouch l'emmenèrent alors à Taguemount-Azouz. Les notables de notre village les reçurent.

- Habitants de Tagumount-Azouz, dirent les autres, rassemblez-vous tous afin que nous vous demandions pardon, à tous tant que vous êtes, hommes et femmes. Nous vous amenons celle qui a provoqué tout ce mal.

Ils la placèrent au centre et la tuèrent.

Depuis lors, les gens de Taguemount-Oukerrouch sont nos amis.

### **La mésaventure de Yamina Tchâlalt**

Ass nni, Yamina n Tceclalt truh a d-telq°ed azemmur. Tekcem s ayla Iwadiyen. Walan-t-id terbaet n-yelmezyen : bb°in-t s Iwadiyen. Hebsen-t dinna aggur kamel.

At Tizi Hibel tqelliben anda tedda Yamina : lhan acu lhan, ur t-ufin ara. Armi yebb°ed echer, Iwadiyen cebben-as-d i Yamina, slesn-as-d timelheft, rran-t-id yer tmurt-is. Akken d-iban lexbar, at Tizi Hibel refden leslah ad nwayen Iwadiyen. Bdan a twayen yidsen. Iwadiyen yelben-ten, kecmen-d tamurt n At Mehmud.

Kkren at Tgemmunt Ezzuz, begsen ula d nitni, hebsen Iwadiyen. Uyalen nnejmaen-d nitni d at Tizi Hibel, mmesteqsan yef-waydeg yekker umennuy. Nnan-asen at Tizi Hibel a-gellan, a-gellan. Uyalen at Tgemmunt Ezzuz ula d nitni ukren-d tamettut deg Wadiyen, jemeen-t ccher, slesn-as-d timelheft, rran-t yer tmurt-is, nnan-as :

- Mi tebb<sup>o</sup>ded yer tmurt-im, nek<sup>o</sup>ni yidwen ur nettemsefruy ara alamma uzzlen idammen.

Tekker Ifetna, sbee snin teqqim ger At Mehmud d Iwadiyen.

Un jour, Yamina fille de la Tachâlalt alla ramasser des olives (tombées). Elle entra sur les terres des Ouadhias. Un groupe de jeunes la vit et l'emmena aux Ouadhias. Ils l'y retinrent un mois entier.

Les gens de Tizi-Hibel commencèrent à chercher où pouvait bien être Yamina. Ils firent tout ce qu'ils purent, mais ne la trouvèrent pas. Au bout d'un mois, les Ouadhias revêtirent Yamina de ses atours et lui mirent une fouta autour des reins. Ils la renvoyèrent à son village. Quand la nouvelle se répandit, les hommes de Tizi-Hibel prirent les armes pour aller livrer bataille à ceux des Ouadhias. La lutte commença. Les Ouadhias furent les plus forts et pénétrèrent sur le territoire des At-Mahmoud. Les gens de Taguemount-Azouz se préparèrent eux aussi à la lutte et repoussèrent les Ouadhias. Ils firent une réunion commune avec Tizi-Hibel et leur demandèrent à quel sujet la bagarre s'était déclarée. Ils leur racontèrent tout ce qui s'était passé. A leur tour, Taguemount-Azouz enleva une femme des Ouadhias et la tint captive un mois entier. Alors, ils la ceignirent d'une fouta et la renvoyèrent chez elle en lui disant :

- Quand tu seras arrivée dans ta tribu, nous ne trouverons pas d'accord possible avec vous avant que le sang n'ait coulé.

La guerre éclata : elle devait durer sept ans entre les At-Mahmoud et les gens des Ouadhias.

### Autre version des événements

Amennuy nek°ni d Iwadiyen tusa-d deg-yiwet n ddeewa n tmettut, isem-is Yamina n Tceelalt n Weg°ni Eḥus. D nettat i-yesmerzan tiqubba terna leḥrac.

Yamina tesea tanuḥ n Tgemmunt Eezzuz. Yuy lhal alews-is yettawi-d s axxam yiwen n-wergaz d aḥbib-is, d awaḍi.

Ass-en, Yamina tennuy ṭ-ṭnuḥ-is, tenna-yas :

- Ruḥ s argaz nni inem ur nesei ara nnif !

Tanuḥ-is temmey teḥka-yas i wergaz-is ; argaz-is yeḥka-yas i weḥbib-is. Winna yerfa, yeggull, yenna-yas :

- Bran cclayem-iw ard a d-syimey azekka i Yamina, ma yebya Rebbi. Ma ur as-d-syimey ara, nek mačči d argaz.

Dya azekka-yen, Yamina n Tceelalt truḥ aṭ-ṭezdem isyaren di lqurub Iwadiyen : nek°ni d Iwadiyen, icerk-ay wakal. Aḥbib ulews-is yebb°i-d tarbeet, bb°in Yamina s Iwadiyen. Rebbi yeelem ma yella kra i s-ixdem. Mi bb°den s Iwadiyen, ṭtelbat ṭṭfen Yamina, uyen-as timxelleft, nnan-as :

- Ruḥ ma tebyid aṭ-ṭruḥed : win i kem-id-yebb°in ur yefhim ara. Ruḥ aṭ-ṭuyaled s imawlan-im : ma tugaded, an-neddu yidem alamma ṭ-ṭizi Hibel.

- Tenna-yasen : Ur truḥuy ara, uyef ad iyi-nyen.

Ma d At-Eisi ṭqelliben f tmettut nnsen anida d-teg°ra. Nudan ak° tuddar merḥa.

Armi eeddan kra n-wussan, Iwadiyen nnejmaen f temsalt agi. Ceggeen s Ag°ni Eḥus, nnan-asen :

- Yamina n Tceelalt yurney i tella ; yyaw a ṭ-id-tawim.

Uyalen at Weg°ni Eḥus steqsan yer Tizi Hibel : nnan-asen :

- Nek°ni ur ṭ-id-nettawi ara alamma ncawer Tagemmunt Eezzuz.

Mcawaren nitni ṭ-ṭgemmunt Eezzuz amek ara xedmen, ma a ṭ-id-awin.

Nnan-asen imeq°ranen n Tgemmunt Eezzuz :

- Bb°in-ay tamettut : ur ilaq ara. Ur ṭ-id-nettawi ara : an-nennay yidsen.

Yenna-yasen yiwen wemyar, isem-is Lḥaḡ Muḥ-U-Leḥbi :

- Lemmer zriy aṭ-ṭefru s tyita, a w'iḥedren ; lemmer zriy aṭ-ṭefru s leaḥ, a w'immuten !

Uyalen ceggeen s Iwadiyen, nnan-asen :

- Heggit iman nnwen : azekka, an-nennay.

Uyalen imeq°ranen Iwadiyen ruhen-d yer Tgemmunt Ezzuz a sen-d-rren tamettut. Bb°in-d yidsen sebca n tmeqsad ad sceddint leenaya.

Asmi d-bb°den yer Tgemmunt Ezzuz, ttfen imeq°ranen n taddart nney, nnan-asen :

- A k°en-yehdu Rabbi, win ixedmen tagi, d lmuyendef, ur yefhim ara. Ula akkenni, ma yehwa-yawen, a n-truhem, a wen-t-id-nessufey, s netta s iceggalen-is, s lmal-is : akken i wen-yehwa, xdemt-as. Ma ulac, a k°en-yehdu Rabbi, ur ay-yecrik wara, ur netnay ara f tmettut. F ddeewa yecban tagi, ur netmeny ara.

- Nnan-asen at Tgemmunt Ezzuz : Qqimet sebca yyam : asmi aa truhem, a wen-nerr s lexbar.

At-Eisi, tezda-ten lhensa : ma ggan tamsalt-a, ihi f-wakka ad ssesen fellasen Iwadiyen. Ruhen ad ciwren amyar azemni yellan deg At Yanni. Ruhen deg-watas yidsen. Bb°den armi t-Taxuxt. Mmugren yiwen uderwic, yenna-yasen :

- Iwadiyen delmen At-Eisi ; At-Eisi delmen Rabbi.

Mi bb°den s amyar azemni, nnan-as ayen i sen-d-inna uderwic nni. Yenna-yasen :

- S lmeena i k°en-id-iwwet : ilaq at-temceccawem k°enwi d Iwadiyen, elaxater ur mejtuhet ara ddeewa yagi. Ilaq ad ylint tmegrad.

Uyalen At-Eisi yer tmurt nnsen. Ufan Iwadiyen mazal-iten. Qqimen zlan-asen sebca ixerfiyen, mkul ass s yiwen ; nawlent-asen-t tilawin, ccan.

Asmi bb°den sebca yyam, rran-asen at Tgemmunt Ezzuz sebca temxellfin : mkul tamettut, rran-as timxelleft. Nnan-asen :

- Ruhet, rret Yamina yidwen : ur netsemmih ara i ddeewa am tagi. A k°en-negg assa : at-truhem at-teddin, ur tttag°adut. Ar tawdem yer tmurt nwnen, nek°ni yidwen d lfetna. Ma t-tamettut agi, ur t-nettawi ara alamma s idammen.

Nnan-as imeq°ranen Iwadiyen :

- Ihi fehmet, ay at Tgemmunt Ezzuz : ur d-nerri ara s anga niden, nerra-d kan yurwen a yellan wigad ifehmen. Tura cfut : nek°ni nedlem-ik°en, k°enwi tdelmem Rabbi.

Uyalen ruhen.

Azekka-yen, tebda lfetna. At Mehmed merra si lgiha, Iwadiyen merra si lgiha niden. Mlalen-d deg-wasif n lbur n Buzid. Lbarad, lemb°as, ijenwiyen a leeben. Mmuten sebca ney tmanya si mkul lgiha.

Seg-wass nni, tekker teɛdawt ger At-Meħmud d Iwadiyen. Ur ttemnasaben, ttemyusamen n-win aa ixedmen i wayed lmenk°er. Yerna lfetna a d-tleħħu sebɛa snin : ur yezmir ara yiwen ad ay-yefru, ama d amrabad, ama d aqbayli.

Atas i-yemmuten ssya u ssya : xemsa u sebɛin ger At-Eisi d Iwadiyen. Mkul tikkelt deg-waydeg ruħen ad frun Iwadiyen, a/d-inin at Tgemmunt Ezzuz :

- An-nemħasab : ma tusa-d gedged a-yemmuten, an-nefru ; ma nugar-ik°en, an-nernu.

Tuyal tetkemmil lfetna : yellin ssyagi, yellin ssyinna ; tmettaten ssyagi, tmettaten ssyinna ; a d-tjebbed armi d asmi d-kecmen Iřumyen tamurt nney : sersen talast garasen, nnan-asen :

+ Seg-wasif yer dagi, n at Tgemmunt Ezzuz ; ma seg-wasif akkin, Iwadiyen.

Uyalen dduklen, qureen-t kan.

La lutte entre les Ouadhias et nous arriva pour une histoire de femme. Elle se nommait La Yamina de Tachalalt, d'Agouni Arous. C'est elle qui fit s'entretuer des villages et même des tribus.

Yamina avait une belle-sœur de Taguemount-Azouz. Son beau-frère amenait chez lui un ami, originaire des Ouadhias. Un jour, Yamina se disputa avec sa belle-sœur et lui dit :

- Va donc retrouver ton mari, un homme qui n'a pas de *mfif* !

La belle-sœur s'empressa de raconter la chose à son mari, lequel le raconta à son ami. Celui-ci se mit en colère et jura :

- Que l'on me coupe les moustaches si je laisse passer demain avant de (faire un sort) à Yamina : si je ne tiens pas mon serment, je ne suis pas un homme.

Le lendemain, Yamina alla ramasser du bois aux alentours des Ouadhias : nos terres se touchent. L'ami du beau-frère amena avec lui une troupe (de jeunes gens) ; ils emmenèrent Yamina aux Ouadhias. Dieu seul sait ce qu'ils lui firent. A leur arrivée aux Ouadhias, les marabouts prirent Yamina et lui procurèrent une foute. Ils lui dirent :

- Pars, si tu le désires. Celui qui t'a fait cela n'a pas son bon sens. Retourne donc chez les tiens. Si tu as peur, nous t'accompagnerons jusqu'à Tizi-Hibel.

Elle répondit :

- Je ne veux pas repartir : j'ai peur que l'on me tue!

De leur côté, les At-Aïssi cherchaient où avait bien pu passer Yamina. Ils cherchèrent dans tous leurs villages.

Après quelques jours, les Ouadhias se réunirent pour discuter de l'affaire. Ils envoyèrent dire à Agouni-Arous :

- Yamina est chez nous : venez la chercher.

Ils allèrent consulter Tizi-Hibel, qui répondit :

- Nous ne la ramènerons pas tant que nous n'aurons pas pris conseil de Taguemount-Azouz.

Ils consultèrent Taguemount-Azouz sur la conduite à tenir. On leur répondit :

Ils nous ont pris une femme : c'est inadmissible. Nous ne la ramènerons pas sans leur avoir livré bataille.

Un vieillard, qu'on appelait Elhadj Moh Ou-Larbi, dit :

- Si je savais que l'affaire finira par des coups, je voudrais bien en être ; si je savais qu'elle finira dans le déshonneur, je préférerais mourir.

On envoya donc prévenir les Ouadhias :

- Préparez-vous : demain nous nous battons.

Les notables des Ouadhias vinrent à Taguemount-Azouz rendre la femme. Ils avaient amené avec eux sept jeunes filles qui leur assureraient une sauvegarde.

Quand ils arrivèrent à Taguemount, ils rassemblèrent les notables du village et leur dirent :

- Que Dieu vous éclaire : celui qui a agi ainsi est un écervelé, un imbécile. Si vous le désirez, venez chez nous et nous vous le livrerons, lui, sa famille et ses biens. Vous lui ferez ce que bon vous semble. Sinon, nous vous prions (d'y réfléchir), nous ne sommes liés par rien, mais nous ne nous battons pas pour une femme. Pour une affaire comme celle-là, nous ne nous battons pas.

Les gens de Taguemount-Azouz leur répondirent :

- Restez ici sept jours et, à votre départ, nous vous rendrons réponse.

Les At-Aïssi étouffaient de colère, se disant que, s'ils laissaient traîner cette affaire, ils donneraient à rire aux gens des Ouadhias. Ils allèrent consulter un vieillard plein d'expérience aux At-Yanni. Arrivés à Takhoukht, ils rencontrèrent un illuminé qui leur dit :

- Les Ouadhias ont lésé les At-Aïssi ; les At-Aïssi font tort à Dieu.

Quand ils arrivèrent chez le vieux sage, ils lui rapportèrent la parole de l'illuminé. Il leur dit :

- Il vous a parlé par insinuation : il faut que vous vous battiez avec les Ouadhias. Cette affaire n'est pas négligeable : il faut des cadavres.

Les At-Aïssi revinrent et trouvèrent les gens des Ouadhias encore chez eux. Ils égorgèrent sept moutons — un par jour — et les femmes les faisaient cuire : ils mangeaient. Les sept jours écoulés, Taguemount-Azouz acheta sept foutas et on en remit une à chacune des femmes. On dit aux gens des Ouadhias :

- Partez et ramenez avec vous Yamina : nous ne pouvons pas laisser passer une affaire comme celle-ci. Nous vous laisserons tranquilles aujourd'hui : partez, vous pouvez traverser (nos terres) sans crainte, mais, quand vous serez arrivés chez vous, nous serons avec vous en état de guerre. Cette femme, nous ne la reprendrons pas tant qu'il n'y aura pas eu de sang.

Les notables des Ouadhias répondirent :

- Ecoutez-nous bien, gens de Taguemount-Azouz : nous ne sommes allés nulle part ailleurs que chez vous, car nous pensions que vous comprendriez. (A partir de) maintenant, souvenez-vous : si nous vous avons causé du tort, vous, vous faites affront à Dieu.

Ils rentrèrent chez eux.

Le lendemain, la guerre commença, avec les At-Mahmoud d'un côté, les Ouadhias de l'autre. La rencontre eut lieu à l'Assif Elbour Bouzid. Fusils, couteaux et poignards entrèrent en action. Sept ou huit périrent de chaque côté.

Depuis ce jour, ce fut l'état de guerre entre les At-Mahmoud et les Ouadhias. Ils ne se marièrent plus entre eux et chacun rivalisa d'ardeur pour faire du tort à l'autre. La guerre continua pendant sept ans et personne ne réussit à les mettre d'accord, ni marabout ni (simple) kabyle.

Beaucoup moururent de part et d'autre : soixante-quinze entre les deux camps. Chaque fois que les Ouadhias entreprirent des démarches pour arrêter les combats, les gens de Taguemount-Azouz répondaient :

- Faisons les comptes : si nos pertes sont égales, nous cesserons ; si les nôtres sont plus fortes, nous continuerons.

La guerre continuait donc : on tombait de ce côté, on mourait de l'autre. Cela dura jusqu'à l'entrée des Français dans notre pays : Ils fixèrent une limite entre les deux et dirent :

- En deçà de la rivière, c'est la propriété des Taguemount-Azouz ; au delà, ce sera des Ouadhias.

On la respecta, tout en la surveillant.

\* \*

### Premiers engagements

Tejweğ yiwet n tmeṭṭut n Tizi Hibel, isem-is Yamina n Tceelalt, s Iwadiyen. Ssukksen lbaṭel f tmeṭṭut nni n At-Eisi. Imawlan-is rran-d ṭṭar. Si ṭṭar yer ṭṭar, tuyal tekker lfetna ger Iwadiyen d At-Eisi.

Yekker umennuy deg-wasif n Yiyil n Lehdud. Yuy lhal irgazen ṭnayen deg-wasif ; ma ṭ-ṭulawin di taddart, tuy-itent tawla d lefquec : ugadent ad mnten yergazen nnsent. Llant ṭmeḡḡident di tyaltin, deg mukan deg i ṭwalint wigad yetnayen. Icedda-d yiwen n-wergaz, yenna-yasent :

- Xas ad uyalent kra garak<sup>o</sup>ent s ixxamen nnsent : zrant wi ara d-yuyalen d wi ara d-yeqqimen.

Amezwaru d-yemmuten deg-wasif d yiwen n Tgemmunt Eezzuz, seg-wexxam n At-Mesud. Ččuren-as Iwadiyen imi-s d

ɾɾmel, ǧǧan-t. At-Ɛisi, ula d nitni, nyan yiwen seg Waɗiyen. Ssyinna ččuren-as, ula d nitni, imi-s d ɾɾmel.

Uyalen-d at Tgemmunt Ɛezzuz bb°in-d imejraḥ d Imeggtin. Sersen-ten di Tiɣilt n Lærbi. A tmeǧǧident tulawin, tɳadint yef-win yetwajerḥen d win yemmuten. Yiwen umejruḥ n At Xelfun, d yiwet n taddart n At-Ɛisi, yettekka di Ifetna, yettinzi, yetsuɣu, yeqqar-asen :

- Fket-iyi-d ad sweɣ.

Yilent tilawin d yiwen seg Waɗiyen i d-bb°in yidsen, nnant-as :

- Ččaret-as imi-s d ɾɾmel ! Ččaret-as imi-s d ɾɾmel !

Yesla-yasent winna, yuyal yenna-yasent :

- Iwata a d-neywiḍ amrar yef timmi

Yef sut Ɛisi i yi-irran d aberḥani,

Wamma lašel-iw d Axelfun,

Rriy i weɗdaw tisfi !

Ssyinna, eɣlent-ed tilawin, fkant-as ad isew : yessebzeg imi-s, yeswa ; imiren, tebb°eḍ lamana bab-is.

\*

Une femme de Tizi-Hibel, nommée Yamina Tachâlalt, avait été mariée aux Ouadhias. On fit un scandale à cette femme des At-Aïssi. Les siens en tirèrent vengeance. De vengeance en vengeance, la guerre finit par éclater entre les Ouadhias et les At-Aïssi.

On se livra bataille à la rivière d'Ighil Lahdoud. Tandis que les hommes combattaient dans le bas-fond, les femmes, au village tremblaient d'une frayeur fiévreuse. Elles se lamentaient, groupées sur les collines, aux endroits d'où elles pouvaient apercevoir les combattants. Un homme vint à passer, qui leur dit :

- Il en est parmi vous quelques-unes qui peuvent rentrer tranquilles chez elles : elles savent très bien qui reviendra du combat et qui y restera.

Le premier qui mourut fut un homme de Taguemount-Azouz, de la famille des At-Messaoud. Les gens des Ouadhias lui emplirent la bouche de sable. A leur tour, les At-Aïssi tuèrent un

guerrier des Ouadhias et lui remplirent, eux aussi, la bouche de sable.

Les gens de Taguemount-Azouz revinrent de la rivière avec des blessés et des morts. Ils les déposèrent à Tighilt Lâarbi. Les femmes, en se lamentant, cherchaient leurs blessés ou leurs morts. Un homme des At-Khalfoun, village des At-Aïssi, gémissait et suppliait :

- Donnez-moi à boire.

Les femmes, croyant que c'était un homme des Ouadhias, que l'on avait ramené ici, se mirent à crier :

- Remplissez-lui la bouche de sable !

Il les entendit et répondit :

- Il me faudrait découper une bande de cuir pour me bander les yeux pour ne plus voir ces femmes des At-Aïssi qui me prennent pour un étranger, alors que je suis des At-Khalfoun et que j'ai porté de rudes coups à l'ennemi.

Alors, les femmes s'empressèrent de lui donner à boire. Il humecta ses lèvres, but (une gorgée) et rendit l'âme.

\* \*

### Mort de Lâmara At-Yâcoub

Di lweqt deg tñayen At-Ëisi d Iwaḍiyen, yella Leemaṛa At-Yeεqub. Neṭṭa d yiwen deg meq°ranen Iwaḍiyen. D bab n-yiyil, yekkat uzzal. Ass-en, nnan-as at taddart-is :

- Ulayyer teddiḍ : qqim aṭ-ṭesteεfuḍ.

- Yenna-yasen : Ihi, nekkini ad ssufyey abeqri, a t-ksey.

- Nnan-as : Yirbeḥ.

Iṛuḥ-ed yebb°i-d abeqri : tnac n-yezgaren. Yebb°i-ten-id, iṛuḥ yer Taxuxt, yeksa dinna. Lærc nney, yeffey-assen-d lexbar. Ruḥen wigad izewren, qurcen-t di Baba Bṛahem armi t-walan. Ffyen-d yures, nyan-t. Bb°in-as tnac n-yezgaren : tečča-ten taddart ṭ-ṭimecret. Bb°in-d fellas asefru :

Ssiyret, a mme wemzur aras,

A yellis n nnber !  
 Amehmud yak° d Uwađi,  
 Mi begsen s amenyi,  
 Ass-en a-gedra leqher,  
 Snat tudrin deg At-Ēisi  
 Gant tizirt di lebher.  
 Nyan Leemara At Yeequb,  
 Am yiđij mi d-ineqker.  
 Surfen yef temgert-is,  
 Bb°in-as tnac n lebger.

\*

A l'époque où les At-Aïssi et les Ouadhias étaient en guerre, il y avait Lâmara At-Yâcoub. Il était un des notables des Ouadhias. C'était un homme fort et courageux. Un jour, les gens de son village lui dirent :

- Inutile de venir avec nous : reste et repose-toi.
- C'est bien, dit-il. Je vais faire sortir les bœufs et les mener paître.
- D'accord, dirent-ils.

Il partit, emmenant les bœufs : il y en avait une douzaine. Il les conduisit à Takhoukht et les y fit paître. Notre tribu apprit la chose. Quelques hommes robustes allèrent se poster à Baba Brahem afin d'y guetter son passage. Ils bondirent sur lui et le tuèrent. Ils emmenèrent les bœufs au village qui les mangea en *timechret*. On composa sur lui ces vers :

Pousse des youyous, fille aux longs cheveux,  
 Fille de noble race.  
 Les At-Mahmoud et les Ouadhias,  
 Quand ils se préparèrent au combat,  
 Alors, l'affaire fut chaude.  
 Deux villages des At-Aïssi,  
 Formant (comme) une île dans la mer,  
 Ont tué Lâmara At-Yâcoub,  
 (Beau) comme le soleil à son lever.

Ils ont enjambé son cadavre  
Et lui ont enlevé douze bœufs.

\* \*

### Délit de pacage

Ilmezyen Iwaḍiyen ggullen, nnan-as : welleh ard an-neks di Bu Xelfun.

Ruḥen-d Iwaḍiyen, ksan dinna di Bu Xelfun. Wissen wi d-yekkren di taddart nney, yebb°ed dinna yer Tiyilt n Lærbi, yemmuqel iwala lmal di Bu Xelfun. Yuyal-ed yer taddart, yennayasen :

- Iwaḍiyen atnan a kessen di Bu Xelfun !

Uyalen kkren at taddart nney, zzin-asen i Iwaḍiyen, kksen-asen lmal nni, izgaren, ixerfiyen, tiyetten irk°elli. Bb°in-ten-id, zlan-ten di tmeqbert, ččan-ten meṛra at taddart.

Imawlan n lmal rewlen. Bb°den yer taddart nnsen, nnan-asen :  
- Aqlak°en-id at Tgemmunt Ezzuz kksen-ay lmal, bb°in-t.

Begsen-d, ufan at Tgemmunt Ezzuz qurcen-ten, cassen-ten. Rran-ten at taddart nney defren-ten s rršaš armi d Iefiren, ddaw Iwaḍiyen. Yuyal yenteq yiwen, qqaren-as Lḥağ Eli Weefer, yennayas :

K°enwi, ay Iwaḍiyen,

Beṛka-k°en tey°zi n-yiles :

Niy tennam-as :

Bu-Xelfun, ard a t-nkess.

Ruḥaw ssyinna,

Ma ulac a k°en-yečč unazir n tmes.

\*

Des jeunes gens des Ouadhias avaient juré : Par Dieu, nous ferons paître nos bêtes à Bou-Khalfoun !

Les Ouadhias vinrent donc faire paître leurs bêtes à Bou-Khalfoun. Je ne sais qui, chez nous, éventa l'affaire, mais un

homme de chez nous, se rendant à Tighilt-Lârbi, aperçut des bêtes à Bou-Khalfoun. Il revint au village et dit :

- Les Ouadhias pacagent à Bou-Khalfoun !

Les hommes de notre village se précipitèrent, encerclèrent les bergers des Ouadhias et leur enlevèrent leur bétail, bœufs, moutons, chèvres, tout. Il les emmenèrent, les égorgèrent au cimetière et tout le village en mangea.

Les bergers du troupeau s'étaient enfuis. Arrivés à leur village, ils dirent :

- Les gens de Taguemount-Azouz nous ont pris nos bêtes et les ont emmenées.

Ils prirent les armes et rencontrèrent les guerriers de Taguemount-Azouz qui, justement, guettaient leur arrivée. Les nôtres les repoussèrent et les poursuivirent, à coups de fusil, jusqu'à Iâfîren, au-dessous des Ouadhias. Alors, un qu'on appelait Lhadj Ali Ou-Afer dit :

O vous, les Ouadhias,  
Assez, vous avez la langue trop longue.  
Vous vous êtes dit :  
A Bou-Khalfoun, nous ferons paître !  
Allez-vous-en,  
Sinon un incendie vous dévorera.

\* \*

### Tentative de conciliation

Ass nni, ruhen-d imeq°ranen Iwadiyen s imeq°ranen n Tgemmunt Eezzuz ad delben aţ-ţehbes Ifetna garasen. Nnan-asen :  
- Mačči ʧ-ʧugdi i nugad. Atas idammen i-yuzzlen di lbaţel. Ulayyer nexlu tuddar : a k°en-yehdu Rebbi, an-nuyal am zik.

Eerden-ten at Tgemmunt Eezzuz, sseččen-ten deg-Weefir At Buzid. Ferhen Iwadiyen, ġeelen aţ-ţekfu tyita. Armi d-yenteq yursen yiwen n At Hmed, yenna-yasen :

- Nek°ni nesca nnif, ur nxeddee ara. Neẓra d acu yeswa inebgi, neẓra d acu ay d aɛdaw. Assagi, d seksu amellal, azekka d seksu aberkan.

Kkren imeq°ranen Iwadiyen, uyalen yer tmurt nnsen.

Azekka-yen ššbeḥ zik, uyalen yer tyita kteḥ n zik : yellin ssya, yellin ssyadi. Win i sen-yennan : azekka d seksu aberkan, d neṭṭa i t-yeččan d amezwaru.

\*

Un jour, les notables des Ouadhias vinrent trouver les notables de Taguemount-Azouz pour leur demander de faire cesser la guerre entre eux. Ils leur dirent :

- Ce n'est pas la crainte qui nous fait agir. Beaucoup trop de sang a coulé pour rien. Inutile de vider nos villages. Nous vous en prions donc, redevenons (amis) comme autrefois.

Les gens de Taguemount-Azouz les reçurent comme il faut, leur offrirent à manger à Afir N-At-Bouzid. Les Ouadhias, tout heureux, se figuraient que la guerre allait se terminer. Mais un homme des At-Ahmed prit la parole pour dire :

- Nous sommes gens d'honneur : nous ne renierons pas (notre parole). Nous savons ce que vaut un hôte : nous savons aussi (comment traiter) un ennemi. Aujourd'hui, (nous vous offrons) du couscous blanc : demain, ce sera du couscous noir.

Les notables des Ouadhias retournèrent chez eux.

Le lendemain matin, la guerre reprit de plus belle. Les morts tombaient de part et d'autre. Celui qui avait parlé de couscous noir pour le lendemain fut le premier à y goûter.

\*\*

### Elhadj Ahmed n-At-Ali

At-Ḥisi šubben s asif, ruḥen s amerzi. Ṭṭemyekaten, ṭṭemyenyan. Armi tefra ddeewa, tarbeet n Lḥağ Ḥmed At Ḥli tuli-d s axxam. Neṭṭa yeggull, yenna-yas :

- Welleh, nek ard a t-kemmley siwa ma mmutey ney rriy-d ttar i tmurt-iw !

Tarbeet-is tuli-d s axxam, netta yeqqim ur zrin ara. Yekkat wigad yellan zdates, ma d wigad yellan deffires, wten-t-id di rriq : ggan-t yetmettat.

Ma t-tarbeet-is, mi d-bb°den s axxam, walan ulac-it, ur d-yuyal ara yidsen, uyalen a t-qellben, ufan-t yejreh, yenterr : mmyen a t-refden. Ma d netta, yugi : yenna-yasen :

- Alamma bb°iy-d asefru f yiman-iw.

Yenna-yasen :

- Lhağ Mhemmed At Eli,  
Ulamma meddhey-t, yeklal.

D acudiw yer Belqasem,

M'aa d-icelli di Camlal .

Yenya-t-id wakli abaac :

Ay teççid degs, ay akal !

Imiren i-yebb°ed lecfu n Rebbi. Refden-t-id yer taddart a t-netlen. Lhağ Eli At Daybeç yeggull ur t-nettlen ara alamma yenya lmetl-is. Işubb s asif, yezger s ayla Iwadiyen, yuli f tzemmut, iquree wigad i d-yetceddin. Armi d-icedda yiwen d ameq°ran seg Wadiyen, yezra d bab n-yiyl, ur nettag°ad ara. Yewt-it, yenya-t, yemmut d umatu. Yuyal-ed yer taddart, yenna-yasen :

- Xas a t-tnetlem Lhağ Hmed At Eli : rriy-d ttar-is.

Uyalen netlen-t.

Le lendemain matin, la nuit est la plus belle. Les monts tombent de part et d'autre. C'est un beau spectacle de couleurs.

Les At-Aïssi descendirent à la rivière pour y livrer bataille. On se donna des coups, on s'entretua. Le combat achevé, le groupe d'Elhadj Ahmed At-Ali remonta chez lui. Pour lui, il avait juré :

- Par Dieu, je vais continuer à me battre jusqu'à ce que je tombe mort ou que je venge l'honneur de mon pays.

Ses hommes regagnèrent leurs maisons ; pour lui, il resta, sans que les autres s'en rendent compte. Il tirait sur ceux qui étaient devant lui, mais ceux qui étaient derrière le frappèrent dans le dos. Ils le laissèrent mourant.

Ses compagnons, à leur arrivée chez eux, remarquèrent son absence : il n'était pas avec eux. Ils repartirent à sa recherche. Ils le trouvèrent grièvement blessé. Ils voulaient l'emporter très rapidement, mais il refusa :

- Pas avant, dit-il, que j'aie dit quelques vers sur mon compte :

Elhadj Mohamed At-Ali,  
Je le loue, mais il le mérite.  
C'est le cheval (qui se hâte) vers Belkacem,  
Gravissant les pentes de Chamlal.  
Un nègre au teint foncé l'a tué.  
Terre, combien en as-tu englouti !

Alors, il mourut. Les siens le transportèrent au village afin de l'enterrer. Elhadj Ali Ou-Daïbech jura qu'on ne l'ensevelirait pas avant qu'il n'ait tué un homme de sa valeur. Il descendit à la rivière, pénétra dans le territoire des Ouadhias, monta dans un olivier et se mit à guetter les passants. Un homme se présenta, un notable des Ouadhias, qu'il savait courageux et sans peur. Il tira sur lui et le tua : il tomba raide mort. Alors, Elhadj Ali Ou-Daïbech revint au village et dit :

- Vous pouvez maintenant enterrer Elhadj Ahmed At-Ali : je l'ai vengé.

On l'enterra alors.

\* \*

### L'innocent des At-Lemfeq

At Tizi Hibel, mi walan yelben-ten Iwadiyen, yernu eyan di tyita, wexxren-d si lftna. Uyalen Iwadiyen kecmen akal n Tgemmunt Ezzuz, zzin-as i taddart. Yedda-d yiwen, ma yewwet tissegnit ssyagi s Iwadiyen, a t-yeyreb. Bb°in-t-id yer dagi. Yetqarec f tselnin : mi iedda yiwen s Imidek n Lexmis, a t-iwwet, ufan-t s rrasa i-yemmut.

Yella yiwen di Tgemunt Ezzuz, d aderwic, n At Lemfeq. Ur yekkat ara, yebbeḥbeḥ kan akken, yeḡhed. Yuy abrid n Tizi Hibel, iruḥ. A ileḥḥu armi t-ṭimeqbert n At Ucellal, iwala winna yeddura di tselnin, mi yettaxxer si tsetta ad yuyal yer tayed. Yeeqel-it d awaḍi. Icedda yuyal-ed s axxam, yerfed tamek°helt. Icedda-d Tala n-Yiyil. A d-ileḥḥu armi t-ṭimeqbert, yuyal d asawen. Iwala awaḍi nni iquree. Winna yekkat zeffir. Yebb°ed armi d yures, yewt-it, yenya-t.

Mazal tamek°helt deg-ufus-is, yufa-d lyaci di tejmeēt n-wadda. Yufa imeq°ranen dinna. Inetq-ed gmas, yenna-yas :

- Ansi akka d-tekkid, a gma ?

- Yenna-yas : Aqlak-id nyiy leflani.

Yemmey gmas yewt-it s ubeqqa, yenna-yas :

- D leib a d-taiwed lhaḡa ur texdimeḍ ara.

Yeḡeel d lekdeb i-yeskaddeb : yewt-it s ubeqqa, yenna-yas :

- Uhu kan ! a dadda, nyiy-t.

Iruḥ s axxam, yebb°i tamek°helt. Gmas nni yeqqim di tejmeēt armi yuyal iruḥ. Yebb°ed s axxam, yaf-it-in yeqqim. Yenna-yas :

- Imi d-tennid di tejmeēt nyiy leflani, d keč i izemren a t-tenyed ?

Wiyad ur t-nyin ara, keč tenyid-t ?

- Yenna-yas : A dadda, nyiy-t !

- Anida ?

- Yenna-yas : Ruḥey ssyagi yer Tizi Hibel, bb°dey armi t-ṭimeqbert n At Ucellal. ideḥr-iyi yeddaray tselnin : mi yettaxxer seg-yiwet, ad yuyal yer tayed. Tamek°helt yures, yetqaree win aa d-iceddin, a t-iney s rraṣa. Berney-d s axxam, refdey tamek°helt, edday-d Tala n-Yiyil. Armi d-ffyey s abrid ameq°ran, netta yethuzzu azagur-is : edday-d zeffires, bb°dey-d yures, wtey-t s tmek°helt, nyiy-t, yemmut.

- Yenna-yas dadda-s : Yemmut ?

- Yerra-yas : Yemmut.

Yuyal-ed winna yer tejmeēt, yenna-yasen :

- Kkret an-nawed yer Imudee leflani, a-gellan, a-gellan...

Ruḥen-d bb°den yer din, afen t-ṭidet yenya-t : xas d aderwic n At Lemfeq, yenya-t.

D ayen nesla f yemyaren, wid yellan di lweqt nni.

\*

Quand les gens de Tizi-Hibel virent que les Ouadhias étaient plus forts qu'eux et qu'ils furent fatigués de se battre, ils se retirèrent de la lutte. Alors, les Ouadhias pénétrèrent dans le territoire de Taguemount-Azouz. Arriva avec eux un capable d'atteindre d'ici une aiguille (plantée) aux Ouadhias. On l'amena donc ici et il se mit aux aguets sur les frênes. Lorsqu'un homme se dirigeant vers Imidek Lekhmis passait, il tirait sur lui et on pouvait aller le relever raide mort.

Il y avait à Taguemount-Azouz un simple d'esprit qui appartenait à la famille des At-Lemfeq. Il n'était pas méchant, mais il tenait des propos insensés : il était fort. Il prit (un jour) le chemin de Tizi-Hibel. Il arriva au cimetière des At-Ouâllal et aperçut notre homme qui se dissimulait dans les frênes et passait d'une branche à l'autre. Il reconnut un homme des Ouadhias. Il revint chez lui et prit un fusil. Il passa par Tala Guighil. Il marcha jusqu'au cimetière des At-Ouâllal et revint sur ses pas. Il vit l'homme des Ouadhias aux aguets, il frappait par derrière. Il approcha de lui, tira et le tua.

Avec son fusil encore à la main, il trouva les hommes à la place de réunion d'en bas : les notables étaient là. Son frère aîné lui demanda :

- D'où viens-tu, frère ?
- Tel que tu me vois, répondit-il, je viens de tuer un tel.

Son frère bondit et le gifla, en disant :

- N'as-tu pas honte de raconter une chose que tu n'as pas faite ?

Il croyait que son frère avait menti, (c'est pourquoi) il lui avait donné un soufflet.

- Non, frère, je l'ai bien tué.

Il rentra chez lui en emportant son fusil. Son aîné resta à la *tajmaït* jusqu'au moment où il en partit. Arrivé chez lui, il y trouva son frère :

- Tu as dit, à la *tajmaït*, que tu avais tué un tel : étais-tu (vraiment) capable de le tuer ? Il y en a d'autres qui n'ont pas pu le tuer et toi, tu l'aurais fait ?

- Grand frère, je l'ai tué.

- Où ?  
 - J'allais à Tizi-Hibel : je suis arrivé au cimetière des At-Ouâllal. Je l'ai aperçu qui se cachait dans les frênes : il passait de l'un à l'autre. Il avait un fusil et guettait les passants pour les tuer par balles. Je suis rentré à la maison ; j'ai pris un fusil ; je suis passé par Tala Guighil. Quand je suis arrivé au Grand Chemin, je l'ai vu de dos. Je suis passé derrière lui, je suis arrivé tout près, j'ai tiré sur lui et je l'ai tué : il est mort.

- Il est mort ?

- Oui.

Le frère aîné revint au lieu de réunion et dit :

- Venez.

Il dit tout ce qui s'était passé.

Ils allèrent sur place et comprirent qu'il l'avait vraiment tué : il n'était que l'innocent des At-Lemfeq, (mais) il l'avait tué.

C'est ce que nous avons entendu de la bouche des anciens, de ceux qui vivaient à cette époque.

\* \*

### Hend Ou-Taleb

Yella yiwen, qqaren-as Hend-U-Ṭaleb, d mmis n mmis n Sidi Emeṛ-U-Ṭaleb. Yettaxxeṛ si rrebṭa a d-yerr ṭṭar n jeddis. Yesla s wigad i t-yenyan : At Emeṛ-U-Fayed, at Tgemmunt n Lejdid yak° d Iwaḍiyen. Netṭa, Hend-U-Ṭaleb, mejṭuḥ di lqedd, d awezzlan am tewdect. U lamkayenni, d afetni, d bab n tmek°helt.

Yebb°i-d fellas Eli-U-Seedun asefru, yenna-yas :

Di deṛraḥ ay temṣabaḥ

F u-Ṭaleb yellan mubaḥ :

Win iwwet a t-yenjaḥ,

Ad fellas cudden asusi.

A Ueeggad, ḥudd timessi :

Taftilt n at Berḡal texsi.

Hend-U-Ṭaleb yetqabal tlata leṣṣac : yetnay lfeṣna weḥdes. Tella yiwet n tzemmurt di Texṛibt n Yiṣil n Leḥdud, qqaren-as tura tazemmurt n Hend-U-Ṭaleb. Tazemmurt nni meqq°ret, tesṣa uruz. Ixedm-as Hend-U-Ṭaleb abrid, ikeččem yer daxlis, yetqareṣ Iwadiyen. Neṭṭa ad yekkat, nitni ur t-ṭḥazen ara.

Yetlusu am uceṭṭar. Ad yerfed tamek°ḥelt-is, ad yeddem isyaren, ad yenneḍ tamek°ḥelt-is zdaxel nnsen, a s-tiniḍ ṭ-ṭazdemt n tuzzalin. A ṭ-yawi f tayeṭ-is, ad iṛuḥ s At Emeṛ-U-Fayed. Ar d-yawed s albeḍ n tuddar nnsen, a n-yaf din ilmezyen a leṣṣben di tejmeṣt. Ad yefsi tazdemt nni : nitni ṭyilin-t d aceṭṭar, ḡeḗlen ad yecceḗ times ad yesseḥmu deg-yiḍ. Mi d-yefsi tazdemt nni, ad yeddem tamek°ḥelt-is, ad yesteemel ad icetteḥ, tamek°ḥelt deg-ufus-is. Neṭṭa ad yemmuqel win yelhan di tejmeṣt nni, a t-iwwet, a t-iney ; ad yerwel. Akka i ixeddem, ur yetṭag°ad ara. Tikwal, yer Tgemmunt Ukerruc, tikwal s At Meṣbaḥ, tikwal s Icerdiwen n-wadda. Akka i-yerra ṭṭar n jeddis.

Yuyal yeffey lexbaṛ nni n Hend-U-Ṭaleb. Ṭṭag°aden-t yak°. Ass nni a leḥḥunt tulawin, neṭṭa a d-ileḥḥu s tezdemt f tayeṭ-is. Yiwet degsent, s lṣayeb i tella. Leḥḥunt ṭmeslayent f Hend-U-Ṭaleb, nnant-as : yenya leflani... yenya leflani... yenya leflani... Tneṭq-ed tinna yellan s lṣayeb, tenna-yas :  
- Mennay di Rebbi a w'issnen Hend-U-Ṭaleb agi, annect yella Hend-U-Ṭaleb agi.

Yesla-yasent. Ineṭq-ed zdefirsent, yenna-yasent :  
- D nek ay d Ḥmed, a tametteṭ.

Tinna yellan s lṣayeb, yeṣli-yas-d ṣṣebyan imiren.

\*

Il y avait un homme, qu'on appelait Hend Ou-Taleb, qui était le petit-fils de Sidi Ameer Ou-Taleb. Il renonça à la dignité maraboutique pour venger son grand-père. Il avait appris quels étaient les assassins : des At-Ameer Ou-Fayed, des gens de Taguemount-Lejdid et des Ouadhias.

Hend Ou-Taleb était de petite taille, trapu comme un galet. Malgré cela, c'était un guerrier qui savait se servir d'un fusil.

Ali Ou-Sâdoun avait composé sur lui ce couplet :

C'est au Djerrah que la lutte fut acharnée,  
 Avec Ou-Taleb déchaîné :  
 Celui qu'il frappait tombait mort :  
 On pouvait le coudre dans son linceul.  
 Ou-Aggad, limite d'ardeur (de la lutte) :  
 La lampe des At-Berjal est éteinte.

Hend Ou-Taleb fit face à trois tribus, se battant tout seul contre elles. Il y a un olivier à Takhribt Guighil Lehdoud, que l'on appelle encore maintenant l'Olivier de Hend Ou-Taleb. C'est un gros arbre, au cœur creux. Hend Ou-Taleb y fit un passage et, de l'intérieur, il surveillait les Ouadhias. Il tirait sur eux sans qu'aucun ne puisse l'atteindre.

Il s'habillait comme un colporteur. Il prenait son fusil, ramassait des branchages, en enveloppait son arme : on aurait dit un fagot de broussailles. Il l'emportait sur l'épaule et se dirigeait vers les At-Ameur Ou-Fayed. Arrivé à l'un de leurs villages, il trouvait des jeunes gens en train de jouer au lieu de réunion. Il défaisait son fagot : on le prenait pour un colporteur qui aurait voulu allumer du feu pour se chauffer pendant la nuit. Son fagot délié, il prenait son fusil et faisait semblant de danser, son arme à la main. Il regardait quel était le garçon le plus vigoureux : il tirait sur lui, le tuait et prenait la fuite. Ainsi opérait-il, sans éprouver aucune crainte. Parfois, c'était à Taguemount-Oukerrouch, parfois à Aït-Mesbah, d'autres fois à Icherdiouen du bas. C'est ainsi qu'il vengea son grand-père.

La réputation d'Ahmed Ou-Taleb se répandit. Tous le redoutaient. Un jour, des femmes marchaient sur le chemin ; lui, il les suivait avec son fagot sur l'épaule. L'une d'elles était enceinte. Tout en marchant, elles parlaient. Celle qui était enceinte dit :  
 - Je serais heureuse de connaître ce Hend Ou-Taleb, de voir comment il est fait.

Il les avait entendues. Par derrière, il dit :  
 - C'est moi, femme, qui suis Ahmed.

Celle qui était enceinte fit ses couches sur le moment.

\* \*

### Lounis At-Azouz est réclamé comme otage

Asmi nennuy nek°ni d Iwadiyen, sebca snin lhan-d a tñayen. Qrib ad yelben Iwadiyen at tmurt nney. Ceggeen-d yer Tgemmunt Eezzuz, nnan-asen-d:

- Ad ay-tefkem Lewnis At Eezzuz : a d-yawed yer dagi yurney : a t-nney d asfel an-nehbes tiyita.

Lewnis At Eezzuz d afetni, yezwer. Yurad di rrşaş, haca ma yemmut s wuzzal asemmad. Win iwwet s webar a t-iney. Yuyal yerra s imeq°ranen n læerc nney kamel. Ulin-d yer Tgemmunt Eezzuz, nnejmaæn a tmeslayen. Yenna-yasen :

- Aqlak°en-id zriy d acu yellan. Imi d nek i d-cerden d asfel, ad ruhey: ttaxir ad mmtey nekkini wala ad yekfu læerc.

- Nnan-as imeq°ranen n læerc : Yexda : ur tetruhud ara. Nek°ni, ma nkemmel meyyat sna, a ten-nernu fellasen.

Yeggull, yenna-yasen :

- Ad ruhey : yurwen ur d yiwen ur yeddi yidi.

Eerden, eerden, ulac. Yenna-yasen :

- Ad ruhey.

At zik, mi aa k-inin awal, d awal. uttukan d adu. Nnan-as :

- Yirbeh.

Yerfed iman-is, yebb°i tamek°helt-is, iruh. Netta iruh, lyaci n taddart redden iman nnsen, ddan yides armi d lxeṛd Umehrac. Qqimen din, qureen-t syin akkin: tmuqulen-t armi yebb°ed yer taddart Iwadiyen. Yebb°ed, yaf-iten din, qqimen deg-yiwen wemkan di tmazirt :

- Ssalam elikum !

- Ssalam u rreḥmat lleh, læeslama-k !

Sellmen fellas, qqimen a tmeslayen : awi-d awal, ax-en awal. Uyalen nnan-as :

- A Lewnis, aqlay neeweḡ dagi f tlata temsal : ur nufi ara w' aa tent-id-yessefrun. Tura a y-tent-id-tsefrud ma yella kra tfehmed.

- Yenna-yasen : Ma yella kra fehmeḡ, a wen-t-id-iniy ; ma ur fhimeḡ ara, ttaæatu yella. Yenna-yasen : D acu ?

- Nnan-as : Aqlak-id ad ay-tiniḡ : acu izedyen adrar ?

- Yenna-yasen : Adrar, izedy-it l'baz d'imieɣuf.
- Nnan-as : Aqlak-id ad ay-tiniɗ acu izedyen lyaba ?
- Yenna-yasen : Lyaba, izedy-iɣ ssbee yak° d uɣhelluf.
- Nnan-as : Aqlak-id ad ay-tiniɗ acu izedyen tudrin ?
- Yenna-yasen : Tudrin, izedy-itent uɛeqli yak° d umencuf.
- Nnan-as : Ad ay-tent-id-tsefrud.
- Yenna-yasen : Yirbeɣ : a wen-tent-id-ssefruy. Yenna-yasen : A l'baz, yurek a yi-teɣɣeɗ s'imieɣuf : ma ulac ad iyi-ikkas allen-iw. Yenna-yasen : Ay izem, yurek a yi-teɣɣeɗ s'aɣhelluf, ma ulac a yi-iɣhell. Yenna-yasen : Ay aɛeqli, yurek a yi-teɣɣeɗ s'amencuf, ma ulac ad iyi-iney.

Wten deg fassen nnsen. Llan wigad d-yekkren a t-nyen. Ineɣqed yiwen, yenna-yasen :

- Welleh, win aa t-yennalen ! Ma ibedd ula d yiwen, ad yeddu d lmeɣgtin. Irgazen am-wigi i neqqen medden ?

Uyalen unfen-as, bb°in-t s'axxam ; gan-as-d imensi yelhan ; yečča armi yerwa. Nnan-as :

- Ruɣ di sslama.

Ddan-d yides armi d yiwen wemkan, a t-id-tmuqulen. At Tgemmunt Ezzuz la tmuqulen degs. A d-ileɣɣu, yebb°eɗ yer l'xerɗ Umehrac, yufa-n at taddart nney. Ma d Iwaɣiyen i d-yeddan yides, mazal-iten deg-wemkan nni, qurɛen-t-id. Yezzi yer deffir, iwwet aɛbaɣ belli ata yebb°eɗ-ed s'akal ines.

Azekka-yen, begsen at Tgemmunt Ezzuz s'Iwaɣiyen. Kecmen taddart, kksen-as tibbura bb°in-tent-id yer dagi.

\*

Quand nous nous battrons contre les Ouadhias, la guerre dura sept ans. Ils étaient sur le point de nous vaincre. Ils envoyèrent une délégation à Taguemount-Azouz pour dire :

- Livrez-nous Lounis At-Azouz : il viendra ici, chez nous ; nous le sacrifierons en *asfel* et nous arrêterons la lutte.

Lounis At-Azouz était un guerrier valeureux. Il était à l'abri des balles : seule une arme blanche pouvait le tuer. Il tuait à coup sûr ceux sur lesquels il tirait. Il envoya prévenir les notables de toute notre tribu. Ils montèrent à Taguemount-Azouz, s'y rassemblèrent et commencèrent à parler. Lounis At-Azouz leur dit :

- Vous le savez, je suis au courant des démarches entreprises. Puisque c'est moi qu'ils exigent en victime, j'irai. Mieux vaut que ce soit moi qui meure plutôt que notre tribu ne soit détruite.

- Il n'en est pas question, dirent les notables : tu n'iras pas. Si nous avons encore cent ans devant nous, nous les passerons à nous battre contre eux.

En jurant solennellement, il dit :

- J'irai, et que personne ne s'avise de m'accompagner.

Ils tentèrent par tous les moyens (de le dissuader), mais en vain.

- J'irai, dit-il.

Les anciens, quand ils avaient dit quelque chose, c'était dit, même s'il ne s'agissait que d'une vétille. On lui dit donc :

- C'est bien.

Il se prépara, prit son fusil et partit. Tandis qu'il s'éloignait, les gens du village se mirent en marche eux aussi et le suivirent jusqu'au retranchement d'Oumehrach. Ils s'arrêtèrent là et continuèrent à l'observer. Ils le suivirent des yeux jusqu'à son arrivée au village des Ouadhias. Il y entra et trouva la population réunie sur un emplacement au milieu des jardins entourant le village :

- La paix soit sur vous.

- Sur toi aussi, la paix de Dieu ; sois le bienvenu.

Après salutations, on se mit à causer : les questions et les réponses se suivaient :

- Lounis, lui dirent-ils, nous nous posons ici trois questions très ennuyeuses et nous n'avons trouvé personne pour y répondre. Tu vas essayer de les résoudre, si tu es capable de les comprendre.

- Si j'y comprends quelque chose, répondit-il, je vous le dirai ; si je ne comprends pas, je suis à votre disposition. De quoi s'agit-il ?

- Pourrais-tu nous dire de quoi est peuplée la montagne ?

- La montagne est habitée par l'aigle et le hibou.

- Pourrais-tu nous dire de quoi est peuplée la forêt ?

- La forêt est habitée par le lion et le sanglier.

- Dis-nous de quoi sont peuplés les villages.

- Les villages sont habités par des gens intelligents et aussi par des imbéciles.

- Donne-nous, dirent-ils, l'explication.

- Bien, dit-il, je vais vous expliquer. Aigle, ne me laisse pas tomber (dans les serres du) hibou : il m'arracherait les yeux. Lion, ne me laisse pas tomber au (pouvoir du) sanglier qui m'ouvrirait le ventre. Toi, homme intelligent, ne m'abandonne pas au pouvoir de l'imbécile, car il me tuerait.

Ils l'applaudirent en frappant dans leurs mains, mais certains se levèrent pour le mettre à mort. L'un prit la parole et dit :

- Par Dieu, personne ne le touchera : si l'un de vous essaie de le faire, il ira rejoindre les morts. Est-ce qu'on tue des hommes comme lui ?

On le laissa libre : on le conduisit dans une maison où on lui fit un bon souper : il mangea à satiété. On lui dit :

- Tu peux partir en paix.

Ils l'accompagnèrent jusqu'à un certain endroit d'où ils continuèrent à le surveiller. Il descendit. La population de Taguemount-Azouz avait les yeux sur lui. Il continua son chemin et arriva à la tranchée d'Oumehrach. Il y trouva des gens de notre village. Les gens des Ouadhias qui l'avaient suivi (un moment) étaient encore au même endroit et l'observaient. Il se retourna et tira un coup pour signifier qu'il était arrivé chez lui.

Le lendemain, les hommes de Taguemount-Azouz se préparèrent à la guerre contre les Ouadhias. Ils entrèrent dans un village dont ils enlevèrent les portes, qu'ils apportèrent ici.

\*\*

### Mort d'Ameur Akli At-Bacha

Asmi d-kecmen Iwaḍiyen akal n Tgemmunt Eezzuz, kkren at taddart nney a ten-nyen. Yekker umennuy deg-welma n ɗerṛah. Anga walan ur asen-zmiren ara, at Tgemmunt Eezzuz ad ssiwlen : A dda Emer Akli, ejel ! A d-yazzel ad iwwet. Iḥerṛ-ed tlata tferkiwin : Aslif, Iyil n Leḥdud yak° d Lbuṛ n Tesraft. Akken ass-

en, akken azekka-yen. Asmi iwala ur yezmir ara weħdes, yezra ma ur yemmut ara assa, ad yemmet azekka.

Yibb°as, ħuzan-t lwađiyen, fetken-as aεebbuđ-is. Zedmen-d f at Tgemmunt Ezzuz. Yekker Emeř Akli, yenna-yasen :

- Lukan ħşiy ať-ťefru s liser, a w'iddren :

Lukan ħşiy ať-ťefru s leař, a w'immuten !

Yuyal yezwar-asen yer zdat yeėdawen. teբen-ten armi ten-sufyen seg-wakal n Tgemmunt Ezzuz. Uyalen rnan yumayen, yemmut Emeř akli. Refden fellas asefru :

Kečćini, a Emeř Akli,

Cclayem-ik d iberkanen.

Iyallen-ik d lyaleq :

Ma wten aεejmi, a t-fetken.

Asmi k-ħuzan yeėdawen,

Rwan leid wuccanen.

Ggullen watmaten-ik

Ťtař-ik a t-id-rren.

\*

Quand les gens des Ouadhias envahirent le territoire de Taguemount-Azouz, les hommes de notre village se dressèrent pour les exterminer. La lutte commença à Alma N-Djerrah. Quand les hommes de Taguemount-Azouz se voyaient dans l'incapacité de résister, ils appelaient : Ameer Akli, hâte-toi ! Il accourait. Il libéra trois des terrains : Assif, Ighil Lehdoud, Elbour Tesraft. Il finit par comprendre qu'il n'y arriverait pas tout seul et que, s'il ne mourrait pas aujourd'hui, ce serait pour demain.

Un jour, les Ouadhias l'atteignirent et lui perforèrent le ventre. Ils se ruèrent sur les hommes de Taguemount-Azouz. Ameer Akli leur dit alors :

- Si j'avais imaginé que le combat se réglerait dans l'honneur, j'aurais souhaité de vivre ; si je m'étais imaginé qu'il finisse dans la honte, j'aurais (déjà) préféré la mort.

Il courut le premier à l'attaque et ils les poursuivirent jusqu'à ce qu'ils les aient chassés du territoire de Taguemount-Azouz. Deux jours passèrent et Aneur Akli mourut. On chanta :

Aneur Akli,  
 Noires sont tes moustaches.  
 Tes bras sont vigoureux :  
 S'ils frappent un veau, ils le pourfendent.  
 Quand les ennemis t'atteignirent,  
 Les chacals furent à la fête.  
 Tes frères ont juré  
 De te venger.

\* \*

### Mort de Bacha Ou-Ali

Baca Weeli zik d lamin n Tgemmunt Eezzuz. Yumen sebca tumanin. D argaz ameq°ran, tcawaren-t : yemmal iberdan yelhan, yexdem lxiṛ i taddart.

Armi d asmi yemmut. Yemmut di leftani. Neṭṭa, ayen i wer yerra, ad afen di lḡiha nniḍnin a s-d-ssawalen : A dda Baca Weeli ! ... di lḡiha nniḍnin : A dda Baca Weeli !... Yuṛal yeffey-ed yiwen, d awaḍi, yenna-yas :

- S anga nerra an-naf a tṣuyun : A dda Baca Weeli !... Niy yiwen Baca Weeli i-yellan, mačči eecra ney eecrin ? Welleh, ard a t-ffeyey anga d-ssawalen : A dda Baca Weeli ! ard ad ffeyey anga yella Baca Weeli.

Baca Weeli, yuy-it lḡal di lxiṛd i-yella, dinna. Yeffey-ed, yewt-it, yenna-yas :

- Aṭṭan syur dadda-k Baca Weeli !

Yewt-it, yenna-t.

Lḡan. Asmi tefra lfeṭna nek°ni d lwadiyen, iṛuḡ-ed yiwen n Tgemmunt n Lejdid yer lewḍen. D lḡiran nitni d at Tgemmunt Eezzuz. Yewt-ed Baca Weeli mačči di lḡirra. Yezra-t d argaz yeṭnayen : yewt-it s lexdee.

Baca Weeli ur yemmut ara g-wemkan. Yedda t-tilawin yer lweɗn nniɗen. Yebb°eɗ yer lweɗn-is, yenna-yasent :

- Aṭ-ṭruhemt yer taddart, a s-tinimt i mmi a d-yawi taserdunt a d-iruh.

Ruḥent-ed tilawin, nnant-as i mmis, Eli-U-Baca :

- Aṭ-ṭruheɗ : la k-yeqqar babak : awi-d taserdunt ṭruheɗ-ed.

- Yenna-yasent : Yella kra umi teslamt ?

- Nnant-as : Nesla i weɛbaɗ, lumeɛna ur nezri d acu. Yenna-yay-d : helkey tacebbuɗ-iw.

- Yenna-yas mmis : Welleh, ar t-ṭiyita i d-yeṭwet baba.

Iḥelles-as i tserdunt, iruh yebb°i-d babas. Yebb°eɗ s axxam. Babas icudd tiyita nni s uḥayek. Yeqqim telt yyam ney rebea yyam la sen-yeṭwehhi anga ilaq ad qqimen, anida ilaq ad ceddin, anida ilaq ad qarɛen.

Ass n-wis telt yyam, yuyal yefsi aggus nni, yemmut.

Yuli-d ak° lɛerc n At Meḥmud yer tenṭelt, a t-neṭlen. Yeggull Eli-U-Baca, yenna-yas :

- Ma yenṭel baba ḥacama yerna yures win i t-id-yewten.

Ihi Baca Weeli yesɛa iḥbiben di Tgemmunt n Lejdid, d axxam n At Saɛid. Iruh mmis yer yursen. Yestɛbṭeb, lɛin-as tabburt. Gan-as-d imensi. Yenna-yasen :

- Aqlak°en-id ad iyi-d-tinim anwa i-yewten baba di lmuɗɛɛ n leflani.

- Nnan-as : Aqlak-id d yiwen : atan yesɛa lewɗen di lmuɗɛɛ n leflani. Azekka ad iruh yer din : ad ak-nesneet abrid ansi aa iɛeddi.

Yuyal yeqqim armi t-ṭikli ad yali wass, yekker. Ddan yides, sneeten-as amkan deg-waydeg aa d-iɛeddi winna. Yuli-yas sufella n tiggit, iqureɛ-it armi d-yebb°eɗ. Nnan-as :

- A t-tafɛɗ yesɛa lumeiɛa : d buferɗas.

Akken d-yebb°eɗ yer dinna, yewt-it-id yer tcebbubt uqerru. Ifelleq uqerru-s yef rebea. Yers-ed, izegr-ed akal n Tgemmunt Ezzuz, yessawel i yiwen n Tgemmunt n Lejdid, yenna-yas :

- Aqlak-id ruḥaw a d-tawim leflani nnwen : atan yeyli di lmuɗɛɛ n leflani. Nek°ni a-nruḥ an-nenṭel Baca Weeli.

Uyalen-d bb°ɗen-d. Yuli-d lɛerc, yenṭel Eli-U-Baca babas. Ur yehnit ara : armi d-yerra ṭṭar n babas d wamek i t-neṭlen.

\*

Bacha Ou-Ali fut autrefois amin de Taguemount-Azouz. Il exerça cette fonction pendant sept ans. C'était un homme de haute taille. On aimait le consulter car il indiquait le bon chemin et savait les intérêts du village. Il mourut au cours des luttes. Se rendait-il sur un point du combat, on entendait appeler dans un autre : Grand-frère Bacha Ou-Ali! Ailleurs, en même temps : Bacha Ou-Ali ! Un guerrier des Ouadhias, sortant (de sa cachette), s'écria :

- Où que l'on aille, on entend crier : Grand-frère Bacha Ou-Ali ! Il n'y a bien qu'un Bacha Ou-Ali, pas dix, pas vingt ! Par Dieu, je vais faire une sortie sur l'endroit où l'on crie : Grand-frère Bacha Ou-Ali ! Je vais aller voir où il se trouve, ce Bacha Ou-Ali.

De son coup de feu, il le tua.

Le temps passa. Après la fin de la guerre entre nous et les Ouadhias, un homme de Taguemount-Lejdid alla dans un coin (de ses terres) : leurs domaines sont voisins de ceux des gens de Taguemount-Azouz. Il tira sur Bacha Ou-Ali alors que la guerre était finie. Il savait que c'était un très grand combattant. Il le frappa par trahison.

Bacha Ou-Ali ne mourut pas sur place. Il se rendit dans une autre parcelle, accompagné des femmes. En y arrivant, il leur dit :

- Allez au village et dites à mon fils de venir en amenant la mule.

Les femmes partirent et dirent au fils de Bacha Ou-Ali :

- Pars : ton père te fait dire de prendre la mule et d'aller (le retrouver).

- Avez-vous entendu quelque chose, demanda-t-il ?

- Nous avons entendu un coup de feu, mais nous n'en savons pas plus, dirent-elles. Il nous a dit : Mon ventre me fait mal.

- Le fils se dit : Par Dieu, mon père a reçu un coup de fusil.

Il sella la mule, partit et ramena son père. Arrivé chez lui, celui-ci banda sa plaie avec un foulard. Il passa trois ou quatre jours, occupé à leur dire où ils devaient se tenir en permanence, où ils devaient passer, où ils devaient guetter. Le troisième jour, il enleva cette ceinture et mourut.

Toute la tribu des At-Mahmoud monta pour assister à ses obsèques. Ali, son fils, jura :

- Mon père ne sera pas enterré avant que celui qui a tiré sur lui ne l'ait rejoint (dans la mort).

Bacha Ou-Ali avait des amis à Taguemount-Lejdid, la famille des At-Sâïd. Son fils se rendit chez eux. Il frappa : on lui ouvrit la porte. On lui donna à souper. Il dit :

- Je vous demande de me dire qui a tiré sur mon père à tel endroit.

Ils lui répondirent :

- Ce doit être un tel : il a une parcelle de terrain à cet endroit. Il ira demain : nous allons te faire voir le chemin par où il passera.

Il attendit jusqu'aux approches du lever du jour et se mit en route. (Ses hôtes) l'accompagnèrent et lui montrèrent le chemin par lequel devait passer son ennemi. Il monta dans un chêne et se mit à guetter son passage. On l'avait prévenu :

- Tu le reconnaîtras à ce signe : il est chauve.

Quand l'autre arriva : il tira sur lui en visant sa tête. Son crâne éclata en quatre morceaux. Il descendit (de l'arbre), traversa les terres de Taguemount-Azouz et alla à Taguemount-Lejdid. Il appela un des habitants et lui dit :

- Allez chercher un tel : il a fait une chute à tel endroit : nous, nous allons enterrer Bacha Ou-Ali.

Ils rentrèrent chez eux. Toute la tribu monta pour les obsèques de Bacha Ou-Ali. Son fils avait tenu parole : ce n'est qu'après qu'il eut vengé son père qu'on l'enterra.

\* \*

### Deux grands blessés

Tagemmunt n Lejdid tedda d Iwadiyen asmi nennuy yidsen. Amennuy aneggaru, nek°ni yidsen, nnuyen deg-yiwen wemkan, qqaren-as Sutfadin ; nnuyen dinna.

Mhend-U-Bujmeɛ yekka-d si lexla, irekb-ed yebb°i-d lexrif. Armi yesla a d-tsuyun, ineggez-ed yerfed tamek°helt-is, iruḥ. Yedda yiwen n-wexxam n At Yidir, n taddart nney. Ruḥen armi bb°den yer din, ufan at taddart nney a ttemyekaten nitni d Iwadiyen. Ddurin tizemrin. Yiwen n Iwadiyen yewt-ed yiwen n At Lewfeq, yerza-t di tayma. Yessawed-it-id win yeddand d Mhend-U-Bujmeɛ, lameena argaz nni yeqwa, ur yezmir ara a t-yawi, iyedl-it, yeḡga-t din. Win akkenni t-id-yewten yesdall aqerru-s, yeḡeel yemmut. Mhend-U-Bujmeɛ yedduri tazemmurt, iwala-t, yewt-it, yenya-t.

Imiren yuyal yemmey yef-win ḥuzan di tayma, yerra-t-id s azagur-is, yebb°i-t-id. Wten-t-id Iwadiyen deg-wenyir, tekcem tersašt, teqqim deg-uqerru-s. Mhend-U-Bujmeɛ ur d-yuki ara mi t-id-ḥuzan. Yebb°i-d amejruḥ, a d-ileḥḥu armi d-yezger i wasif Ugemmad. Yemlal-ed d at taddart nney, a yettazzal. Iwala-t yiwen, yenna-yas :

- A dda Muḥ, sers-it yer lqaɛa.

Isers-it. Yenna-yas winna :

- Acu k-yuyen ?

- Yenna-yas : Ur iyi-yuy wara.

- Yenna-yas : Ḥbes : muqel aqerru-k : tetṭuhazed-d.

Yemmuqel : yufa ajellab-is yebges yef tayeṭ-is zzay. Yemmey s ajellab nni, ylin-d idammen ikersen am tasa. Winna akkenni i s-yennan tjerḥed yeddem-ed icudd-as aqerru-s s uḥayek. Ruḥen bb°den-d yer taddart. Imiren, ttebbat ulac. Yekkes-as-d taršašt yiwen n taddart nney, qqaren-as Mhend-U-Lewnis, d argaz yessnen. Yessemb°exxer iyas, yeddem-ed llq°ad, yekkes-as-t-id.

Yeqqim akkenni wemruj nni armi d asmi yemmut Mhend-U-Bujmeɛ.

\*

Taguemount-Lejdid se mit du côté des Ouadhias quand nous nous battîmes avec eux. Le dernier combat eut lieu dans un endroit appelé Soutfadin. C'est là que la rencontre eut lieu.

Mhend Ou-Boudjemâ venait des champs, monté sur sa bête : il rapportait des figes fraîches. Quand il entendit le tumulte, il sauta à bas de sa monture, saisit son fusil et partit. Il était accompagné d'un homme des At-Idir, de notre village. Ils partirent

et arrivèrent au lieu du combat. Ils y trouvèrent les gens de notre village en pleine lutte avec les gens des Ouadhias. Ils se dissimulèrent derrière des oliviers. Un homme des Ouadhias tira sur un homme des At-Loufeq et lui brisa la cuisse. Celui qui avait accompagné Mhend Ou-Boudjemâ essaya de l'emporter ; mais le blessé était très corpulent : il ne put le porter : il le laissa retomber sur place. Celui qui avait tiré sur le blessé sortit sa tête, croyant qu'il était mort. Mhend Ou-Boudjemâ qui était caché derrière un olivier l'aperçut, tira sur lui et le tua.

Il se tourna vers celui qui avait la cuisse brisée, le prit sur son épaule et l'emporta. Ceux des Ouadhias l'atteignirent au front : la balle pénétra et resta dans le crâne. Mhend Ou-Boudjemâ ne se rendit pas compte qu'il avait été touché : transportant le blessé, il avançait. Quand il eut traversé la rivière d'Agommad, il rencontra des gens de notre village et il se mit à courir. L'un des nôtres l'aperçut et lui dit :

- Da Moh, pose le blessé par terre.

Il le déposa. L'autre lui demanda :

- Qu'as-tu ?

- Rien, répondit-il.

- Arrête et regarde ta tête : tu as été touché.

Il regarda : il trouva que sa gandoura, retenue à l'épaule, était bien lourde. Il la prit et du sang en tomba, coagulé comme du foie. Celui qui lui avait dit qu'il était blessé se mit en devoir de lui bander la tête avec un turban. Ils repartirent et arrivèrent au village. En ce temps-là, il n'y avait pas de médecins. C'est un homme de notre village, Mhend Ou-Lounis, très habile, qui fit l'extraction de la balle. Il écarta l'os, prit une pince et retira la balle.

Le trou resta visible jusqu'à la mort de Mhend Ou-Boudjemâ.

Asmi tefra lftna ger Iwaḍiyen d at Tgemmunt Eezzuz, at Tgemmunt n Lejdid d ibeyḍiyen, ṭruḥun tekksen-asen lmal i at

taddart nney. Mi aa walin yiwen yeksa wehdes, ddukulen g-waṭas yidsen, a s-ttak°ren lmal.

Nnejmaçen at Tgemmunt Ezzuz ad mcawaren, nnan-as :

- Aṭas i nemmerz nek°ni d Iwaḍiyen : ur neṭṭawad ara i Ifetna f lmal. Ssya d asawen, ur yeṭruḥ ara yiwen wehdes yer lexla, ḥacama ddan sin ney tlata ak° ides.

Yekker Saçid At Ezzuz, yeggull, yenna-yasen :

- Ur ddukuley d yiwen : ad kessey wehdi am-wagi ieddän. Ur iyi-tekksen ara lmal ḥacama nyan-iyi.

Yibb°as, ufan-t at Tgemmunt wehdes la ikess. Byan a s-kksen lmal. Ineṭq-ed, yenna-yasen :

- Ur iyi-ttekksem ara lmal : mi mmutey, tawim-t.

Kkren at Tgemmunt n Lejdid wten-t, rzan-t di tqesbuṭ, rewlen ; ma d lmal, ur s-bb°in ara. At Tgemmunt Ezzuz slan d acu yeḍran ak° d Saçid At Ezzuz. Kkren, ruḥen, ufan-t-in di lexla ḥuzan-t, rzan-t. Bb°in-t-id s axxam, man-d lmal-is.

Kra n-wussan, yeḥla Saçid At Ezzuz. Seg-wass-en yekna, yesqussul. Mi d-ruḥen inebgawen yures, yeḥeb yissen, ma d neṭṭa, ur iteṭṭ ara ak° yidsen seg-wakken ur yezmir ara.

\*

Quand fut terminée la guerre des Ouadhias avec Taguemount-Azouz, les gens de Taguemount Lejdid, envieux, continuèrent à venir enlever aux nôtres leur bétail. Quand ils voyaient un berger isolé, ils arrivaient à plusieurs et lui volaient ses bêtes.

Les hommes de Taguemount-Azouz se rassemblèrent pour délibérer. On décida :

- Nous nous sommes assez massacrés avec les Ouadhias : nous n'allons pas faire une nouvelle guerre pour du bétail : désormais, nul n'ira seul aux champs à moins d'être accompagné par deux ou trois personnes.

Sâid At-Azouz se leva et dit, après avoir juré :

- Je ne me ferai accompagner par personne : j'irai seul faire paître mes bêtes comme par le passé. On ne me prendra le bétail qu'après m'avoir tué.

Un jour, les gens de Taguemount-Lejdid le trouvèrent faisant paître tout seul. Ils résolurent de lui voler ses bêtes. Il leur cria :  
- Jamais vous ne me prendrez mon bétail (moi vivant) : quand je serai mort, emmenez-le.

Les gens de Taguemount Lejdid tirèrent sur lui et lui fracassèrent la cuisse. Ils s'enfuirent, mais n'emmenèrent pas les bêtes. Les gens de Taguemount-Azouz entendirent ce qui était arrivé à Sâïd At-Azouz : ils partirent en hâte. Ils le trouvèrent dans les champs, la cuisse brisée. Ils le ramenèrent au village, lui et ses bêtes.

Au bout de quelques jours, Sâïd guérit, mais, à partir de ce jour-là, il resta courbé et boiteux. Quand des invités venaient le voir, il leur faisait fête, mais il ne mangeait pas avec eux, tant il s'en sentait incapable.

\* \* \*

### L'attaque de Draâ-El-Mizan

Şşlat yefk, a Nnbi ttaher.  
Amcafee deg-yenselman :  
Ifedl-ik bab n lamer,  
Lenwar, fellak ay dehren.  
A Sidi, efk-ay-d nnser,  
Ay agellid irezzqen.

Yef urumi yagi, d leqher,  
Bezzaf a-gewcer.  
Ieğb-i U-Meħmud : d nnber,  
Tarrawt n leħrař :  
KKaten uzzal, jebden amesmar :  
Mi kkren i weɛdaw, aymen-t am bisar ;  
Ad ddun fellas, ad yay imserser.  
A ten-ieiwen Nnbi, şşhab lyeffer.

D Iwađiyen ay d lqehhar :

Din ay temsebdar.  
 Nnefş yedda d urumi, iqudam n ccer ;  
 Nnefş yedda d inselmen, Rebbi a ten-yenser.  
 Rsen s azayar : Ğğudi iwexxer.  
 Xlan-as lberğ : ihudd-ak mkul iymer.  
 Tttrad yemsebda, lbarud iketter.  
 A-gemmuten, a tiferni, ayt zznaber !

Tagemmunt n Lejdid,  
 D widen ay d leħrař :  
 Kkaten uzal,  
 Zeddmn am leđyar  
 D nitni y ijerħen Difū  
 Ass n tttrad uzayar.

\*

Bénédiction sur toi, Prophète pur,  
 Qui intercèdes pour les musulmans.  
 Que le Maître de toutes choses t'honore  
 L'auréole de la gloire brille sur toi.  
 Seigneur, donne-nous la victoire,  
 Roi qui répands les largesses.  
 (Je parlerai) de ce chrétien, ennemi irrésistible.  
 Dangereuse est sa puissance.  
 J'aime les fils de Mahmoud : c'est une troupe d'élite :  
 Descendance de nobles,  
 Ils se battent vaillamment, tirent la détente.  
 Quand ils se dressent contre l'ennemi, ils le broient comme  
 fèves.  
 Ils le poursuivent et il n'éprouve que honte.  
 Le prophète, ami de Dieu clément, leur viendra en aide.  
 Les hommes des Ouadhias sont redoutables :  
 C'est chez eux qu'a commencé la lutte.  
 La moitié d'entre eux marche avec les chrétiens à faces de  
 malheur ;  
 L'autre moitié avec les musulmans :

Dieu les rende victorieux.  
Ils sont descendus dans la plaine :  
Djoudi a pris la fuite.  
Ils ont détruit son bordj, l'ont démoli à chaque angle.  
Le combat s'engage, la fusillade est nourrie.  
Combien sont morts, de guerriers d'élite, aux longues  
moustaches !  
Taguemount-Lejdid,  
Tes enfants sont de race pure :  
Ils se battent avec courage,  
Fondent sur l'ennemi comme des oiseaux de proie.  
Ce sont eux qui ont blessé Devaux,  
Le jour du combat dans la plaine.



## - TABLE DES CARTES -

- At-Yanni	26
- Aït-Larbaa	46
- Sources et fontaines	92
- Implantations primitives	93
- Le village primitif	105
- Santons	116
- Taguemount-Azouz, état actuel	133
- Les champs de bataille de l'ouest	164
- Les champs de bataille avec les Ouadhias	165



## - T A B L E D E S M A T I E R E S -

- Avant-propos	9
<b>AT-YANNI</b>	<b>13</b>
- Introduction	17
- Avant-propos	27
- Sidi Ali Ou Yahia	
<i>Organisation de la tribu</i>	29
<i>Sidi Ali Ou Yahia au Maroc</i>	31
<i>Brimades faites à sa servante par les At-Ouacif</i>	32
<i>Installation à Taourirt-Mimoun</i>	34
<i>Création d'un marché</i>	36
<i>Mort et funérailles de Sidi Ali</i>	37
- Taourirt-Mimoun	
<i>La légende de Mimoun</i>	40
<i>Sidi Lmouhoub et la mosquée turque</i>	42
<i>La légende de Sidi Lmuhoub</i>	42
- At-Larbaâ	
<i>Querelle avec Taourirt-Amokran</i>	47
<i>Lutte avec At-Mimoun</i>	50
- Taourirt Lhadjadj	53

- Le poète Youcef-Ou-Qasi	57
- Luttas avec les At-Aïssi	64
- Aide à un soff des Ouadhias	68
- Bibliographie	74
<b>TAGEMMUNT-EEZZUZ</b>	<b>77</b>
I. Le village et ses environs	79
- Textes kabyles	94
II. Peuplement. Organisation	106
- Textes kabyles	117
III. Les Gardiens du village	126
- Textes kabyles	134
IV. Les luttas de Taguemount-Azouz	153
- Textes kabyles	166

**Dépôt légal**

**1<sup>er</sup> semestre 1996**

طبع المؤسسة الوطنية للفنون المطبعية

وحدة الرغبة ، الجزائر

1996

**Printed in Algeria.**

## **VILLAGES DE KABYLIE I.** **At-Yanni et Tagemmunt-Ezzuz**

Le Fichier de documentation berbère (FDB), créé et animé par les "Pères blancs" d'Algérie a été, pendant une trentaine d'années (1946 – 1977), le support de nombreux documents bilingues et d'études sur la langue, la culture et la société berbères, principalement la Kabylie, mais également le Mzab, Ouargla, Ghadamès et Ténès. Résultant toujours d'une observation de terrain sur la longue durée, ces matériaux constituent des témoignages fiables, précis et originaux.

La réédition de ces deux monographies de villages importants de Grande Kabylie fait partie d'un ensemble de quatre études de même type. Un prochain volume rassemblera les matériaux concernant Tawrirt At-Mangellat et Djemaa-n-Saridj.

Témoignages et visions internes, en langue berbère, sur l'histoire de ces agglomérations villageoises, ces documents sont un regard nouveau sur l'histoire d'une région : la trace de l'Histoire vécue et de la mémoire collective, qu'il est urgent de recueillir avant que les bouleversements socio-culturels ne l'effacent à jamais.